TRAITE
DES
MALADIES AIGUES DES ENFANS

AVEC DES OBSERVATIONS Medecinales sur les Maladies & sur d'autres très-importantes, & une Dissertation sur l'Origine, la Nature, & la Curation de la Maladie Venerienne, traduit du Latin de M. Gautier-Harris, Medecin du Roy d'Angleterre, sur la seconde Edition imprimée à Londres en 1705. par M. Devaux, Maître Chirurgien-Juré à Paris, & Ancien Prevôt de sa Compagnie.



A PARIS,

Chez les Freres OSMONT, Quai des Augustins, & au Palais dans la Grande Salle, au Soleil d'Or.

M. DCC. XXX.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



PREFACE.



SI quelques personnes sçavantes ont fait à la premiere édition de ce Traité, un accueil peut-être un peu trop favorable; & si cette estime a donné lieu à quelques autres éditions qui en ont été faites dans les pays étrangers : si quelques Médecins d'un grand mérite, tant de nos Provinces, que des lieux les plus éloignez, m'ont adressé à son occasion des lettres fort obligeantes, par lesquelles ils approuvent le dessein que j'ai toujours eu de me rendre utile au Public, j'attribuë tout cela à la bonté ordinaire aux habiles gens qui ont assez d'humanité pour fermer

les yeux ſur les défauts de ceux qu'ils ſe ſont déterminez à honorer de leur bienveillance.

Car quand il nous arriveroit d'ailleurs de compoſer un ouvrage bien écrit, appuyé ſur de juſtes raiſonnemens, & approchant même de la perfection, nous ne devons pas nous en enorgueillir, & nous en faire beaucoup à croire, puiſque le plus haut degré de ſcience & de ſageſſe où les hommes puiſſent atteindre, eſt de ſe montrer un peu plus ſenſez & moins ignorans que le commun du peuple; & je ſuis perſuadé que celui qui ſe croit ſincerement participer plus qu'aucun autre, à l'ignorance de tant de choſes à laquelle nous aſſujettit la condition humaine, doit tenir le premier rang parmi les ſçavans.

Ainſi, que les autres ſe flatent de bien concevoir pourquoi le globe terreſtre eſt naturellement, & conſtament ſtable dans un certain

lieu de l'univers ? pourquoi ſa prodigieuſe peſanteur ne le fait jamais décliner vers un autre endroit de cet air fluide qui l'environne de toutes parts ; & comment il ſe peut faire que la legere compreſſion de l'aſtmoſphere ſoutienne un poids ſi énorme dans ſon juſte équilibre.

Que d'autres encore par la pénetration de leur eſprit, puiſſent décrire des terres inconnuës & ſituées dans les plus profonds abîmes, ou l'état des corps celeſtes qui ſont tellement couverts de nüages, qu'ils échapent à tous les teleſcopes ; que d'autres comprennent aiſément ce qui produit ces furieux tourbillons de vents, d'où ils viennent, & où ils paſſent ſi promptement, enfin lorſqu'ils ſont le plus violemment agitez, ce qui peut ſubitement en réprimer la violence.

Que d'autres portent par tout ailleurs leurs recherches, & faſ-

ſent ainſi admirer la force de leur imagination, je me tiendrai toujours dans une modeſte ſituation qui me paroît la plus ſtable.

Que ſi la Philoſophie la plus épurée donne quelque choſe pour inconteſtable, & ſi un axiome paſſe pour certain, parce que tout le monde en tombe d'accord, c'eſt certainement que la tranquilité de l'eſprit, que la vertu & l'innocence, quoi qu'ordinairement mépriſées, & que la derniere ſur tout paſſe pour puerilité; ces trois avantages néanmoins ſont autant au-deſſus des agrémens les plus flateurs des choſes défenduës, que la lumiere la plus brillante eſt au-deſſus des ténebres, & que la ſanté du corps la plus ferme eſt préferable à un état d'infirmité le plus triſte & le plus accablant.

Au reſte, ſi quelques perſonnes d'eſprit, & bien verſées dans la Medecine prétendent qu'il n'y a dans ce petit ouvrage rien de

bon, rien d'eſtimable, ni qui mérite d'être envié, j'y conſens volontiers, parce que je comprends qu'il eſt plus facile de compoſer de gros livres pleins de mots fleuris, de raiſonnemens fort variez, de citations nombreuſes, qui en rendent la lecture agréable, que de ſe renfermer dans les bornes d'un opuſcule que l'on travaille avec ſoin, & que l'on tâche ſurtout de rendre utile & profitable au public.

Or ſi mes recherches ſont trop peu conſiderables pour procurer aux petits enfans les avantages que j'ai en vûë en travaillant en leur faveur, du moins mes intentions ſont bonnes, ce qui eſt toujours une conſolation, quand on travailleroit inutilement pour la fin qu'on ſe propoſe, puiſque l'on eſt au moins ſûr que n'ayant pû par tous ſes ſoins & toute ſon application, tirer des bras de la mort ces innocens, ils ſont par là délivrez

pour toujours des miseres & des pieges ausquels leurs parens sont sans cesse exposez dans tout le cours de la vie, & qu'ils sont mis aussitôt dans cette celeste & permanente demeure, infiniment plus désirable que les stations passageres d'une vie dont chaque jour avance le terme qui ne peut être fort éloigné.

Je ne doute pas même, selon que j'en crois pouvoir juger, que notre souverain Seigneur à la volonté duquel tout doit être soumis dans le Ciel & sur la terre, n'ayant point été offensé par ces pauvres innocens, ne place dans le Ciel par son infinie misericorde envers le genre humain, cette innombrable multitude de petites créatures qui meurent avant le tems, pour empêcher que ces petits enfans venant à l'âge de puberté, ne s'associent dans quelque mauvaise compagnie, & ne se corrompent dans la contagieuse societé des méchans.

Il eſt du moins certain qu'un nombre preſque infini de ces ames innocentes vont inceſſament de ce bas monde peupler le Ciel, s'il eſt vrai ſur le calcul de la liſte que l'on fait à Londres de ceux qui meurent toutes les ſemaines, que le tiers & plus du genre humain eſt délivré de cette vie mortelle avant la ſeptiéme année, & que la plûpart des adultes qui meurent plus tard, loin d'avoir conſervé leur innocence, ne ſe ſont peut-être pas diſpenſez de commettre des crimes qui doivent leur faire aprehender qu'après avoir mené ici bas une vie fort agitée, ils n'eſſuient malheureuſement une gêne ſans bornes dans l'éternité.

Mais pour ne pas pouſſer plus loin cette digreſſion, ce qui me reſte à dire en finiſſant ce préliminaire, c'eſt que dans ce petit traité, ainſi que dans les obſervations qui ſont à ſa ſuite, j'ai eu ſoin de taire le nom des malades, conſiderant

que cela ne peut contribuer en rien à faire valoir les faits que je rapporte, ne les rendant ni plus clairs, ni plus touchans ; outre qu'il m'a paru plus convenable pour des perſonnes de diſtinction des deux ſexes, que leurs enfans paruſſent plûtôt aux yeux du public ſous le dehors gracieux d'une bonne ſanté, qu'accablez ſous le poids de quelque facheuſe maladie.

AVIS
DU TRADUCTEUR.

L'Usage étant de mettre les enfans en nourrice auſſi-tôt après leur naiſſance dans des villages plus ou moins éloignez des grandes villes, où ils peuvent bientôt après être attaquez de diverſes maladies par une infinité de cauſes différentes; il m'a parut que ces petits innocens tombant alors entre les mains de gens peu inſtruits dans la Théorie & dans la pratique Medecinale, plus difficile encore à

exercer ſur ces corps délicats que ſur des adultes; il m'a, dis-je, paru qu'il ſeroit avantageux que les Chirurgiens des lieux, auſquels on s'adreſſe pour les traiter, euſſent un bon guide pour les conduire en quelque façon dans des cures ſi importantes.

C'eſt à quoi j'ai crû pouvoir contribuer en mettant entre leurs mains en langue vulgaire, le Traité des Maladies aiguës des Enfans, compoſé par M. Harris, Medecin du Roi d'Angleterre, dans lequel, s'ils veullent bien le lire avec attention, ils trouveront des no-

tions justes de leurs maladies, & la méthode de cet auteur sensé, leur fournira des secours prompts & faciles pour les terminer heureusement, & sauver par-là beaucoup de ces petits sujets, qui meurent prématurément, & qui auroient pû augmenter le nombre des Citoyens, & se rendre utiles à l'Etat.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux le *Traité des Maladies aiguës des Enfans, par M. Gautier Harris, traduit en François par un Chirurgien de Paris*, & je n'y aï rien trouvé qui en puisse empêcher l'impression. Fait à Paris ce Samedi 22. Janvier 1729.

ANDRY.

PRIVILEGE GENERAL.

LOUIS par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre; A nos amés & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevost de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers, qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé JEAN-BAPTISTE OSMONT Fils, Libraire à Paris, Nous aïant fait remontrer qu'il lui auroit mis été en main plusieurs Traitez qui ont pour titres : *Traité de la vertu des Medicamens par le Sieur Herman Boerhaave, traduit en François par le Sieur de Vaux Chirurgien de Paris*; *Traité de la Nature des causes des Symptosmes, & de la curation de l'accident le plus ordinaire du mal venerien par Guillaume Cockburn, traduit de l'Anglois*; *Traité du Sieur Gauthier Haris, concernant les maladies aiguës des enfans, & sur l'origine la nature & la curation de la maladie venerienne, traduit de l'Anglois*; *Traité des maladies qui arrivent aux parties genitales des deux sexes par le Sieur Jacques Vercelloni, traduit de l'Anglois*; *Emmenologie ou Traité de l'evacuation ordinaire aux femmes par le Sieur Freind, traduit de l'Anglois*, qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires; offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux

caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des Presentes : A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Traitez ci-dessus specifiez en un ou plusieurs volumes conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit contre-scel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de dix années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes : Faisons défense à toute sorte de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance ; comme aussi à tous Libraires-Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Traitez ci-dessus exposez en tout ni en partie, d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, même de traduction en langue Latine ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts : à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression desdits Traitez sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impetrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimez qui auront servi de copie à l'impression desdits Traitez, seront remis dans le même état où les Approbations y auroient été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur CHAUVELIN, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Garde des

Sceaux de France le Sieur CHAUVELIN ; le tout à peine de nullité des Présentes ; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses aïans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenu pour duëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le treiziéme jour du mois de Mai l'an de grace mil sept cens vingt-neuf. Et de notre Regne le quatorziéme. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre VII. de la Chambre Roïale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N.378. Fol. 321. conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris le premier Juin mil sept cens vingt-neuf.

P. A. LE MERCIER, Syndic.

Je soussigné cede à M. Jacques Clouzier la moitié au présent Privilege, pour en joüir suivant l'accord fait entre-nous. A Paris ce 20. Septembre 1729. J. B. L. OSMONT.

Registré la Cession ci-dessus sur le Registre VII. de la Communauté des Libraires-Imprimeurs de Paris, page 378. conformément au Reglement, & notamment à l'Arrêt du Conseil du 13. Août 1703. A Paris le vingt Septembre mil sept cens vingt-neuf.

P. A. LE MERCIER, Syndic.

De l'Imprimerie de JACQUES GUERIN, Quai des Augustins.



TRAITÉ DES MALADIES AIGUES DES ENFANS.

LIVRE PREMIER.



IL y a quelques années que durant l'Eté m'entretenant par hazard avec le très-sçavant & le très-expert Medecin M. Sydenham, des succès réïterez que j'avois eus dans le traitement des maladies des enfans les plus dangereuses, cet excellent homme reflechit sérieusement sur la méthode que je pouvois avoir ordinairement suivie dans une pratique que l'on avoit jusqu'alors ar-

Ce qui a déterminé l'Auteur à composer ce Traité.

demment désiré de se former, mais dont les Médecins du plus grand mérite n'avoient point encore eu, pour ne rien dire de plus, une pleine & entiere connoissance.

Ce fut pour lors que je lui proposai très-volontiers, & sans délai, celle qui m'avoit fait plus de plaisir. Enfin cet habile Médecin l'ayant examinée, & mis lui-même en pratique, non-seulement il ne la desaprouva pas, mais il disoit même hautement sur ses propres experiences qu'il ne doutoit pas qu'elle ne fut d'un très-bon usage, & il m'exhorta fortement par ses lettres d'en faire part au public. C'est donc sur l'approbation d'un si excellent homme que j'ai mis la main à la plume, & que je me suis appliqué de tout mon pouvoir à rendre service à ces pauvres petits innocens.

Je sçai que j'entreprens de parcourir un pays dont la route est assez mal tracée, & même presque inconnuë, parce que ces petits malades ne sont point en état de nous rien faire entendre qui nous mette précisément au fait de leur maladies, si ce n'est par leurs plaintes, par leurs cris, & par un lan-

gage indéterminé qui ne nous permet pas d'en rien tirer de fixe & d'instructif. C'est pour cela que plusieurs Médecins d'un grand nom, n'ont pas fait quelquefois difficulté de dire en ma presence lorsqu'ils étoient mandez malgré leur repugnance pour voir des enfans fébricitans, ils n'y alloient qu'à pas lents, comme pour déveloper un grand mystere, ou pour traiter d'une maladie incurable.

On peut inferer de là que rien n'est plus à desirer dans la Médecine qu'une bonne méthode de traiter les maladies des enfans : car ce ne sont pas seulement les personnes les plus riches, & qui ont de grands fonds de terres, qui voulant avoir des heritiers & les conserver en santé, comptent en cela beaucoup sur la Médecine, mais aussi les personnes de toute condition qui aiment naturellement leurs enfans, & qui n'ont pas une moindre attention à les maintenir en santé, qu'ils en ont eux-mêmes pour leur propre conservation.

S'il m'arrive donc de donner quelque jour, pour foible qu'il soit, à cette Médecine particuliere, qui puisse au moins engager quelques Médecins plus éclairez & plus capables que je

ne ſuis à y faire quelque progrès, & à la perfectionner, je ne me repentirai point d'avoir rompu la glace, & je croirai toujours avoir fait un bien conſiderable.

Les enfans plus faciles à guerir qu'on ne penſe.

Après cela quiconque a mon ſens examinera avec ſoin les ſymptomes qui arrivent aux enfans du premier âge, qui reflechira ſur la délicateſſe de leur conſtitution, qui conſiderera attentivement le régime qui leur convient, ne trouvera pas à beaucoup près dans l'execution de ce ſujet toutes les difficultez que ſon imagination prévenuë lui repreſentoit auparavant comme autant de monſtres difficiles à vaincre.

En effet j'oſe aſſurer, qu'entre les maladies qui arrivent aux enfans dans ce premier âge il y en a très-peu dont le genre ſoit different de celles qui arrivent aux adultes, & qu'elles n'en different que du plus au moins; & même que la gueriſon des enfans eſt plus ſure & plus facile que celle des hommes & des femmes qui ſont d'un âge plus avancé.

Preuve de cette propoſition tirée des âges.

Entre les âges des hommes, comme on obſerve que les vieillards ont beaucoup de peine à ſoutenir quelque al-

teration que ce soit en mieux à cause de la secheresse & de la dureté de toutes leur parties solides, & de leur constitution dont l'inflexibilité approche, pour ainsi dire, de celle des pierres; on remarque aussi que la molesse des jeunes gens & leur tendresse presque mucilagineuse, est disposée à souffrir toutes sortes d'alterations.

Toutes les parties qui sont seches dans un vieillard, ont beaucoup d'humidité dans les enfans, comme sont leurs os, leurs membranes, ligamens, arteres, veines, nerfs, & même leurs chairs; aussi peut-on dire que leurs os sont plûtôt des cartilages; & comme ils abondent si fort tant en humide radical qu'en celui qui s'y joint sans cesse, il faut sûrement conclure qu'il n'y a point de temperament si humide que celui de cet âge.

Et comme le temperament des enfans est très-humide, je ne crains pas d'avancer que toutes leurs maladies sont du même genre, & n'ont toutes que la même cause; & que comme les diverses parties de leur corps soit superieures ou inferieures, ont coutume d'être atteintes de differentes maladies;

ſelon que l'eſtomac, les inteſtins, les poumons, la tête & les nerfs, ſont plus mal diſpoſez, la même maladie eſt connuë ſous pluſieurs noms.

Mais pour ne pas paroître en avançant cela ſoutenir un paradoxe ; voyons comment Hyppocrate lui-même dans ſon livre des vents, parle d'une ſeule cauſe générale des maladies. Toutes les maladies dit-il, n'ont qu'une ſeule & même diſtance, & la partie du corps qu'elles attaquent en fait toute la difference : c'eſt pour cela que toutes les maladies ſemblent n'avoir rien de ſemblable entre elles, à cauſe de la diverſité des lieux qu'elles occupent, quoique toutes les maladies ſoient renfermées ſous une ſeule eſpece, & & qu'elles n'ayent qu'une même cauſe.

Les maledies des enfans n'ont qu'une ſeule cauſe.

Si donc nous examinons la nature de l'humide des enfans, nous ſerons pleinement perſuadez qu'il ne peut contracter d'autre corruption que l'aigreur. Auſſi de quelque maladie dont les enfans ſoient atteints, quoi qu'on leur donne differens noms, il eſt très-rare de remarquer qu'ils rendent des excremens qui ne ſentent l'acide, ou qu'ils ne rendent au commencement une

grande quantité de rots acides. De plus, presque toutes les liqueurs qui tendent à se corrompre tirent d'abord à l'aigreur; le lait même qui est la propre nourriture des enfans du premier âge, quand on le garde un peu longtems s'aigrit de lui-même, & se coagule de lui-même au feu sans addition d'aucun acide. En un mot tous les symptomes qui arrivent aux enfans procedent de l'acide. Quelle est-elle.

Si l'on ajoute à cela le ton foible de leur sang & la foiblesse de sa constitution, qui font que les esprits qui s'y trouvent n'y dominent pas encore de telle sorte qu'ils puissent par leur propre vertu exercer dûment toutes leurs fonctions, & calmer par eux-mêmes les mouvemens irreguliers qui sont excitez dans les humeurs par des causes internes & externes : car la liqueur vitale semblable au moût, dégenere aisément dans une aigreur contre nature avant qu'elle ait acquis sa parfaite integrité; on ne laisse pourtant pas de la remettre assez aisément dans son ordre naturel, quand on y apporte bien à propos le secours de l'art.

Et certes on ne sçauroit trop rebat-

tre combien les prompts ſecours de l'art donnez à propos peuvent être utiles aux malades dans tous les âges; parce qu'un habile Médecin peut aiſément les ſoulager au commencement des maladies aiguës ou chroniques, à peu près comme il eſt facile de prévenir un grand incendie en éteignant les premieres étincelles qui ſont diſpoſées à le produire; au lieu que ſi l'on y apporte le moindre délai, une étincelle négligée, donne lieu à des dégats & à des deſordres incroyables. Et je puis aſſurer ſur des experiences ſouvent réiterées que dans toutes les maladies aiguës lorſque j'ai été appellé de bonne heure, j'ai eu de très-heureux ſuccès, & que les malades ont été gueris en fort peu de tems, pourvû que les malades mêmes & les aſſiſtans ayent fidellement executé les ordonnances, & que de la part des malades il y ait quelque reſſource dans leurs principaux viſceres.

Le bon ſuccès des remedes que l'on fait à propos dans les fievres.

J'ai auſſi ſouvent eu occaſion d'éprouver que les fievres continuës ſont aiſément déracinées, lors qu'étant chargé du ſoin de la maiſon Royale du Roi Guillaume III. pendant cinq années

que dura la guerre entre les troupes confederées & celles des François. Car j'avertissois souvent toutes sortes de domestiques de me mander dès qu'ils auroient la moindre atteinte de fievre, ce qu'ils font assez volontiers quand les visites du Medecin leur sont renduës gratuitement, tout au contraire de ce qui se fait communément à Londres, où le peuple par un usage mal établi, aime mieux se mettre pendant quelque tems entre les mains des Apoticaires & des femmeletes jusqu'à ce qu'ils soient dans un extrême peril, avant que d'appeller d'habiles Médecins, en étant peut-être empêchez par la crainte d'une grosse dépense. Il arriva pour lors que d'un grand nombre qui furent successivement attaquez de la fievre pendant la campagne, presque aucun ne perit pendant tout l'Été.

Or j'entens ici le terme d'enfant, non seulement avec Galien dans un sens très-étroit, comme n'ayant qu'un mois, deux mois, ou au plus trois mois après sa naissance, mais dans un sens un peu plus étendu, comme on le fait d'ordinaire, j'étens l'enfance jusqu'à l'âge de quatre ans. J'étens après cela la puerilité

Distinction de l'enfance & de la puerilité.

jusqu'à un âge plus avancé, je veux dire jusqu'à quatorze ans ; & je prétens que d'autant qu'un malade est moins âgé, il sera d'autant plûtôt gueri de quelque maladie aiguë que ce soit, fondé en cela tant sur la raison que sur un grand nombre d'experiences.

Car quelque impression qui se puisse faire, soit en bien, soit en mal, elle se fait plus promptement & plus aisément sur l'humide que sur le sec, sur le mou que sur le dur, quoi qu'étant faite sur le sec & sur le dur, elle y reste plus long-tems. Les enfans tombent aisément malades, & à moins qu'ils ne soient traitez, ou trop tard, ou très-mal, ils se rétablissent bien-tôt de leurs maladies.

Les regles qui donnent lieu de connoître les maladies des enfans.

La connoissance des maladies des enfans ne sçauroit se tirer de leur propre relation, ni guere par l'attouchent du pouls, ou par l'examen curieux des urines ; il faut la tirer adroitement du récit des nourrices, des assistantes, & de leurs réponses aux demandes qu'on a lieu de leur faire.

Ce sont elles qui savent si la maladie a commencé par des nausées & par le vomissement, depuis quel tems

elle s'eſt déclarée ; s'il rejette par la bouche le lait coagulé, ou quelqu'autre aliment, s'il eſt fatigué de veilles ou de cris opiniatres, s'il a des inquietudes qui marquent qu'il eſt tourmenté de tranchées du ventre ; s'il rend des rots acides ; s'il a des hocquets ; ſi ſon ventre eſt moins libre qu'à l'ordinaire, ou s'il eſt plus relâché ; quelle eſt la couleur des déjections, ſi elles ſont blanchâtres ou verdâtres, ou fort chargées de bile ; elles ſavent encore s'ils ont une ſoif extraordinaire qui peut être l'effet de la fievre ; s'ils ont dans la bouche de ces ulceres qu'on nomme des aphtes, ſi ces ulceres ont beaucoup d'étenduë, & s'ils leur font de la peine quand ils mangent.

S'il leur demande ſi le malade n'a point de convulſions épileptiques, ſi elles ſont legeres ou conſiderables, paſſageres ou plus longues, frequentes ou plus éloignés ; il ſaura ce qui en eſt par leurs réponſes.

Le Médecin pourra lui-même obſerver ſi quelque endroit des gencives eſt tumefié & blanchâtre, & par conſéquent ſi l'enfant à mal aux dents ; enfin s'il y a quelqu'autre choſe qui

mérite attention, comme par exemple tumeur au bas-ventre, ou en quelqu'autre partie ; s'il ne paroît point sur son corps de taches, de pustules, d'exanthemes ; si sa peau n'est point teinte de jaune, ou si elle n'est point d'une rougeur phlegnoneuse semblable à ceux qui ont la rose. Tout le reste, selon moi, demande plûtôt une speculation reflechie, qu'il ne regarde la pratique.

Sur quel fondement les Médecins se plaignent de l'incertitude des signes des maladies des enfans.

Or la plainte que font les Médecins de l'incertitude qui se trouve dans la connoissance des maladies des enfans, dont ils font une grande affaire, vient moins, comme je crois, du défaut des signes qui peuvent les aider dans cette notion, que de leur maniere d'agir à contre-tems, & sans regle dans la traitement de ces petits malades: cependant sous ce prétexte, ils ne laissent pas de vouloir souvent cacher, comme sous un voile specieux leur ignorance & leurs fautes.

Sur quoi je ne puis comprendre comment le souverain maître de l'univers reglant toutes choses par sa divine Providence, & disposant tous les êtres de l'univers dans un ordre merveilleux,

après avoir bien voulu donner aux bêtes & même aux insectes les plus méprisables, l'adresse dont ils ont besoin pour leur conservation, comment, dis-je, il peut avoir refusé au berceau du genre humain les mêmes moyens de conserver les enfans, qu'il a si liberalement accordés à toutes les autres especes.

Il ne faut pas beaucoup conter sur le pouls des enfans.

Pour ce qui est du pouls des enfans, il est naturellement fréquent, & la cause la plus legere le fait toujours paroître comme fébricitant. De plus, l'indifference dans laquelle vivent la plûpart de ces jeunes enfans, fait que tenant toujours leur poignet dans la même situation, sans le mouvoir, à peine peuvent-ils le soutenir un moment pour donner le tems d'examiner le battement de l'artere. Enfin il y a tant de diverses circonstances qui rendent leur pouls plus vifs, ou qui le changent en mille manieres, que les jugemens qu'on en fait sont le plus souvent fautifs ou trompeurs.

Non plus que sur leurs urines.

Les urines des enfans qui sont en parfaite santé sont fort épaisses, ce qui fait que ceux qui les examinent sans en avoir l'experience s'imaginent que leur épaisseur est un signe de quelque maladies, pendant qu'ils jouissent d'une

ſanté très-parfaite ; outre que l'urine des enfans ſe trouvant dans leurs langes confonduë avec leurs excremens, elle eſt plus propre à excorier leurs cuiſſes qu'à fournir quelque indication au plus curieux examen qu'on en pourroit faire.

La cauſe primitive de leurs maladies.

Pour mieux connoître les maladies des enfans il ne faut pas tout à-fait négliger de donner quelque attention à leurs cauſes primitives : ce qui ſe rapporte principalement aux diſpoſitions, tant du pere que de la mere, qui ont beaucoup contribué aux principes prolifiques dont ils ont été formez, au tems de leur conception, & aux alimens dont ils ont été nourris dans le ſein de leur mere, qui ont été les fondemens de leur vie & de leurs mouvemens, ſoit qu'ils les ayent reçûs par l'ombilic, par la bouche, ou par les pores des chairs, ou de la peau qui ſont alors très-ouverts, pour donner paſſage à la nourriture qui convient au fœtus.

Les peres & meres y ont beaucoup de part.

Perſonne, je penſe, ne diſconviendra qu'il y ait des maladies hereditaires, qui viennent du pere ou de la mere par droit de ſucceſſion : car perſonne ne doute que la goute, l'épilepſie, la pierre, la phtyſie, & bien d'autres

maux ne paſſent aſſez ſouvent des peres aux enfans. Il y a des familles entieres nées de la même race qui meurent ſouvent de la même maladie: car la ſemence prolifique imprime quelquefois ſi fortement la diſpoſition maladive dans tout le corps de l'enfant, qu'il n'y a aucun moyen de l'en effacer quelque ſoin qu'on y apporte. Que ceux donc qui préferent aux plus grandes richeſſes & autres biens de la vie d'avoir des enfans d'une forte, ſaine & vigoureuſe conſtitution, évitent ſur tout l'alliance des femmes qui peuvent perpetuer dans leur lignée, l'épilepſie, les écrouelles, la lepre, & d'autres maladies contagieuſes.

Or j'eſtime que la cauſe la plus fréquente de la communication des maladies hereditaires aux enfans, vient de la mere dans tout le tems qu'ils ſont retenus dans ſa matrice; parce que les femmes groſſes ſont fort diſpoſées à mal garder le regime durant toutes leur groſſeſſe, & ſont expoſées à mille évenemens caſuels, ou qui les effrayant ſoudainement, ou les bleſſant de quelqu'autre maniere, impriment ſur le corps du fœtus dans un âge ſi tendre des taches inefaçables.

En effet de quelles envies absurdes ne sont pas passionnées certaines femmes pendant leur grossesse? Les unes mangent des charbons, d'autres du plâtre, d'autres dévorent les cendres, & se font un très-grand plaisir d'en avaler; d'autres mangent les chairs & les poissons cruds. On en a vû d'autres dont le goût étoit si terriblement dépravé qu'aucun aliment ne pouvoit leur plaire qu'il ne soit asaisonné de quelque partie calleuse tirée du corps humain.

De plus, pour juger de la force de l'imagination dant les femmes grosses, & de ses monstreuses productions, il ne faut que regarder tous les jours chemin faisant, les étranges taches que leur idée frapée imprime sur le corps de leurs enfans, & si je voulois à present ramasser de toutes parts les histoires admirables des femmes grosses, je veux dire, que pour faire parade d'érudition, & d'une grande lecture, j'aurois lieu de faire ici une sçavante digression, & de me donner dans un beau champ, quoi qu'étranger, une spatieuse carriere.

Mais j'aime mieux me renfermer dans mon sujet, & continuer d'être court,

que de vouloir par un long circuit de paroles, & par les ridicules citations d'auteurs trop connus, faire le frivole étalage d'un ſçavoir mal placé; parce que j'ai toujours eſtimé qu'on eſt réellement, & de fait, plus ſçavant quand on peut de ſon fond produire quelque choſe de bon, que d'être réduit à raſſembler les ſentimens de mille Auteurs quelque capacité qu'on ait à les indiquer.

Les femmes les plus ſujettes à ces ſortes d'apetits étranges, impriment des taches ſur leurs enfans qui ne ſe diſſipent qu'à la longueur du tems. Les plus pauvres qu'un travail continuel empêche de ſe livrer abſolument à la mélancholie, ou qui ſont engagées à un ſervice journalier, & dont le regime eſt ſimple, ſont moins ſujettes que d'autres à ces goûts dépravez; ſur tout les femmes hiſteriques y ſont fort diſpoſées, auſquelles on peut joindre la plûpart de celles qui idolâtrent leur perſonne, & vivent dans l'oiſiveté, dont le ſang s'aigrit par un lent engourdiſſement, & dont les ſeroſitez croupiſſantes ſe corrompent & communiquent aſſez ſouvent à leurs enfans une

difpofition maladive avec les premiers rudimens de leur conformation, parce, comme on dit, un mauvais corbeau fournit toujours un mauvais œuf.

Pourquoi les animaux y font moins fujets.

Dans les autres animaux la bonté de leur nature paffe naturellement à leurs petits, & parce que leur maniere de vivre eft très-fimple, & notamment parce que les mâles de chaque efpece gardent inviolablement les loix de la nature, & ne commette jamais le crime de fe joindre à leurs femelles quand elles ont une fois conçû, foit qu'ils s'en rendent certain, par la fineffe de leur odorat, ou par la fagacité de leur inftint.

Mais le genre humain, que fa fuperbe raifon porte le plus fouvent à s'élever vers le Ciel, & à tenir fort au-deffous de foi tout ce qui a le moindre rapport avec la brute, fçait fi peu moderer fon indomptable paffion, que prefque plus lafcif qu'un bouc, il ne ceffe pas de fe joindre à fa femme, & de la tourmenter jufqu'à l'importunité, depuis le commencement de fa conception jufqu'au tems de l'accouchement.

C'eft ce qui fait que les hommes robuftes & vigoureux engendrent quel-

quefois des enfans valetudinaires ; c'eſt auſſi la raiſon pour laquelle des vieillards après s'être long-tems paſſez des embraſſemens des femmes, venant à ſe marier dans un âge fort avancé, malgré leur ſemence qu'on croiroit épuiſée, ne laiſſent pas d'engendrer des enfans d'une meilleure ſanté que beaucoup de jeunes gens qui paroiſſent vigoureux & animez des plus vifs aiguillons de Venus.

Après la cauſe éloignée de la mauvaiſe ſanté des enfans que nous avons fait dépendre des principes de leur génération, ou de la groſſeſſe de leur mere, les cauſes plus prochaines des maladies qu'elle produit peuvent ſe tirer de quatre choſes ; 1o. De l'impreſſion du froid ; 2o. Du lait trop épais d'une nourrice ; 3°. D'avoir trop tôt mangé de la viande ; 4o. De l'indugence mal reglée des meres & des nourrices qui permettent trop ſouvent à leurs enfans l'uſage du vin & des liqueurs ſpiritueuſes. Cauſes prochaines des maladies des enfans.

L'impreſſion du froid dont les enfans ſont facilement ſuſceptibles, principalement vers le ſoir, les diſpoſe ſouvent aux fievres dont ils ont coutume

Premier cause, l'impression du froid.

d'être attaquez, n'ayans, à la difference des animaux aucune couverture naturelle, ils sortent nuds du sein de leur mere. La raison, ou plûtôt la nature leur insinuë d'abord que leurs enfans ne pouvant s'aider par eux-mêmes, ont besoin d'un secours étranger, & qu'on ne peut les conserver qu'en leur fournissant des vêtemens très-chauds.

La vicissitude de l'air dans un climat qui passe incessamment du chaud au froid & du froid au chaud, nous fait comprendre que nous devons être très-attentifs à nous mettre à couvert des injures de l'air. Car plus la constitution d'un adulte est délicate & plus elle est susceptible des impressions de l'air. Mais la constitution des enfans étant par la molesse de leur tissure la moins propre à resister aux impressions de l'air exterieur, si l'on n'a soin de les prémunir par des habits moins somptueux & magnifiques que plus ou moins chauds, selon leur âge, sur tout ceux qui sont d'une naissance un peu distinguée, ils ne tardent pas à souffrir les atteintes des maladies que le froid de l'après dîné leur cause.

Et l'attention que l'on doit au choix

des habits paroît si necessaire à tous les âges, quoi qu'en disent certaines personnes d'une constitution des plus vigoureuses, qu'autant que je l'ai pû observer, ceux qui sont infirmes toute leur vie, vivent plus long-tems, & parviennent plus souvent jusqu'à la vieillesse, que ces sanguins qui sont douez d'un temperament très-robuste, ce qu'on ne peut attribuer qu'au soin qu'ont eu les premiers de se vêtir conformément à leurs besoins, & à la negligence qu'ont eu les autres de se bien regler sur cet article.

Deuxiéme cause, le lait vicié des nourrices.

Le lait trop épais d'une nourrice est en second lieu très-préjudiciable à la santé des enfans : car dès qu'une nourrice est sujette à boire beaucoup de vin, & des liqueurs spiritueuses, son lait s'enflamme aussi-tôt, & elle fournit par là à son nourrisson un foyer de chaleur qu'on ne peut éteindre. Si cette même nourrice extrêmement lubrique souffre pendant ce tems là trop fréquemment les embrassemens de son mari, ses regles lui sont excitées qui aigrissent & corrompent son lait, & la matiere du lait étant portée ailleurs, son lait diminuë insensiblement, & l'enfant se trouvant épuisé par cette mauvaise

nourriture, meurt pour l'ordinaire en langueur.

Enfin si la nourrice est histerique, je veux dire d'un temperament trop foible & trop délicat, quoiqu'elle soit chaste & sobre, cependant son lait devenant trop épais, perd plûtôt ou plûtard ses bonnes qualitez. On peut juger delà à quel danger sont sans cesse exposez les enfans qu'on met en nourrice, & combien la vie de ces innocentes victimes est incertaine entre les mains de ces marâtres.

C'est de-là, certes, & de quelques autres causes que je vais alleguer, qu'il arrive que les sonneries funebres des villages qui sont autour de Londres, se font si souvent entendre pour annoncer la mort de quelqu'innocent qui ne périt que pour être tombé entre les mains d'une nourrice gourmande, malpropre, & de mauvaises mœurs.

Recit à ce sujet d'une observation trés notable.

Des mêmes causes dépendoit l'observation, dont un Theologien Recteur d'une paroisse à douze mille de Londres, me faisoit part il y a quelque tems, me racontant très-sérieusement, & même outré de douleur que sa paroisse assez étenduë & assez peuplée, & située dans un très-bon

air, étoit à son avenement toute remplie d'enfans en nourrisse, & cependant que dans l'espace d'un an il les avoit tous enterrez, à l'exception de deux & de son fils unique qu'il avoit heureusement confié à mes soins dès sa naissance, que le même nombre d'enfans avoit à deux diverses fois rempli la place des autres, tant une des plus grandes villes du monde est difficile à épuiser, mais que ces mauvaises nourrices plus attachées au gain qu'à leurs devoirs, les avoient bientôt réduits dans un tel état qu'il leur avoit à tous rendu les devoirs d'une sépulture prématurée.

Si l'on joint à cela l'épaisseur du lait produit d'une infinité d'autres causes, elle ne peut manquer de causer à ces enfans un grand nombre de maladies, leurs corps ayant encore plus besoin que ceux des adultes, d'une nourriture continuellement fluide pour tenir toujours ouverts les conduits du chile qui sont très-déliez, & l'épaisseur du lait contre l'ordre naturel, étant en cela même tout-à-fait contraire à leur nature très-fluide, elle doit necessairement former des obstructions dans toute l'étendue des premieres voyes.

Troisiéme cause prochaine. L'usage prématuré de la viande.

Pour ce qui est de l'usage prématuré de la viande que les enfans avalent plûtôt qu'ils ne la mangent puisqu'ils n'ont pas de dents, on ne peut assez s'étonner que des meres ausquelles la vie de leurs enfans doit être chere, en leur donnant une nourriture si peu conforme à leur état, semblent les vouloir égorger, pendant qu'elles paroissent d'ailleurs les aimer si éperdûment, que cet amour excessif les fait regarder comme très-proches de la folie.

Car qui est-ce qui peut s'imaginer qu'une substance grossiere & tenace, comme celle des chairs, puisse convenir à des enfans tendres & délicats, ausquels aucunes dents ne sont encore sorties, ou s'ils en ont quelques-unes, elles sont encore si foibles, qu'elles ne sont point du tout en état d'en bien faire la mastication ? En un mot, qui peut assurer ayant la moindre étincelle de bon sens, qu'un aliment qui ne convient qu'à un âge viril & robuste, peut être propre à un âge trés-tendre & très-foible.

Un régime bien reglé est necessaire dans tous les âges, mais parce que le temperament des jeunes enfans soutient

tient moins qu'un autre le préjudice que peuvent lui faire les mauvais alimens, & que les maladies font superieures à leurs forces, il s'enfuit qu'il faut encore apporter de plus grandes précautions pour en prévenir les défordres.

L'engorgement prématuré des viandes, eft la plus féconde de toutes les cruditez, qui eft l'apanage inféparable des enfans ; or l'aliment crud & indigefte produit neceffairement la corruption des humeurs, & cette corruption non feulement engendre des vers, mais encore divers fymptomes très-fâcheux & forts irreguliers, qui jettent les enfans dans la langueur.

Il faut remarquer ici en paffant, que les cruditez des enfans s'accumulent de jour en jour, parce que prefque toutes les nourrices, après tout aliment tel qu'il foit, leur permettent de s'endormir.

L'indulgence imprudente que l'on a de faire gouter du vin aux enfans & des liqueurs fpiritueufes fe doit rapporter comme la précedente à la fatuité de ces femmes qui s'imaginent que tout ce qui leur fait plaifir & qui peut leur

La boiffon du vin & des liqueurs fpiritueufes trés-nuifible aux enfans.

donner de la joye ne ſçauroit faire de mal à leurs enfans. Quelle bétiſe! comme ſi tous les pieds pouvoient chauſſer le même ſoulier, comme ſi les poupées pouvoient convenir aux hommes faits, & ce qui convient aux hommes faits être propre aux enfans.

Certes, ces bonnes femmes ne penſent pas à la dureté de leur cuir comparée à la moleſſe de la pellicule des enfans; elles ne ſe ſouviennent pas de ce qu'on dit d'ordinaire, que ce qui ſert de nourriture à l'un, eſt un poiſon pour l'autre; elles ne font aucune attention à leur eſtomac preſque dévorant, qui ne peut être raſſafié que par les chairs les plus groſſieres, au lieu que l'appetit languiſſant & très-foible des enfans n'eſt pas en état de digerer la moindre panade.

En quel tems le vin & les liqueurs ſpiritueuſes conviennent.

Mais plus on s'avance vers la vieilleſſe plus il eſt à propos d'augmenter la doſe du vin ſans en prendre avec excès, parce que la chaleur languiſſante des vieillards a beſoin d'être excitée par des aiguillons ſpiritueux que le vin leur fournit en abonnance pour conſerver ou pour augmenter leur chaleur naturelle. C'eſt pourquoi le vin

eſt très-contraire à la nature des enfans qui eſt fort éloignée de celle des vieillards. Les nerfs des enfans très-foibles ſont facilement abbatus, & leurs petits corps tendres tombent inſenſiblement en colliquation par la chaleur du vin, ou contractent précipitament des inflammations fébriles.

Cependant bien que le vin ſoit abſolument contraire à cet âge tendre auſſi bien que la ſéroſité laiteuſe que fournit le vin de Canarie, dont ces ſortes de nourrices alaitent ſi ſouvent leurs enfans; je ne ſçaurois approuver vivant dans nos régions Septentrionales, ce que dit Galien qui vivoit dans les Meridionales, où il exerçoit la medecine avec une très-grande réputation, que les enfans ne doivent pas même goûter le vin avant l'âge de quatorze ans.

Car le vin pris moderement fait du bien à nos jeunes filles : il fortifie leur eſtomac ſujet aux obſtructions lorſque leurs regles ſont prêtes à ſe déclarer, & il les exemte ſouvent des vers. L'uſage exceſſif des ſucs d'oranges, de limons, & de toutes autres ſortes d'acides, des viandes froides, ſurtout celles qui ſont

En quel tems le vin eſt ſalutaire aux jeunes filles.

préparées avec le vinaigre ou en vinaigrete, causent ici des obstructions très-opiniâtres, nuisent à l'écoulement des premieres regles, & ne les laissent venir qu'avec de grandes douleurs, des défaillances, des inquietudes, troubles d'estomac & vomissement, tant qu'enfin ce flux si necessaire au salut de toutes les femmes, se trouve supprimé.

Il y en a qui permettent l'usage du vin aux plus petits enfans, parce qu'ils mangent prématurement de la viande, estimant qu'il sert beaucoup à la coction des cruditez ausquelles ces enfans sont sujets à cet âge. Mais je ne disputerai point si une erreur doit être corrigée par une autre erreur, ou s'il ne vaut pas mieux éviter l'une & l'autre. Je m'en tiendrai donc à l'observation qu'on peut faire des enfans des pauvres, qui ont été par necessité très-simplement & très-pauvrement nourris, avec ceux des riches qui vivent dans le luxe & dans l'abondance.

Toutes sortes de vins pris un peu trop largement, aussi bien que d'autres liqueurs chargées d'esprits, détruisent le levain naturel de l'estomac des enfans, leur ôtent l'appetit, jettent dans la

phlogose les tuniques du ventricule, & les rendent comme un parchemin que l'on a trop approché du feu; & ce qui est d'une plus grande conséquence, c'est qu'ils donnent une fâcheuse atteinte à sa tunique nerveuse, & par ce moyen ils ébranlent tous les nerfs du corps, & mettent à coup-sûr une étrange confusion dans tous les esprits animaux.

Le vin blanc moins nuisible aux enfans.

Le vin qui blesse moins cet âge tendre, est le vin blanc, que les anciens ont appellé froid, quoiqu'il ne le soit pas actuellement; mais en comparaison d'autres vins, soit qu'ils soient rouges, roussâtres ou jaunâtres. Pour Galien il a rigoureusement défendu aux enfans de gouter du vin avant le tems ci-devant indiqué.

Les causes des maladies des enfans se rapportent à une seule.

Toutes les causes des maladies des enfans antecedantes ou mediates telles qu'elles soient ou qu'on les peut imaginer, se réduisent enfin dans une seule cause immédiate & très-prochaine, c'est à sçavoir dans l'acide qui surabonde chez eux de tous côtez; c'est donc de la maniere qui suit que s'engendrent les maladies les plus considerables dont les enfans sont ordinairement attaquez.

L'estomac des enfans contracte souvent une intemperie acide de quelque cause qu'elle vienne, d'où il arrive que toute sorte d'aliment, n'est pas converti dans une substance chileuse bien uniforme, mais dans une maniere de lait coagulé. Cette inégale disposition du chile ou de l'aliment toujours appuyée sur une avidité prédominante, produit les nausées, le vomissement, & des éructions qui sentent l'acide plûtôt que d'autres symptomes.

Les symptômes qui accompagnent d'ordinaire les maladies des enfans.

Quand le mal fait plus de progrès, le visage des malades pâlit de plus en plus, & son coloris naturel devient ensuite jaunâtre & verdâtre; pour lors les vents gonflent l'estomac, & des éruptions flatueuses se portent vers les parties superieures, pendant ce tems-là une ou deux pustules font soulever la cuticule dans quelqu'une des parties superieures du corps, ce qui est le signe d'un acide surabondant, & ces pustules se manifestent tantôt à l'une ou à l'autre joue; tantôt au menton, tantôt au front, ou en la région du col, & quelquefois même aux parties inferieures, & l'enfant de jour en jour se trouve plus mal; sa respiration devient dif-

ficile, & un ronflement qui se fait entendre de tous les assistans, est quelquefois le précurseur de sa mort. Ce symptome est ordinaire au malade toutes les fois que sa maladie devient aiguë, sur-tout lorsqu'il est chargé d'embonpoint.

Il est de plus souvent tourmenté d'une petite toux séche, qui menace quelquefois de suffocation : cette toux est séche à cause de l'acrimonie des humeurs qui agacent continuellement les petites branches de l'apre artere ; elle est aussi suffocante, parce que les bronches du poulmon sont inondez, & fort chargez d'une quantité de sérositez qui ne trouvent pas leur issuë.

Ils ont de plus une grande foiblesse de tout le genre nerveux, & ils sont d'un tempérament très-mou & très-délicat, ensorte qu'ils ne supportent qu'avec une peine extrême une toux violente, & la rude secousse que souffre leur poitrine, les fait paroître comme suffoquez, le visage noir & prêt à succomber. Si les coagulations dont on a parlé passent subitement de l'estomac dans les intestins, ce qui arrive très-souvent, elles produisent tantôt des

trenchées au bas-ventre, tantôt des dejections verdâtres, mais quelquefois aussi des diarrhées très-violentes.

Pendant que ces tristes scenes se passent dans le bas-ventre, les douloureuses tranchées allument une fiévre aiguë, qui n'étant pas bien traitée enleve d'ordinaire plusieurs enfans; ou bien ces douleurs se trouvant un peu adoucies, ou paroissant ceder à ce premier traitement tout mauvais qu'il soit, plûtôt par hasard qu'autrement, le tout se termine à une dureté de ventre, qui donne lieu dans quelques-uns au kachitis ou aux scrofules.

Une humeur semblable à une gelée tremblante, qui est la matiere prochaine des vers, quelquefois blanchâtre, & quelquefois roussâtre, jaunâtre, ou verdâtre, s'échape tantôt d'elle-même, & plus souvent encore par l'effet des remedes donnez à propos, elle sort avec les excremens par les selles. Cependant les enfans se frottent souvent le nez, ce qui marque des vers, dans l'opinion commune des femmes, mais ce qui arrive aussi dans toute sorte de fievre quand elle est produite par la corruption des humeurs, parce que

l'acrimonie de ces humeurs ſe portant aux parties ſuperieures, irrite & picote les membranes ſenſibles du nez, ſoit dans les fiévres ou dans beaucoup d'autres maladies chroniques, auſſi bien aux adultes qu'aux jeunes enfans.

Les tranchées du ventre dont on vient de parler, ont coutume de cauſer aux enfans des inquietudes, des plaintes, & des cris perçans tant le jour que la nuit, & la nourrice pour appaiſer un peu ces plaintes ſi vives, préſente ſon ſein à têter à l'enfant, par où elle lui donne quelque inſtant de repos, & ſe procure à elle-même quelque tréve dans ſa fatiguante fonction : mais ſi la pauvreté de la nourrice l'oblige de vaquer à ſon travail & d'abandonner ſon enfant à ſes cris, ou ſi n'ayant d'autre vûë que celle du gain, comme il arrive ſouvent, & qu'elle ne ſoit point émuë des cris de ſon nourriſſon, il contracte fréquemment une hernie d'inteſtin ou d'épiploon qui lui dure pluſieurs années.

Or pendant tout le tems que l'enfant ſouffre de ces tranchées, le lait & tout autre aliment qui ne ſont pas digerez, s'aigriſſent & ſe coagulent, l'enfant eſt

Tous les ſymptômes que ſouffrent les enfans viennent de l'acide.

insensiblement saisi d'une petite fiévre, il est fort alteré, & tombe dans un grand abattement de tout son corps, sa tête ne peut plus se soutenir sur son col, & ce petit malade s'affoiblissant de jour en jour, sa maladie se termine par des mouvemens convulsifs, ou des sautillemens de membres, qui succedent à son extrême foiblesse : & comme les nerfs n'ont plus assez de force pour faire mouvoir les muscles du cœur qui servent à la circulation du sang, on voit alors le blanc des yeux de l'enfant se tourner naturellement vers le ciel, qui est le vrai séjour dû à l'integrité de son innocence, & il finit ainsi sa carriere prématurement, & avant que la raison, dont il n'a point eu l'usage, ait pû lui faire comprendre, à quelles miseres on est exposé en vivant plus long-tems dans le monde,

Quand le tems de la sortie des dents est arrivé où les enfans sont toujours malades, ils sont aussi souvent tourmentez des mêmes symptômes qui ont été ci-devant énoncez, & ils ont de plus des aphtes qui sont des ulceres de la bouche couverts d'une pellicule blanchâtre, qui précedent souvent les dou-

leurs de dents, & qui viennent quelquefois plûtard, mais qui sont dans toute leur vigueur quand les dents sortent. Ces petits ulceres causent dans la bouche des enfans une chaleur brûlante, & s'y multiplient tellement, qu'avec tout l'empressement qu'ils ont pour teter ils ne le peuvent faire, & ne peuvent qu'avec beaucoup de peine avaler quelques cueillerées de bouillie.

Joint à ce que la bouche de ces pauvres innocens étant ainsi maltraitée par les aphtes, tout leur visage est dans une telle tension qu'ils sont quelques jours sans pouvoir crier ni pleurer, quoiqu'ils souffrent beaucoup, tant de la grande chaleur de leur bouche que des autres accidens qui accompagnent la fievre; ce qui me fait tirer un bon augure de ces malades, quand de muets qu'ils étoient ils deviennent criards, & quand sur la fin de leur maladie, toute la maison retentit de leurs plaintes & de leurs clameurs.

Les cruelles douleurs des tranchées, & l'extrême pâleur du visage confirment évidemment la prééminence des humeurs acides. Quand les enfans sont tourmentez de ces cruelles douleurs,

quoiqu'ils fussent auparavant d'un temperament sanguin & qu'ils eussent un tein bien fleuri, ils pâlissent pour lors à l'excès, si ce n'est que leurs jouës rougissent & pâlissent successivement en fort peu de tems.

Ce ne sont pas les systêmes qui font connoître les maladies mais la pratique.

Je dirai ici en passant, que je n'embitionne point l'honneur, s'il y en a, d'inventer une hypothese, & si j'en imagine quelqu'une, & que je l'établisse par quelques moyens que ce soit, je ne prétendrai pas que toutes les raisons que j'aurai employées pour lui attirer la créance publique, même contre l'ordre naturel, viennent de moi; parce que rien n'est plus important dans la medecine, & n'est plus salutaire à tout le genre humain, que la connoissance de ces maladies surquoi toute experience & toute curation sont fondées & affermies; & toute autre explication de ces sortes de phénomenes, toute sçavante & subtile qu'elle soit, peut bien servir à se donner souvent pour Sophiste, Philosophe de nom, & homme d'un esprit pénétrant; mais ce ne sera jamais par-là que l'on se donnera le relief d'un medecin vraiement habile & excellent dans son art.

Car toutes ces belles ſpéculations, que les jeunes gens par une eſpece de laſciveté, ſemblable aux enthouſiaſmes des poëtes regardent comme admirables, n'exiſtent ſouvent que dans leurs idées phantaſtiſques ; & ſont preſque toujours les productions des moins experimentez dans la pratique de la medecine. Mais les veritables & ſolides idées des maladies ne ſe prennent bien, & leur véritable nature n'eſt jamais bien connuë & confirmée, que dans la pratique.

Je ſçai que la notion que j'ai conçuë de l'acide prédominant dans toutes les plus fâcheuſes maladies des enfans, n'eſt pas approuvée de tous les critiques. Je ne diſputerai pas avec eux pour ſçavoir ſi toutes les marques d'acidité qu'ont pû établir nos demi-ſçavans d'ailleurs déſoccupez, & que les altercations amuſent, ſe trouvent précisément dans l'acide que je crois dominer dans l'eſtomac des enfans. Je ſerai bien content ſi pour perfectionner cette idée avec moins de peine, je ſuis aſſez heureux d'indiquer une methode plus ſûre & plus efficace que celle qu'on a ſuivie juſqu'à préſent, & que je laiſſe pour-

tant très-volontiers à ceux qui veulent abſolument décider ſur la verité des choſes que d'autres annoncent.

Je ne paſſerai pas néanmoins ſous ſilence ce qu'Hippocrate, que l'on appelle avec raiſon le Prince des Medecins, a dit un peu plus au long des cauſes des maladies, dans ſon livre de l'ancienne medecine, pour convaincre abſolument ceux qui en doutent, que les maladies générales ne doivent pas leur origine aux premieres ni aux ſecondes qualitez. Voici ſes propres termes:

Hippocrate n'a pas tiré les indications curatives des premieres ni des ſecondes qualitez.

« Ces premiers auteurs n'ont pas » eſtimé que ce fut le froid ou le chaud, » le ſec ou l'humide qui fiſſent du bien » ou du mal à l'homme; mais ils ont » crû que l'unique ſource de tous ſes » maux étoit ce qu'il y a de plus fort » en chaque choſe, & que la nature ne » peut ſurmonter, & voilà ce qu'ils ont » cherché à retrancher.

» Or ce qu'il y a de plus fort dans » les choſes douces, c'eſt ce qui eſt » très-doux; dans les choſes ameres, » ce qui eſt très-amer; dans les choſes » acides, ce qui eſt très-acide, & ainſi » dans chaque choſe ce qui eſt porté » au plus haut dégré. Car ils ont vû

» que toutes ces qualitez étoient dans
» l'homme & nuisoient à l'homme.

» En effet, dans l'homme se trouve
» l'amer, le salé, le doux, l'acide,
» l'acerbe, l'insipide, & mille autres
» qualitez qui ont toutes des puissances
» & des vertus differentes, selon leur
» quantité & leur force. Toutes ces
» choses bien mêlées ensemble & tem-
» perées les unes par les autres, ne sont
» point sensibles & ne font aucun mal;
» mais lorsqu'il y en a quelqu'une qui
» se sépare & qui est seule, elle devient
» sensible, & fait un grand ravage dans
» le corps.

» Il en est de même des alimens.
» Tous ceux qui ne nous sont pas pro-
» pres sont amers, violens, salez, ou
» acides, ou enfin trop forts; c'est pour-
» quoi ils nous causent les mêmes in-
» commoditez que les humeurs dont
» j'ai parlé; mais ceux qui nous sont
» propres ne participent nullement de
» ces qualitez trop fortes & nuisibles....
Il dit ensuite: » Car ce n'est pas le chaud
» qui a beaucoup de vertu, c'est l'acer-
» be, c'est le fade, ou l'insipide, &
» toutes les autres qualitez dont j'ai
» parlé.... Et plus bas il dit encore: Ce

» n'eſt pas le chaud qui fait la fiévre, & » qui eſt la ſeule cauſe du mal ; c'eſt le » chaud amer, le chaud acide, le chaud » ſalé, & mille autres choſes de diffe» rente nature ; comme auſſi le froid » joint à d'autres qualitez. »

Cet endroit d'Hippocrate, & beaucoup d'autres choſes qui ſont déduites plus au long dans le même livre, nous font concevoir que ce divin vieillard, qui a pratiqué la medecine plus ſagement qu'aucun autre, a certainement déterminé que ces ſecondes qualitez ; ſçavoir, l'acidité, l'amertume, la ſalure, & d'autres ſemblables, jointes au chaud ou au froid, ſont les principales cauſes de maladies, & qu'on les en doit regarder comme les plus efficaces.

Auſſi n'heſitai-je pas d'ajouter, qu'il s'enſuit naturellement qu'il faut moins s'attacher dans la cure des maladies, à éteindre la chaleur par le froid, qu'à embaraſſer l'acide, à alterer l'amer, à temperer le ſalé, à inciſer les humeurs trop épaiſſes, à rendre plus compactes celles qui ſont trop fluides, & enfin à ouvrir les conduits du corps qui ſont obſtruez, & à les délivrer du fardeau qui les accable.

Mais avant que d'en venir à la cure, il est à-propos, conformement à la louable coutume de ceux qui ont écrit de la medecine, de dire quelque chose du prognostic : mais il me semble que ce prognostic, dépend plûtôt de la bonne ou mauvaise méthode observée dans la curation, des moeurs de la nourrice & de son obéïssance, sçavoir si elle s'en fait accroire, ne suivant que ses propres idées, ou si elle est traitable, & suit à la lettre ce qu'on lui prescrit ; ce prognostic dépend, dis-je, plûtôt des deux articles précedens, que de la nature des maladies des enfans. Car les fiévres des enfans du premier âge sont legeres par elles-mêmes, & leur chaleur fébrile n'est pas si ardente, & ne s'augmente que très-peu ; à moins que sous de sinistres auspices on ne s'adresse à une medecine peu éclairée qui s'appuye sur les cardiaques remplis de feu & d'esprits.

Le prognostic des maladies des enfans.

Les enfans corpulens & chargez de graisse, qui sont remplis de pituite, ont la région du vertex très-molle, & presque semblable à une pulpe ; ils conservent très-long-tems leur fontanelle ouverte, & même leur suture sa-

gittale eſt écartée depuis ſa partie anterieure juſqu'à la poſterieure, & ſont fort ſujets au rachitis, à la toux convulſive, aux aphtes opiniâtres, & aux ſcrofules.

Ceux qui ſont maigres & élancez, ſont les plus délicats de tous, & ils ont ſelon leur âge une chaleur acre & brûlante, qui les diſpoſe à être ſouvent attaquez de fiévres malignes & inflammatoires qui ſont contraires aux nerfs.

Les enfans qui ſont nez de meres hiſteriques, délicates, infirmes, qui ſe gorgent pendant leur groſſeſſe de quantité de fruits d'été ou d'alimens préparez avec le vinaigre, qu'elles déſirent ordinairement en ce tems-là, ou de nourritures acides ou acerbes, qui mangent avec excès, n'ayant preſque d'autre ſoin que de remplir leur ventre, où dont le goût eſt abſolument dépravé en toute maniere, ces enfans, dis-je, échapent avec peine des maladies fâcheuſes quand ils en ſont attaquez.

Ceux qui ont le ventre libre ſe portent mieux d'ordinaire que ceux qui ſont naturellement conſtipez.

Le Printems & l'Eté ſont les ſaiſons

les plus favorables pour guerir promptement les fievres des enfans; l'Autonne & l'Hyver y sont moins propres.

Depuis le milieu du mois de Juillet presque jusqu'au milieu de Septembre, les tranchées épidemiques des enfans augmentent chaque année de telle sorte à cause que leurs forces sont épuisées par les grandes chaleurs de cette saison, qu'il meurt alors ordinairement plus d'enfans en un seul mois, qu'il n'en meurt en trois & en quatre dans un autre tems.

Les convulsions & les tranchées des enfans qui durent long-tems, & qui sont accompagnées d'insomnie, font juger que ces petits malades sont dans un peril éminent.

Les convulsions ou les sautillemens des tendons qui ont beaucoup affoibli les enfans, ou ceux qui sont beaucoup échauffez par un regime peu convenable, achevent pour l'ordinaire de les conduire à la fin de leurs souffrances.

La cure des maladies des enfans.

Pour ce qui regarde la cure des maladies des enfans, il me semble que tous les auteurs qui en ont traité comme de celle de toutes les autres maladies dans des volumes fort étendus, n'en ont pas

encore parlé d'une maniere dont on puisse être content. Je conviens volontiers, qu'ils n'ont pas négligé de décrire exactement un grand nombre de maladies, de s'expliquer également sur leurs causes, & sur leurs signes diagnostics & prognostics à la maniere ordinaire. Ils ont suivi l'un après l'autre un chemin battu depuis long-tems, & le plus souvent ceux qui ont écrit les derniers ont reçû pour constant ce que leurs prédecesseurs avoient établi comme tel, sans en examiner la verité.

Il y en a eu très-peu jusqu'à present qui se soient donnez la liberté de proposer d'autres indications curatives que celles qui ont été vulgairement approuvées, & qui ayent donné en particulier sur les maladies de ces jeunes sujets des observations tirées de leur propre nature plûtôt que des relations factices, & ajustées au theatre avec beaucoup d'artifice.

L'éloge & la censure de Delboë Sylvius.

Entre tous les auteurs que j'ai lû sur cet article Delboë Sylvius, est celui dont le traité ma fait plus de plaisir, parce qu'il y a fortement soutenu que l'acide, est la cause des maladies des enfans la plus vraie & la plus généra-

le : mais ce sçavant homme, tant par son extrême prévention en faveur de quelques préparations chimiques très-volatiles, & par conséquent trop chaudes, & en partie par son entêtement pour l'usage continuel des opiates, quand il s'agit de traiter les enfans même dans l'âge le plus tendre, de maniere qu'on pourroit avec raison le distinguer en l'appellant le Docteur opiate, ce sçavant homme, dis-je, a gâté absolument dans sa pratique, & même détruit de fond en comble, ce qu'il avoit établi avec autant d'érudition que de verité dans sa theorie.

Si nous voulons donc établir la cure des maladies des enfans sur un fondement stable & solide, il faut avoir sous les yeux la délicatesse de leur constitution, & leur foiblesse naturelle ; & il faut aussi choisir pour le traitement de leurs maux les remedes qui leur sont les plus convenables : car en employant les remedes les plus doux qui sont les plus sûrs, nous seront d'autant plus certains de leur réussite.

En effet il n'y a point d'occasion plus propre à bannir l'usage de ces grands & puissans remedes, comme on

les appelle, que dans le traitement des enfans, la vaste étenduë de la Médecine pouvant aisément nous en fournir de plus convenables. Car à quoi sert d'allumer jour & nuit des feux pour tirer la vertu des mineraux pour des cures où les seuls alterans suffisent? Quel rapport y a-t-il, je vous prie, entre la dureté presque impenetrable de ces métaux, & la mollesse du temperament des enfans? Comment se pourra-t-il faire que le foible estomac des enfans, qui peut à peine digerer une petite panade, & le simple lait de sa nourrice, supporte la vertu caustique des remedes inflammatoires, & d'une nature tout-à-fait opposée à la délicatesse de son temperament? Et comme les alimens qui conviennent aux enfans sont les plus simples, on ne doit aussi leur donner que des médicamens très-simples & très-doux, qui ayent beaucoup de rapport à leur nature, & qui ne soient pas préparez avec tant d'art.

Quel doit être le fondement de la cure des maladies des enfans.

Puis donc que l'acidité des humeurs est la premiere cause de toutes les maladies qui attaquent les enfans dans leur âge le plus tendre, tout l'artifice de leur curation consiste uniquement à maî-

triser & subjuguer cet acide vicieux. On peut sans doute offusquer les yeux des commencans par d'épais nuages qui les empêchent de découvrir la verité, quelque application qu'ils apportent à la penetrer par d'exactes recherches. Mais au surplus s'il est permis de dire la verité, & que nous ne cherchions pas à perdre notre tems & nos peines, il n'y a que ce qui tend à dompter l'acide qui soit propre à guerir les maladies en question, & tout ce qui ne tend pas à ce but en fait de Médecine, insulte plus ou moins le corps délicat des enfans.

Deux indications curatives à sujet.

Mais pour absorber ce mauvais acide il n'y a que deux vûës à remplir, c'est 1o. de préparer l'acide & le rendre propre à sortir du corps du malade avec facilité; 2o. Que l'acide ainsi préparé soit chassé hors du corps par des évacuations qui ne soient point à charge à la nature. L'une de ces vûës sans l'autre ne suffira pas, au lieu que l'une & l'autre ensemble s'entre-aideront, & agissant conjointement contre ces maladies aiguës, les détruiront promptement & sûrement, pourvû qu'on use bien à propos des moyens qui tendent

à cette fin : & l'action réunie de ces deux moyens peut aussi donner beaucoup de soulagement aux malades dans les maladies chroniques.

La purgation donnée aux enfans dans un âge si tendre durant la rigueur des maladies aiguës, paroît d'abord dangereuse & peu conforme à leur foiblesse ; mais la certitude des avantages qu'ils en tirent en suivant la methode que nous allons décrire, engagera bien-tôt à en faire l'experience.

La même purgation prescrite aux adultes dans les fievres continuës, a d'abord passé pour une audace pleine de témerité dans l'esprit de ceux qui n'en avoient pas l'experience ; mais l'heureux succès qu'elle a eu entre les mains de quelques Médecins modernes des plus éclairez & des plus experts, lui a mérité ensuite l'approbation générale.

Sydenham a ouvert la voye de la purgation dans les fievres.

Le grand fleau des fievres de toute espece, & cet incomparable praticien M. Sydenham, a été le premier dans notre climat qui a rendu la purgation dans la vigueur des fievres d'un usage ordinaire, & dans l'avertissement qu'il fit imprimer il y a quelques années, où

il exposa sa méthode pour guerir cette fievre épidemique qui regnoit en ce tems là en Angleterre, & il nous paroît qu'il merita par là, que tant que la Médecine sera en honneur, il n'y ait aucun siecle où sa mémoire ne soit en veneration, soit dans sa patrie ou dans les pays étrangers. Il ne s'est pas rendu moins recommandable d'avoir proscrit dans ses ouvrages l'usage trop fréquent des diaphoretiques.

Et ce célébre Médecin s'étoit assez déclaré dans les ouvrages qu'il avoit d'abord publiez, sur les avantages que l'on pouvoit tirer de la purgation, par exemple, dans la cure de la fausse peripneumonie, qui est une maladie assez commune parmi nous, & dans les additions qu'il avoit faites à ses autres ouvrages, principalement dans la cure de la fievre d'Hyver, il avoit avancé que la guérison de cette maladie dépendoit uniquement de la purgation.

Enfin le regret qu'avoit ce grand homme presque septuagénaire travaillé de grandes infirmitez, étoit sentant sa mort peu éloignée, mais toujours animé d'un grand zele pour le bien public, son regret étoit, dis-je, de ne pou-

voir mettre un grand nombre d'obſervations qu'il avoit faites ce ſur ſujet dans toute leur perfection, dans le précieux recueil qu'il avoit fait de ſes ouvrages.

L'utilité de la purgation.

Quoique la purgation ne ſoit pas regardée comme un ſecret dans la Médecine, qu'elle ne cede en rien aux merveilleux arcanes de la Chimie, & qu'elle tienne en effet le premier rang entre tous les remedes que la ſagacité des hommes les plus curieux à jamais inventez pour la guerifon des maladies; je ne laiſſe pourtant pas d'être perſuadé que la purgation n'a ces avantages, que parce qu'elle ſupplée dans les maladies à la purgation naturelle qui ſe fait tous les jours dans le corps de ceux qui ne ſe maintiennent en ſanté, & ne ſe relevent de quantité de legeres infirmitez qu'autant que cette évacuation naturelle ſe fait chez eux regulierement, & dans une quantité moderée : car cette purgation naturelle n'eſt pas moins neceſſaire à la vie, & au maintien de la ſanté, que les alimens que nous prenons tous les jours pour notre nourriture.

Auſſi faut-il convenir que ſi pour ſoutenir notre vie il eſt neceſſaire que

la meilleure & la plus ſucculente portion des alimens que nous prenons, paſſe dans les veines lactées pour nourrir toutes les parties de notre corps ; il ne l'eſt pas moins que la portion la plus groſſiere & abſolument inutile, laquelle étant retenuë ne manque pas de fournir des exhalaiſons nuiſibles & venimeuſes aux parties ſuperieures, ſoit chaſſée vers la ſentine du corps, & évacuée par nature ou par art.

Et l'on ne peut douter que la purgation n'ait de droit l'avantage d'aider la nature pour une évacuation ſi neceſſaire, & que ce ne ſoit cette prérogative qui lui a fait donner l'excellent nom de Medecine préferablement à tous les autres remedes.

Sept ans avant la premiere édition de ce petit ouvrage, j'avois commencé à donner dans les fievres des enfans même les plus petits, des purgatifs ſuivant ma méthode ſi fort approuvée, ce que je ne faiſois pas encore dans le traitement des adultes, & je ne puis trop repeter combien cette pratique m'a réuſſi.

C'eſt pour cela qu'en liſant depuis avec attention les ouvrages dont j'ai parlé, j'ai reſſenti une auſſi grande

joie que m'auroit pû causer la plus insigne faveur dont m'auroit gratifié la divine Providence ; ce qui m'engagea à faire la même experience sur les adultes, & avec le même succès que je l'avois faite sur les enfans.

Il faut remarquer que les accidens de ces fievres portoient alors directement à la tête, que l'estomac ne s'y trouvoit presque pas interessé, & que la nature de cette fievre épidemique secondoit mieux l'effet de la purgation dans les adultes, que dans la fievre qui suivit immediatement, où l'estomac étoit fort troublée par les nausées & les vomissemens, ensorte que l'indication vouloit que l'on préferat d'abord les émetiques aux purgatifs.

Coubien la purgation convenoit à la fievre qui regnoit alors.

J'avertis alors ce grand Médecin de l'évidente alteration d'une constitution de l'air qui avoit regné depuis si longtems ; mais il reconnoissoit lui-même que son âge avancé avoit tellement abbatu & diminué ses forces, qu'il n'étoit plus en état de porter aucun jugement sur les maladies populaires, ni de sortir de chez lui pour voir aucun malade.

Je puis ajouter que la fievre épidemique qui avoit si généralement regné

pendant le cours de l'année précedente, & qui a depuis désolé tant de familles dans toutes les villes & villages, qui attaque la tête plûtôt que les autres parties, & qui s'explique souvent par des accès violens & des intermissions fréquentes sans aucune horreur ni frisson manifeste, m'ont semblé plus sûrement, & plûtôt gueries par des purgations réiterées, que par l'usage du quinquina sans être accompagné de purgatifs, aussi bien que par d'autres méthodes secondées des cordiaques & des diaphoretiques.

La premiere indication est de préparer l'acide.

Or la premiere indication que l'on doit se proposer dans le traitement des fievres des enfans, consiste à bien préparer l'acide, pour l'évacuer ensuite avec plus de facilité; & l'on conviendra de la necessité de cette préparation, afin d'en rendre l'évacuation plus supportable aux malades, si l'on reflechit un peu sur la nature de l'acide: sçavoir, 1°. S'il a la qualité épaississante & coagulante qu'on lui donne communément; si c'est l'acide qui est la cause la plus frequente & la plus générale des obstructions; si c'est à ce même acide qu'on doit attribuer la corrup-

tion de toutes les liqueurs à l'exception des ſpiritueuſes; ſi c'eſt l'acide ſeul qui cauſe les difficultez preſque invincibles que les Médecins ont à ſurmonter pour guerir les malades qui ſont beaucoup chargez d'aciditez; ſur tout enfin s'il eſt cauſe des tranchées qui accompagnent les purgations données ſans préparation aux malades, dont la conſtitution tend à l'acidité.

Je ſçai que cette façon de parler, *préparation d'humeurs*, ſe peut lire dans beaucoup d'auteurs, & la fin qu'ont euë ces auteurs dans cette préparation d'humeurs a été que la purgation qui devoit lui ſucceder eut un plus heureux ſuccès; c'eſt-à-dire, qu'ils prétendoient que les humeurs groſſieres ſeroient par là plus attenuées, que les humeurs trop chaudes ſeroient temperées, que les voies obſtruées ſeroient renduës plus libres, ou de faire tranſpirer par là plus aiſément les humeurs au travers des pores de la peau par les diaphoretiques; mais le plus ſouvent ces Médecins ont fait ſervir à cette préparation des ſirops, des eaux diſtillées, & d'autres ſemblables babioles qui n'ont pû produire l'effet qu'ils en atten-

Pourquoi l'ancienne préparation des humeurs étoit inutile.

doient ; & le tems qu'on auroit dû neceſſairement employer à combattre la maladie, ſe trouvoit non-ſeulement paſſé à ne rien faire, mais même à donner lieu au mal de faire un plus grand progrès.

Or cette prétenduë préparation telle qu'elle ſoit, a été, comme je crois, originairement fondée ſur l'aphoriſme vingt-deuxiéme de la premiere ſection mal entendu, qui porte que l'on doit purger les humeurs qui ont acquiſes une ſuffiſante coction, & non les cruës ; & cette ſentence détournée dans un mauvais ſens, a été cauſe que les Médecins les plus célébres n'ont preſque pas penſé depuis pluſieurs ſiecles aux avantages que pouvoit procurer la purgation dans la cure des fievres continuës ; parce que comme aux premieres attaques des fievres après avoir mis les malades dans un lit bien chaud, on leur remarque ſouvent des ſignes de crudité aſſez viſibles, les Médecins qu'on appelle, quoique d'ailleurs bien verſez dans la pratique, ont alors recours aux ſudorifiques comme aux remedes les mieux indiquez, & marquent autant d'averſion pour les purgatifs que les

nourrices les plus ignorantes & les plus entêtées.

Pourquoi les anciens ont negligé la purgation dans la cure des fievres.

Je ſçai encore que differens auteurs ont fortement diſputé ſur l'uſage de la purgation dans les fievres ; mais s'il eſt permis de s'expliquer là-deſſus nettement, & en peu de paroles, ç'a plûtôt été par maniere d'acquit, & pour amuſer le lecteur en faiſant un pompeux étalage d'érudition, que pour mettre la verité dans tout ſon jour, & déterminer quelque choſe d'utile, qu'ils ont formé toutes ces diſputes. Mais Sydenham qui par ſes grandes lumieres, & par la force de ſon eſprit, tout extraordinaire, a de nos jours ſi fort illuſtré la Médecine, a pleinement établi l'uſage de la purgation dans le traitement de toutes ſortes de fievres, non-ſeulement par les raiſons les plus ſolides, mais auſſi par ſes experiences, & par le ſuccès conſtant de cette pratique.

La préparation des humeurs par les alexipharmaques, & les ſudorifiques eſt pernicieuſe.

La préparation des humeurs cruës uſitée dans les fievres, par l'uſage des alexipharmaques & des ſudorifiques, eſt plus propre à augmenter la crudité des humeurs qu'à leurs procurer une véritable coction ; & je puis aſſurer,

que de tels remedes préparans, préparent encore plûtôt les malades à une mort prématurée, en transportant les cruditez des parties inferieures du corps vers les superieures où elles occasionnent des phrénesies, des convulsions, & les accidens les plus pernicieux.

Au commencement des fievres soit essentielles ou symptomatiques, si l'on differe seulement d'un jour à l'autre les évacuations necessaires ce tems favorable à leur guérision s'échape très-vîte, & ne revient plus. Ce tems précieux qui auroit dû servir d'abord de fondement à la cure de la maladie pendant lequel les forces du malade sont encore en vigueur, & n'y ayant que ce tems où les évacuations puissent produire de bons effets, s'évanouit peu à peu, pendant qu'on le perd en se servant sottement des cardiaques; & en se fiant mal à propos aux fausses experiences des remedes chimiques, de maniere qu'un malade qui étoit peu de tems auparavant dans une habitude athletique, se trouvant atteint du délire périt miserablement.

Après cela je suis certain malgré tous les préjugez que l'on peut avoir au

La coction des humeurs est plûtôt

procurée par les évacuations que par d'autres remedes.

contraire, que les évacuations étant faites dans un tems convenable, l'urine qui aura d'abord paru cruë, acquerera bien-tôt une bonne coction, & que le malade donnera bien-tôt des esperances de santé plus sûres & plus prochaines qu'aucun autre moyen qu'on puisse imaginer.

La préparation dont il s'agit à present ne doit donc pas être l'effet des sudorifiques proprement dits, qui sont beaucoup échauffans, & n'ont aucune qualité qui puisse s'accorder avec la constitution délicate des enfans; mais qu'on leur connoît assez souvent préjudiciable. Car les remedes temperez absorberont assurement l'acidité prédominante, calmeront le bouillonement des humeurs, & par leur vertu anodines les rendront incapables de produire aucun mal.

Dénombrement des remedes préparans.

Ces remedes sont, par exemple, les yeux & les pattes des écrevisses, les coquilles d'huitres, l'os de seche, les coquilles d'œufs, la craie, les coraux, la coralline, les perles, la mere des perles, les deux sortes de bezoard, la corne de cerf brûlée, l'os du cœur de cerf, la rapure de corne de cerf, l'u-

nicorne, l'ébene brûlée, le bol d'Armenie, la terre ſigillée, la pierre hématite, &c. Entre les remedes compoſez les plus eſtimez ſont la poudre des pattes d'écreviſſes compoſée, la pierre de Goa, & les eſpeces de la confection d'hyacinthe.

Il n'eſt pas ſi facile entre les coquillages & les abſorbans de déſigner ceux dont il faut uſer préferablement aux autres, & qui ſont les plus efficaces dans les differentes maladies : car entre les plus ſçavans & les plus celebres Médecins il y en a qui joignant leurs ſentiment à ceux des Dames de qualité donnent la palme aux bezoards & aux perles, & les élevent juſqu'au Ciel, parce qu'elles ſont d'un plus grand prix, qu'elles viennent de loin, & ſont parconſéquent d'un plus grand mérite dans l'eſprit des femmes.

Quels ſont ceux qu'il faut préferer aux autres.

Il y en a d'autres qui ne ſont pas moins habiles, mais qui en jugent peut être plus ſainement, qui préferent aux autres les abſorbans les plus communs & les moins eſtimez, & qui eſtiment que ces remedes précieux ſont plûtôt ordonnez en faveur des Apoticaires qui y ſont un gain conſiderable, qu'à

cause du bien qu'ils procurent aux malades.

Pour moi, comme je n'estime pas que l'on puisse facilement distinguer les vertus & les qualitez des eaux minerales, au goût, par l'analise, ou par quelqu'autre épreuve que les curieux puissent mettre en pratique, je veux bien quelquefois m'en rapporter aux idées des malades, & je leur laisse la liberté d'user indifferemment des eaux minerales purgatives quelque difference que l'on prétende y remarquer : car en mon particulier je n'ai jamais pû remarquer une notable difference dans l'usage des pierres les plus précieuses & les plus communes, si ce n'est que je crois volontiers que la bonté infinie de Dieu envers les hommes a donné dans chaque pays des qualitez & des vertus plus excellentes aux pierres & aux plantes qui y sont connuës, & qu'on y trouve aisément, qu'à celles qu'on y apporte de loin & à grands frais.

Je n'ai jamais pû me persuader que les Princes & les grands seigneurs étoient plus sûrement préservez des injures de l'air, & de l'impression du

froid dans nos climats fort sujets à de grandes & frequentes variations du tems, avec leurs magnifiques habits de soie, de pourpre, & tous brillans d'or & d'argent, que le commun peuple qui n'est ni dans une facheuse indigence, ni bouffi de l'orgueil que lui inspire une abondance outrée, & qui est en état de se pourvoir d'habits, qui sans être trop somptueux, conviennent à leur usage, au Ciel & au climat où ils vivent.

Je n'ai pas crû non plus que l'abondance d'un vin exquis, François, Toscan, & même de ce Falerne tant vanté, ni que des mets splendides & délicats que la cuisine industrieuse nous fournit, soient plus propres à maintenir les corps délicats de nos enfans en santé, que l'eau simple ou la petite bierre, & les alimens vulgaires, pourvû qu'ils soient salubres & bons dans leur gendre.

Les remedes communs que l'on peut donner aux pauvres à peu de frais ne sont pas moins bons que les plus chers.

Si entre plusieurs coquillages à peu près de même nature, on peut en préferer quelques-uns à d'autres, je choisirois les coquilles des huitres communes qui se trouvent sur le rivage de la mer, qui ont été long-tems exposées au soleil, & qui se sont meuries,

pour ainſi dire, ſous les rayons bienfaiſans de la chaleur de cet aſtre, & qui ont été par-là mieux préparées que par le feu des chimiſtes qui leur donne une couleur bleuâtre ou jaunâtre qui ne leur eſt pas naturelle; & s'il y a quelque choſe de merveilleux dans cette poudre de ſympathie qu'on vante ſi fort, mais dont je ne ſçai rien de bien veritable, j'ai beaucoup de penchant à l'attribuer à la longue expoſition du vitriol à la vertu ſalubre des rayons du ſoleil.

Pour ce qui eſt en particulier des vertus admirables qu'il attribue à cette poudre, notre Monſieur le Chevalier d'Ygbi, qui eſt un très-galand homme, poli, ingenieux, mais quelquefois un peu trop crédule, je n'y ai pas plus de confiance qu'aux relations merveilleuſes qu'on lit dans les Romans de Caſſandre, de Cleopatre, du grand Cyrus, & d'autres ſemblables fictions inventées pour amuſer des gens déſœuvrez, diſpoſez à ſe repaitre de pareilles chimeres, dont l'illuſion empêche les jeunes gens, & ſur-tout les femmes de s'occuper à des lectures plus ſolides, & de s'inſtruire utilement des veritables hiſtoires.

Cependant quoique je fasse beaucoup de cas des adoucissans les plus communs, & que je les préfere souvent aux plus somptueux & aux plus exquis, je ne prétends pas en critique insultant & audacieux, traiter de fourbes & de trompeurs les sçavans & excellens Medecins qui donnent de grands éloges aux perles & aux bezoards, & en font un cas tout particulier. Il est très-difficile, & il faut être bien hardi pour se croire en état de porter un jugement dogmatique & totalement décisif tant sur les médicamens que sur toutes les autres choses qui concernent la medecine; & il me paroît bien plus séant de demander excuse, & de l'accorder réciproquement, que de juger souverainement des choses trop incertaines, comme si l'on étoit inspiré par Apollon même.

Il faut juger avec beaucoup de retenuë des sentimens des autres.

Les autres ont certainement autant de droit & d'autorité pour contredire mes sentimens sur la vertu & l'efficace des medicamens, que j'en ai d'examiner ceux qui sont opposez à mes idées, parce qu'il est facile à quiconque a la cervelle un peu échauffée ou qui est de mauvaise humeur, de traiter de plantes

ſauvages & mal-faiſantes toutes celles qui ſont en uſage dans la medecine, & de les déclarer plus propres à être ſarclées, qu'à meriter l'attention des herboliſtes ; mais j'ai toujours regardé une grande modeſtie dans celui qui l'a en partage comme un ſigne très-évident & très-ſûr de ſon érudition & de ſon ſçavoir, & j'ai toujours plus approuvé la timidité d'un homme qui demande conſeil que la hardieſſe de celui qui ſçait juger des autres avec des yeux de lynx, mais qui n'eſt pas plus clairvoyant qu'une taupe ſur ce qui le regarde.

Les Magiſteres ne doivent pas être mis au rang des préparans.

Je ne ſçaurois donner mon approbation aux magiſteres de perles que pluſieurs medecins vantent à l'excès, parce qu'ils ont perdu leurs vertus naturelles & qu'ils en ont contracté d'étrangeres ; enſorte que s'ils ont eu par eux-mêmes la vertu d'abſorber puiſſamment l'acide, étant devenus acides doux par la préparation qu'ils ont ſoufferte, ils doivent à l'art d'être moins efficaces qu'ils n'étoient auparavant.

Ç'a été de propos déliberé que je n'ai point parlé des ſels volatiles, tant huileux que ſpiritueux, non plus que des bezoards, mineral, lunaire, ou ſolaire,

solaire, ni de l'esprit volatile de sel armoniac, & de corne de cerf; non que ces sels ne puissent quelquefois convenir même aux enfans; parce qu'ils ont la vertu d'absorber l'acide; mais il ne les faut donner, sur-tout aux enfans, qu'avec de grandes précautions à cause de la grande chaleur qui les accompagne.

Il est de même des sels & des esprits volatiles, & des sels lixiviels.

Je n'ai pas aussi pour la même raison beaucoup de penchant à exalter les sels lixiviels, non plus que les eaux cordiales qui ont beaucoup de chaleur, comme par exemple l'eau de pivoine composée, l'eau épidemique, l'eau céleste, l'eau admirable, l'eau de canelle la plus forte, & d'autres de même qualité, à moins qu'elles ne soient temperées en les mêlant en petite quantité avec des eaux plus douces, de maniere que leur chaleur soit presqu'insensible au goût.

Les remedes très-chauds ne conviennent pas aux enfans.

Car tous les remedes qui sont capables d'échauffer le corps de quelque nom qu'on les honore, quelqu'estime qu'on en fasse, & quelque efficace qu'on ose leur attribuer, ne laisseront pas de dissoudre aisément le corps tendre des enfans, & sur-tout

de ceux qui ne font que de naître : ils consumeront insensiblement toute leur chaleur naturelle, & leur causeront enfin la fiévre ; & ces sortes de remedes doüez d'une excessive chaleur ne conviennent pas plus à l'âge tendre des enfans, que les laitages & les petites panades sont propres à tranquiliser l'estomac d'un laboureur affamé.

C'est pourquoi Galien interdit religieusement aux enfans l'usage de sa thériaque, de quelque maniere qu'elle soit préparée, quoiqu'il l'éleve d'ailleurs jusqu'au ciel, la regardant comme une véritable panacée.

Les prépa-rans susdits doivent être tirez des anodins.

Que les poudres temperées dont nous venons de parler, absorbent ordinairement l'acide, c'est une chose si connuë qu'il est inutile d'en alleguer la moindre preuve ; & si l'on doute que ces anodins soient les plus sûrs moyens & les plus infaillibles pour appaiser les tranchées des enfans, on s'en convaincra parfaitement si on leur ordonne une plus forte dose qu'à l'ordinaire, c'est-à-dire une dose qui suffise pour arriver au but qu'on se propose.

Je dis ceci avec assurance que ces

ſortes de poudres données en ſuffiſante quantité appaiſent toutes leurs tranchées & leurs douleurs de quelque cauſe qu'elles viennent, auſſi certainement, que l'on eſt ſûr de la vertu purgative de la rubarbe, à moins que le vice de quelque partie interieure & principale n'ôte toutes eſperances de voir ceder la maladie aux plus puiſſans remedes que l'on pourroit employer pour la combattre.

Si dans quelque violente inflammation ou boüillonement des humeurs nous nous contentions d'ôter à un adulte ſix onces de ſang quand il faudroit en ôter juſqu'à vingt onces, il ne faudroit pas dire pour cela que la ſaignée ſeroit un remede inutile aux inflammations, mais il faudroit attribuer le défaut du ſuccès à la trop petite quantité du ſang que l'on auroit tiré.

Il en eſt de même des poudres en queſtion, car s'il en falloit donner juſqu'à une ou deux onces pour appaiſer efficacement les tranchées & les douleurs de ventre opiniâtres d'un enfant, quel effet pourroit-on attendre d'une drachme ou deux données au petit malade dans le même eſpace de tems.

En quoi consiste la véritable habileté d'un medecin.

La connoissance exquise des medicamens est peu de chose, & je dirai même la moindre partie d'un habile medecin. Le bon usage des remedes pour satisfaire entierement aux indications que propose la medecine, consiste à proportionner avec justesse l'espece & la quantité des remedes à la constitution particuliere du malade, en examinant à fond la nature de la maladie, en cherchant avec soin à connoître le temperament du malade, surtout aux adultes s'il est sanguin ou mélancholique; si le sang a été fortement agité par la fiévre, s'il manque d'esprits en conséquence de cette agitation, si les forces en sont fort abattuës, enfin si la diete a été judicieusement prescrite. Toutes choses qui sont d'une bien plus grande conséquence pour former un excellent medecin, que tout l'appareil des remedes de quelque part qu'on les ait tirez & amassez en grand nombre.

Si ce que je viens d'avancer n'est pas véritable, l'apoticaire avec des formules sera préférable en medecine, à toute l'érudition du plus habile docteur, & le moindre garçon apoticaire

grand causeur, surpassera ou égalera bientôt son maître en merite; que dis-je, la moindre nourrice ou quelqu'une de ces femmes babillardes, garnie d'un livre de secrets qui lui sera venu de main en main, damera le pion au plus sçavant medecin & à l'apoticaire le mieux versé dans la connoissance & la préparation des remedes.

Mais pour en revenir à mon projet, voici les remedes que j'ai coutume de prescrire à un enfant d'un an qui a la fiévre, & qui est tourmenté de tranchées.

Prenez de la poudre de pattes d'écrevisses composée, & de perles préparées de chacune une drachme; formez-en une poudre qu'il faut diviser en six paquets. Les formules des remedes préparans & la maniere de s'en servir.

Ou bien prenez du bezoard oriental, des perles préparées, des yeux d'écrevisses préparez, de chacun une demie drachme, des especes de la confection d'hyacinthe un scrupule; faites-en une poudre, que l'on divisera en six paquets.

Ou bien prenez des coquilles d'huitres préparées, trois drachmes, des fleurs de soufre, une drachme; du cri-

ſtal mineral, deux ſcrupules ; faites-en une poudre que vous diviſerez en douze portions égales.

Ou bien prenez de la poudre d'écreviſſes ſimple, une drachme ; des yeux d'écreviſſes préparez, deux ſcrupules ; de la cochenille, ſix grains ; faites-en ſix priſes, le malade en prendra une à l'heure même, & une ſeconde ſi les douleurs ſont fort preſſantes, une demie heure après, & les autres après cela de quatre en quatre heures, à moins qu'il ne dorme, continuant ainſi pendant les deux premiers jours. Il faut donner ces poudres dans une cueillerée du julep ſuivant, dont on donnera par-deſſus une ſeconde cueillerée.

Prenez de l'eau de lait alexitere, quatre onces ; de l'eau de ceriſes noires deux onces ; de l'eau de pivoine compoſée, & de l'eau épidemique de chacune deux drachmes ; du ſucre perlé, demie once ; mêlez le tout pour un julep.

Ou bien prenez des eaux de poüillot, & de lait alexitere, de chacune trois onces ; du ſirop d'œillets, une once, mêlez-les pour un julep.

Je me ſers quelquefois du julep perlé

seul sans autre mélange, avertissant de bien remuer la phiole avant de verser la liqueur.

Prenez de l'eau de cerises noires quatre onces, de perles préparées une drachme, de l'eau de melisse deux onces, de l'eau épidemique trois drachmes, & autant de sucre blanc. Mêlez le tout pour un julep perlé, dont le malade prendra trois cueillerées.

Lorsque l'enfant est travaillé d'une toux opiniâtre, il prendra une moindre dose des poudres absorbantes, & dans les intervales on lui donnera une petite cueillerée du julep suivant.

Prenez de l'eau de poüillot, quatre onces; du sirop de guimauve, deux onces; du baume de tolut, une once; mêlez cela pour un julep. On y ajoute souvent le bol d'armenic, que l'on éprouve très-propre à calmer les catharres qui insultent les poulmons. Le suc de poüillot chaud, dans lequel on dissout le sucre candi, égale en vertu beaucoup d'autres remedes; l'huile d'amandes douces mêlée avec le sucre, produit aussi de très-bons effets.

Le soufre vif ou les fleurs de soufre joints aux absorbans des acides on

d'un très-bon uſage pour les conſtitutions phlegmatiques, parce qu'ils ont la vertu de diſſoudre les humeurs aſſemblées dans quelque partie du corps que ce ſoit : car le ſoufre n'a pas les qualitez nuiſibles & préjudiciables que Craton & d'autres medecins célébres lui ont attribuées mal à propos, on lui reconnoit au contraire par experience, une vertu alexitere, expulſive, & très-oppoſée à la corruption des humeurs.

On ne peut pas bien déterminer l'uſage plus ou moins fréquent que l'on doit faire de ces poudres, ſi ce n'eſt à raiſon de la maladie & de ſes ſymptômes, ſelon qu'ils ſont plus ou moins preſſans. Surquoi je ne puis dire autre choſe, ſinon que les inquiétudes, les veilles, & les tranchées des enfans ſont auſſi certainement calmez par les coquillages donnez à propos, que les douleurs & les inſomnies des adultes ſont appaiſées du moins pour un tems par les narcotiques.

Que s'il ſe trouve quelqu'un, qui mediocrement verſé dans la pratique medecinale, vienne à nous dire que l'uſage de ces poudres n'a rien de nouveau, ma réponſe ſera que l'uſage de

ces

ces poudres eſt véritablement inutile & incapable de remplir aucune indication curative quand on les donne en trop petite quantité, comme tout le monde en eſt depuis longtems perſuadé ; mais que l'on n'a pû juſqu'à préſent définir au juſte ni la quantité de leur doſe, non plus que le tems auquel il faut purger après en avoir fait un ſuffiſant uſage.

On réſout une objection par une petite fable.

Il y a une fable triviale, dont on peut faire l'application à la difficulté qu'on pourroit nous propoſer à cet égard. Un plaiſant propoſoit un jour avec oſtentation à pluſieurs perſonnes de faire tenir un œuf ſtable ſur l'une ou l'autre de ſes extrémitez, ſur un plan oriſontal, & après pluſieurs tentatives, aucun des aſſiſtans ne pouvant y réuſſir, celui qui propoſoit la difficulté, en caſſant moyennement les deux extrêmitez de l'œuf le tint immobile, & leur revelant par-là le myſtere, aprêta à rire à tous ceux qui étoient préſens, qui connurent qu'on ne leur avoit propoſé ſous une image obſcure, qu'une choſe très-facile à faire.

Diverſes formules de remedes doux.

Trois jours après qu'on m'a mandé pour l'ordinaire, ſi la verole, la rou-

geole, où la fiévre écarlate ne paroissent pas, j'ordonne la purgation suivante si c'est un enfant d'un an.

Prenez du sirop de chicorée avec rubarbe, deux drachmes; de la rubarbe en poudre, quinze grains, ou bien de la rubarbe & du senné, de chacun demi scrupule; de l'eau de lait alexiter, deux drachmes; de l'eau de canelle trente gouttes. Faites de tout cela une mixtion purgative.

Où bien prenez deux drachmes de sirop violat & quinze grains de senné en poudre. Mêlez-les pour un bol laxatif.

Ou bien prenez de la poudre du comte de Warwik décrite dans la Pharmacopée de Londres; selon d'autres de la poudre de Cornachine, six ou huit grains. Faites-les avaler au malade dans une cueillerée d'eau de cerises noires dulcorée avec un peu de sucre.

Ou bien prenez deux amandes douces pelées & broyées dans un mortier de marbre, en y versant insensiblement une once & demie d'eau d'orge ou de l'eau de quelque simple plante; dissolvez dans le coulure trois drachmes ou demie once de la meilleure manne. Mêlez-le tout pour une émulsion laxative.

Ou bien prenez du lénitiſ fin deux ou trois drachmes, diſſolvez-les dans une once d'eau de lait alexitere, puis ajoutez-y huit, dix & douze grains de ſenné en poudre.

Dans les accidens extraordinaires cauſez par une grande corruption des humeurs, on donne la veille de la purgation, depuis ſix juſqu'à quinze grains d'Ætyops mineral, & quelques grains de mercure doux broyez enſemble dans un mortier de verre avec un peu de fleurs de ſoufre, que le malade avale dans une petite cueillerée d'un ſirop agréable.

Ce qu'il faut faire dans des accidens extraordinaires.

Mais il faut obſerver que le mercure doux ſublimé comme à l'ordinaire trois ou quatre fois, ne peut être adminiſtré aux enfans ſans danger, & qu'on ne peut même ſans péril en donner ſûrement à pluſieurs femmes la veille de leur purgation, parce qu'il excite d'ordinaire pendant la nuit des mouvemens deſordonnez par haut & par bas, qui empêchent qu'elles ne ſoient purgées le jour ſuivant.

Avis ſur le danger du mercure ſublimé trois fois, & ſur la ſûreté de celui qui a été ſublimé, 6. 9. & 12. fois.

De plus, la ſalivation qui eſt quelquefois ſoudainement excitée par une ſeule doſe, doit empêcher un medecin

prudent d'en donner aux perſonnes délicates.

Au reſte ce même mercure doux ſublimé au moins ſix, neuf & juſqu'à douze fois, ſe peut donner ſans crainte tant aux enfans qu'aux femmes délicates, moins ſouvent neanmoins que l'Ætyops mineral. Mais ce mercure rendu ſi doux & tant de fois ſublimé, lâche ſouvent le ventre en l'excitant preſque ſans violence, ſans tranchées & ſans vomiſſemens.

L'obſervation d'un trés-habile medecin.

En parlant l'été dernier de cet adouciſſement & de cette ſublimation réïterée du mercure, dans une conſultation pour un enfant de qualité au ſujet d'une fiévre qui le faiſoit languir depuis long-tems à la campagne, Monſieur Boyſe très-habile medecin de Cantorberi, où il exerce ſa profeſſion avec beaucoup de réputation & de ſuccès, nous dit qu'il avoit guéri plus de cent fois, autant qu'il pouvoit s'en ſouvenir, des enfans qui étoient attaquez des fiévres comateuſes, ſymptome très-dangereux, en leur donnant le mercure doux ſublimé ſix fois. Sa penſée étant que les fiévres comateuſes des enfans étoient le plus ſouvent produi-

tes par des vers ou des matieres vermineuſes, qui troubloient toutes les fonctions du cerveau. Ce que je remarque ici non-ſeulement pour en faire honneur à ce ſçavant homme, mais encore afin que cette méthode ſoit connuë de pluſieurs autres medecins qui en feront leur profit.

Lorſque l'enfant malade a trois ou quatre ans ou qu'il eſt vers la fin de la ſortie de ſes dents, ou s'il a des ſignes conſiderables d'avoir contracté depuis long-tems une inſigne corruption d'humeurs, un bol compoſé de ces ſortes de préparations lui ſera fort convenable, & on le pourra incorporer avec la gellée de coins, ou avec l'écorce de citron paſſée par le tamis de ſoye, & diſſous dans une cueillerée du julep.

Ces ſortes de bols conviennent très-fort à ceux qui ſont conſtipez, & qui ſont difficiles à émouvoir, parce qu'ils diſpoſent les voyes pour obéïr plus aiſément & plus promptement à la purgation du lendemain.

J'ordonne auſſi quelquefois d'appliquer l'emplâtre ſuivant ou un équivalent ſur la région de l'ombilic.

Prenez de l'aloës ſaccotrin une drach-

me, ou pareille quantité des especes d'hyerepiere, des feüilles de sabine, des sommitez de petite centaurée, & de rhuë pulverisée, de chacunes un scrupule, de la terebentine de Venise, ce qu'il en faut pour faire un emplâtre, que l'on environnera d'un peu d'emplâtre adherent; on peut y ajouter de tems en tems un scrupule de coloquinte.

Emplâtre qu'on peut appliquer sur la region de l'ombilic.

Je ne connois aucun purgatif qui soit plus convenable à l'age des enfans & moins mal-faisant que la rubarbe, dont un long & fréquent usage a fait connoître les effets. Elle enleve doucement & sûrement la matiere fébrile des enfans, en purgeant & fortifiant l'estomac, & tout le reste du corps surchargé des mauvaises humeurs; ce qui convient fort par cette raison aux enfans, aux femmes grosses, aux vieillards, & à tous ceux qui se trouvent affoiblis par quelque maladie chronique.

La rubarbe pour purger les enfans est préferable aux autres purgatifs.

La rubarbe merite mieux, sans doute, le titre de hyere, que les anciens ont si fort loüé, & que les modernes ont si hautement célébré, qu'ils en ont fait la base presque de toutes les pilules que l'on garde dans les bou-

tiques des apoticaires, c'eſt l'aloës, lequel à cauſe de ſa grande amertume fait quelquefois de très-bons effets ſur les adultes, mais la chaleur, l'acrimonie, & la corroſion, avec leſquelles il agit ſur le corps, le rend, & avec raiſon, en quelque façon redoutable. Le cas que l'on doit faire de l'aloës.

Après l'operation d'un doux purgatif, il faut donner vers le ſoir une doſe de poudre ſemblable aux précédentes, & la réiterer trois ou quatre fois le jour en des tems reglez, pendant deux jours & deux nuits; & il faut réiterer la purgation le troiſiéme jour, dont la doſe ſe doit regler ſur l'operation de la précedente. On propoſe plus au long la methode de purger.

Quand ces choſes ont été faites regulierement, les plus fâcheux accidens ſe trouvent calmez pour l'ordinaire, ou du moins beaucoup adoucis, de maniere que le malade eſt dès-lors hors de danger; quoiqu'il eut été un peu auparavant dans un très-grand péril.

Lorſque les enfans ſont un peu plus avancez en âge, il faut ſuivre la même méthode, de quelque maniere qu'on en uſe, c'eſt-à-dire qu'il faut d'abord préparer les humeurs, & enſuite les évacuer. On agira pour cela très-ſûre- Le traitement des enfans qui ſont un peu plus âgez.

ment, en proportionnant exactement ces deux sortes de remedes aux differens âges des malades.

Il faut observer que la premiere purgation que l'on donne aux enfans qui ont la fiévre, soit non seulement composée de doux purgatifs, mais il faut aussi que leur dose soit moins forte, & le soir qui précede la purgation on donne un lavement très-doux, avec quatre onces de lait de vache adouci avec le sucre, y ajoutant un peu de sel si le ventre est constipé avant d'en faire l'injection.

Quelques précautions qui regardent la premiere purgation des enfans.

Au reste, pour avancer l'effet de cette premiere purgation, & suppléer au défaut du purgatif, s'il est trop foible, on peut avec sûreté donner un scrupule de cristal de tartre dans quelque cueillerées d'un foible bouillon d'avoine ou d'autre liqueur de même qualité.

Mais il faut sur-tout prendre garde que le cristal de tartre soit bien préparé, & qu'il ne soit pas de ce faux cristal, que l'on donne presqu'au même prix que le tartre crud.

Si l'enfant malade est charnu, gras, & d'un temperament très-humide, qui tend à dégenerer en acide, vient à

être attaqué particulierement en hiver, de quelque maladie difficile à guérir, & que la corruption ne soit pas totalement détruite par une ou deux purgations prescrites en la maniere précedente, il faut encore suivre la même route en purgeant de nouveau une ou deux fois, jusqu'à ce que la maladie soit absolument dissipée, si ce n'est qu'on peut laisser un jour ou deux d'intervale de plus à donner les poudres alterantes.

Et je ne me suis jamais mal trouvé d'avoir ainsi réiteré la purgation autant qu'il a été necessaire aux sujet d'une mauvaise constitution; loin de là leurs forces qui étoient auparavant toutes énervées, ont toujours paru se rétablir peu à peu.

Il faut seulement avoir égard en purgeant les enfans du premier âge quelle que soit la violence de la maladie, à ne leur pas donner des purgatifs qui soient au-dessus de leurs forces. Il ne faut jamais donner aux enfans de trop forts purgatifs.

C'est pourquoi je ne puis mettre ici ce que dit fort à propos Hippocrate notre grand Maître dans son livre des Médicamens purgatifs, mais que la plûpart ont mal interpreté; voici ses ter-

Objection sur un texte d'Hyppocrate.

mes : » Tous ceux, dit-il, qui ſont ſur- » pris de fortes fievres, ne doivent pas » être purgez juſqu'à ce que la fievre » ſoit diminuée du moins avant le qua- » torziéme jour, parce que leurs chairs » & leurs ventres étant très-chauds s'ils » viennent à prendre un médicament » purgatif dans cet état, ils ne ſont point » purgez, & la fievre en devient plus » forte, le malade change de couleur, » & ſemble être atteint de l'ičteritie : » car la bile étant émuë ſans être éva- » cuée, le malade ne veut ni boire ni » manger, eſt dégouté de toute nour- » riture, & périt ſouvent dans ce triſte » état : mais s'il ſubſiſte un ſeul jour, » & que la fievre diminuë après la pur- » gation, il guérit. Il ne faut pas par » conſéquent donner des médicamens » purgatifs dans les fievres violentes ; » mais quand le mal eſt preſſant, on » peut donner en tout tems un lave- » ment purgatif au malade, parce que » l'effet n'en eſt pas ſi dangereux.

Réponſe à l'objection.

Il faut obſerver ſur ce que dit en cet endroit ce grand Maître en Médecine, 1°. Qu'il parle des fievres violentes & très-ardentes qui arrivent aux adultes, & qu'il ne le faut pas enten-

dre des fievres qui arrivent aux nourrissons, & aux enfans, dont les fievres sont naturellement moins fortes & moins ardentes. 2°. Que les remedes dont on se servoit dans son tems étoient très-forts & très-violens, & qu'on pouvoit presque les regarder comme des poisons, sçavoir, le concombre sauvage, la coloquinte, l'éllebore, & d'autres semblables purgatifs. 3°. Qu'Hippocrate parle des fievres dans leur état naturel, & selon leur propre caractere, ainsi qu'il fait des descriptions très-vraies & très-exactes des maladies épidemiques, selon ce qui se passoit dans son tems, mais qu'il ne faut pas prétendre qu'il ait parlé de la maniere dont on devoit traiter les fievres dans les siecles éloignez du sien, & sur tout dans le siecle present, où l'Art ayant acquis plus de perfection & de maturité, comme nos successeurs pourront le reconnoître, les Médecins ont enfin appris à préparer plus promptement ces maladies à la purgation, & à dompter leur ferocité, en faisant prudemment une saignée aux adultes le jour qui précede la purgation, par où elle les adoucit, les tempere, & les dompte avec plus de

facilité. 4°. Il faut obſerver qu'Hippocrate nous apprend ici que ſi un particulier qui a la fievre prend un médicament purgatif,& qu'il échape par hazard dans le jour même du danger où il s'expoſe, il recouvre auſſi-tôt ſa ſanté; ce que je crois veritable, ayant vû très ſouvent des enfans avec la fievre, ſur-tout au Printems & en Eté, auſſi-tôt après l'operation de la premiere médecine, abſolument quittes de cette maladie & de tous ſes accidens, dès le jour même.

Tout ce que nous venons de dire étant ſuppoſé, je dis qu'Hippocrate a très-bien jugé des mauvais effets des purgatifs, par rapport à la violence de ceux de ſon tems quand ils étoient donnez mal à propos dans les fievres ardentes, c'eſt-à-dire ſans que la ſaignée eut précedé; au lieu que ſi l'on purge un adulte avec nos minoratifs après lui avoir fait une aſſez grande ſaignée le jour précedent; ou ſi l'on prépare les enfans à la purgation par des coquillages & d'autres remedes propres à temperer l'acide, & à rendre la matiere febrile originale par la plus ſoumiſe à la purgation, il me ſem-

ble que c'eſt ſe tracer vers la ſanté un chemin plus court & plus certain, que par l'uſage des cordiaux & des ſudorifiques prétendus les plus efficaces.

Mais pour déſigner en peu de mots la vraie & la principale raiſon pour laquelle la purgation dans les maladies aiguës a été juſqu'à preſent ſi peu goûtée des plus habiles Médecins, c'eſt qu'ils mettoienr, comme on dit en commun proverbe, la charuë devant les bœufs, en faiſant paſſer la purgation avant la ſaignée; ou du moins négligeant la ſaignée dans les cas où elle auroit été abſolument neceſſaire, ils donnoient témerairement la purgation ſeule compoſée des purgatifs les plus violens.

Erreur de quelques Medecins pour purger les malades avant la ſaignée.

Pour ce qui eſt de la ſaignée des enfans, quand même la matiere febrile ſe ſeroit emparée des poumons; & qu'elle ſeroit accompagnée d'une toux convulſive, motifs qui ſeroient très-propres à engager quelquefois à la faire dans des cas ſi preſſans: il eſt pourtant évident que ce remede ne convient pas à leur nature dans le premier âge, & qu'elle ne leur eſt pas plus propre dans un âge ſi tendre, qu'elle ne l'eſt

De la ſaignée des enfans.

aux vieillards dans un âge décrepit: c'eſt pourquoi j'eſtime que ſon ſecours eſt fort inutile dans toutes leurs maladies, ſi ce n'eſt dans les toux convulſives, ou dans les fievres qui ſaiſiſſent ſubitement les malades, & qui ſont accompagnées d'une toux facheuſe. Elle peut auſſi convenir aux grandes contuſions, & enfin dans les intervales des convulſions conſiderables.

En effet il eſt rare, & il n'arrive preſque jamais, pour ainſi dire, que les enfans dont le régime eſt reglé, & même aſſez auſtere, quoiqu'il leur paroiſſe d'ailleurs de l'embonpoint, ſoient ſujets à une veritable pléthore.

Ils ont tous naturellement une humidité très-abondante; & cette humidité qui a beaucoup de facilité à ſe convertir dans un mauvais acide, eſt la cauſe de toutes leurs maladies, & il n'y a pas lieu de croire qu'en tirant du ſang des veines on puiſſe efficacement corriger un temperamment humide qui commence déja à dégenerer en acide.

Reproches faits aux ennemis déclarez de la ſaignée.

Il y a des gens que leur penchant obſtiné à tout contredire porte à condamner abſolument tout uſage de la ſaignée même pour les adultes. Ce ſont

les fideles disciples d'Helmont, qui sont comme leur maître inviolablement dévouez à son ancienne pratique; & qui sont les heritiers fortunez de tous ses arcanes, de la connoissance desquels ni la Médecine ni la République n'ont jamais été dignes, qui se nomment Chimistes par excellence sous le fastueux titre d'adeptes initiez des principes d'une secte de Philosophes dont toutes les productions ne se font qu'à la faveur du feu: ce sont en un mot des gens qui s'en font beaucoup accroire, & qui s'imaginant qu'il seroit indigne d'eux de suivre les routes battuës, veulent toujours enfiler des chemins de traverses & peu fréquentez; qui méprisent ce que les sciences ont de plus lumineux pour vaquer à la recherche de vaines chimeres qui ne peuvent soutenir le grand jour; & qui prenant pour sublimes des speculations frivoles & de néant, bronchent sans cesse, & cherchent en vain avec beaucoup de peine & de travail de certaines panacées dont la découverte est impossible, & après s'être long-tems & inutilement repus des trésors imaginaires des adeptes, leurs biens se trouvant ré-

Portrait succinct des alchymistes.

duits en fumée, ou perdent l'esprit & ont besoin d'ellebore, & après s'être crus un peu auparavant plus riches que Cresus, ils ne remportent que des songes, & meurent de faim & de misere.

Les vertus des coquillages.

Tous les coquillages tendent à desecher les corps, & c'est pour cela qu'ils conviennent proprement aux maladies qui reconnoissent pour leur cause les humiditez trop abondantes aussibien que les constitutions humides : or le temperament des enfans est très-humide & très-mou. Ces coquillages ont aussi une legere astriction que la calcination leur fait perdre, quoique l'action du feu imprime de la chaleur aux corps sur lesquels elle agit, & même une acrimonie considerable, comme on le remarque à la chaux vive, & comme plusieurs médicamens chimiques en fournissent des preuves très-évidentes.

Mais ces mêmes substances absorbent aussi très-puissamment l'acidité qui n'est pas moins inséparablement accompagnée de la corruption de l'humidité aqueuse, que le feu est inséparable de la chaleur. Or les coquillages ne donnent aucune chaleur aux corps tendres des enfans, & c'est la raison qui me les fait

fait préferer dans le traitement de leur maladies à tous les autres remedes.

Il y a pourtant encore un autre motif de ma préference en faveur de ces coquillages, c'est que l'estomac des enfans étant imbu d'un levain extrêmement vorace & presque insatiable, les seuls liquides ne suffisent pas pour l'apaiser, parce que la pointe de ce ferment doit être émoussée, ou par une substance butyreuse qui adhere longtems à l'orifice superieur de l'estomac, ou par des panades ou des bouillies, qui n'étant pas assez promptement portées à l'estomac, ils contractent une faim extraordinaire.

J'ai observé plus d'une fois que des enfans malades ne tomboient en langueur, qu'à cause que leurs nourrices leur donnoient trop peu de nourriture & trop liquide. C'est pourquoi les coquillages sont à divers égards très-conformes à la nature des enfans, les impressions ou les alterations qu'ils font dans la région de l'estomac subsistant plus long-tems, que celles de toutes sortes d'alimens liquides.

Pour ne rien dire de plusieurs oiseaux notablement affoiblis par la ma-

ladie nommé Pica ou appetit dépravé, maladie connuë aux poulles, ceux qui en ont soin, en mêlant du sable dans la nourriture qu'ils leur font avaler, les guérissent en fort peu de tems.

Ce qu'il faut entendre par les coquillages.

En parlant des coquillages je n'ai pas seulement entendu les corps qui portent ce nom legitimement, mais aussi les coraux, la craie, la coraline, les deux bezoards, & d'autres semblables qui sont douez de la même vertu d'absorber l'acide, & conforme à la nature des enfans, quoique la plûpart soient d'une espece toute differente de celle des coquillages.

Tous ces médicamens sont depuis long-tems usitez dans la Médecine, cependant leur veritable usage & le plus conforme à la nature des enfans, ou n'a pas été connu jusqu'à present, ou n'a été d'aucun secours dans la cure de leurs maladies : car il est arrivé pour avoir trop affoibli leur dose, que la plûpart des Médecins les croyant peu efficaces ont eu recours à des remedes moins sûrs, & même nuisibles & contraires à leur constitution, je veux dire aux opiates dont ils se sont servis pour calmer leurs douleurs & leurs insomnies.

Je me ſouviens bien qu'un célébre Médecin voulut à ce ſujet me tourner en ridicule, lorſque traitant d'une fievre très-dangereuſe un enfant de qualité heritier de grands biens, je le fis appeller en conſultation. Comme il ne manqua pas de propoſer d'abord un narcetique, & s'appercevant que je répugnois beaucoup à l'uſage de cette drogue contre ſon attente, M. me dit-il, il me ſemble, à vous entendre parler, que votre pratique eſt bien particuliere & fort differente de celle qui eſt aujourd'hui la plus ſuivie? Oui M. lui répondis-je, en traitant les enfans malades je ne ſuis point la coutume, & je me promets bien de ne la jamais ſuivre : car l'experience que j'ai faite des remedes que je viens de propoſer, m'ayant rendu beaucoup plus certain de leurs effets & de la ſûreté de leur réuſſite, qu'on ne l'eſt de ceux dont on ſe ſert dans la pratique ordinaire pour apaiſer leurs tranchées, les tranquiliſer dans leurs inſomnies, pour calmer leurs douleurs, & arrêter leurs diarrhées, & ayant fait plus d'uſage qu'aucun autre des remedes qne je préfere aux narcotiques, quelque eſtime que d'autres en faſſent,

je ſuis déterminé à ne m'en pas ſervir aux dépens de la vie des malades.

C'eſt l'ignorance des vertus des coquillages qui a donné lieu à l'uſage immoderé des narcotiques,

Je ſçai qu'aucun des zelez partiſans des opiates n'en défend l'uſage aux conſtitutions mêmes les plus foibles, & que la plûpart les ordonnent trop librement, tant aux plus foibles qu'aux plus robuſtes, fondez peut être ſur le proverbe qui dit que les morts ne diſent mot; ou bien perſuadez que le ſommeil eſt toujours très-agreable aux malades, aux aſſiſtans, & aux gardes qui ſont pendant ce tems là quittes de tout ſoin, & jouiſſent d'une parfaite tranquilité.

Car quel Médecin donnant beaucoup plus qu'il ne doit aux narcotiques, quoiqu'il mette par là au croc, pour ainſi parler, la maladie qu'il prolonge ſa guериſon, & qu'il vuide ſa bourſe, ne ſera pas auſſi-bien reçû des malades qui ſont tourmentez de cruelles douleurs, que le ſont de grands Seigneurs, ceux qui ſçavent par de flateuſes inſinuations s'attirer leurs bonnes graces?

Les narcotiques ne ſont ni ſûrs ni neceſſaires aux enfans,

Mais le pouls des jeunes gens étant très-foible, leur conſtitution très-délicate, & leurs forces étant très-abat-

tuës, je ne comprend pas pour quelle raison l'on se serviroit dans le traitement d'un enfant malade de remedes incertains & dangereux quand on en a en main de très-sûrs & presque infaillibles.

A quoi je puis ajoûter, que depuis que mes experiences m'ont assuré que les coquillages & d'autres remedes dont j'ai parlé ont une vertu anodine, & même assoupissante dans le traitement des enfans, pourvû qu'on les donne dans une dose suffisante, & qu'on les réitere selon le besoin, il n'y en a eu presque aucun dont la maladie quelque douloureuse qu'elle ait été, qui ait eu besoin du moindre des narcotiques qui sont legitimement décorez d'un si beau nom.

Or, comme la pharmacie des opiates ne convient à pas une des maladies des enfans, à l'exception du vomissement opiniâtre dont nous parlerons dans la suite, on n'y doit point aussi employer des médicamens trop échauffans quand on les qualifieroit, comme on fait d'ordinaire du nom de cordiaux & de salubres, si ce n'est qu'on les donne en très-petite quantité.

Les médicamens très-chauds donnez sous le nom de cordiaux sont trés-nuisibles aux enfans.

Le nom de cordial a été inventé avec adreſſe pour flater agreablement toutes les femmes, & pour éblouir les payſans qui ſont ſouvent éloignez des lieux où l'on trouve d'habiles Médecins, & où de bonnes Dames font charitablement la médecine, qui leurs donnent ces prétendus cordiaux pour toutes ſortes de maladies, & que tous les ignorans reçoivent avec un plaiſir indicible, ſe croyant exemts de tous maux quand ils en ſont munis : car qui eſt-ce parmi le petit peuple qui puiſſe après avoir pris un cordial, s'imaginer qu'aucun mal un peu conſiderable ait la hardieſſe de l'attaquer?

Il y a cependant des Médecins marquez au bon coin qui doutent en quelque façon ſi parmi un grand nombre de ceux qui meurent ſans violence, pluſieurs ne doivent pas leur mort plûtôt aux cordiaux qu'à leur maladie : parce que tout ce qui a coutume d'augmenter les ſymptomes de la maladies, tout ce qui augmente la ſoif, rend la langue ſeche, ou qui augmente de quelque maniere que ce ſoit la chaleur de la fievre, eſt peu convenable aux conſtitutions délicates, & qui

n'opposent qu'une foible résistance aux insultes de ces remedes.

Sur quoi je puis avancer avec toute la sincerité possible, que j'ai toujours vû arriver de pernicieux effets, pour ne pas dire funestes, pour avoir tenu les enfans dans un régime trop échauffant, comme je l'ai déja fait observer plus d'une fois; au lieu que par l'usage des drogues temperées toutes les fois que j'en ai été le maître, lors même que les symptomes ont été les plus violens, j'ai observé que ces petits malades n'en ont jamais souffert aucune incommodité.

Quelqu'un peut-être m'objectera que la substance dure & presque pierreuse des médicamens que je viens de proposer, ne peut manquer d'engendrer des obstructions, & que la nature délicate des enfans jointe à l'étroitesse de leurs conduits doit necessairement beaucoup aider à ces embarras.

Si l'usage des coquillages produit des obstructions.

Pour mieux répondre à cette objection, il faut considérer que l'intemperie acide est la mere legitime des obstructions que les enfans ont coutume de contracter, tant par la froideur de

l'air, que par la délicatesse de leur constitution, quoique leur régime soit très-régulier & leur boisson très-limpide. Il s'ensuit de là que tout ce qui peut corriger l'intemperie acide & l'adoucir, absorber les aciditez & dissoudre les coagulations, est propre à lever les obstructions, & à calmer tous les symptomes qui en résultent, & c'est ce que font à merveille tous les remedes que j'ai proposez.

Il y en a d'autres qui prétendent que l'intemperie alkaline est la cause la plus generale de toutes les fievres, & que tous les acides donnez indifferemment aux febricitans produisent de merveilleux effets, soit hommes ou femmes, enfans, ou adultes. Cette doctrine, pourvû qu'elle ne soit pas controuvée, a plûtôt été imaginée dans la vûe du gain, ou pour se singulariser par la nouveauté, que pour établir une verité solide.

Qu'on donne sans consequence à cette opinion le titre de doctrine, il est toujours constant qu'elle s'oppose à l'experience la plus commune, tant au sujet des enfans, que des vieillards, & sur tout des femmes, qu'au senti-

ment unanime des anciens Médecins les plus celebres, qui ont de tous tems statué que les acides sont très-contraires à la matrice & à toutes ses maladies; & conviennent tous que les acides fournissent au corps un mauvais suc, propre à produire un grand nombre de maladies, à irriter les parenchymes des visceres, puisqu'ils dissolvent non-seulement les perles, mais même les métaux par leur vertu corrosive, qu'ils sont aussi très-contraires aux nerfs qui servent aux sensations, qu'ils excitent quantité de vents, & qu'ils causent de violentes douleurs de tête.

Le sentiment des anciens Medecins sur les acides.

Enfin le trop grand usage des acides est d'autant plus à craindre dans ce climat, que notre region d'Angleterre est déja plus sujette qu'aucune autre aux affections mélancholiques qui sont causées par des aciditez surabondantes.

L'usage des acides plus à craindre en Angleterre qu'ailleurs.

D'autres pourront bien nous faire un crime de négliger la doctrine des crises, laquelle quoiqu'assez obscure n'a pas laissé d'être de tout tems fort autorisée dans les Ecoles de Médecine; & de ce que nous laissons dans l'oubli le calcul des jours critiques dont

Le jugemen qu'on doit faire des crises.

les anciens ont fait un ſi grand cas, & qui eſt encore à preſent ſi vanté par tant de gens qui admirent à l'excès les choſes dont ils ont le moins d'intelligence.

Je leur répond que la criſe n'étant autre choſe qu'un changement ſoudain qui ſe fait dans la maladie, ou vers la ſanté, ou vers la mort, après l'avoir obſervée avec toute la diligence poſſible nous avons reconnu qu'elle dépendoit totalement de la methode curative, particulierement dans les enfans dont il s'agit preſentement, & que c'étoit l'adreſſe ou l'imperitie de l'Art & des artiſtes qui pouvoient la retarder ou l'avancer.

En effet, comme la cure des maladies eſt principalement appuyée ſur les évacuations générales procurées dans un tems convenable, les cruditez qui cauſent la fievre ſont plus promptement digerées qu'elles n'avoient coutume de l'être, & une partie de la matiere morbifique eſt auſſi-tôt chaſſée, & celle qui reſte étant affoiblie, cede plus aiſément dans la ſuite aux remedes qui ſont donnez à propos.

Mais parce que les humeurs ſont

d'ordinaire beaucoup agitées par les diaphoretiques & par les cordiaux, que les esprits entrent de jour en jour dans une plus grande confusion, & que l'on ne peut employer que les lavemens, dont l'efficace, n'est pas portée au-delà des gros intestins la coction des humeurs, & la crise même ne doivent être attenduës raisonnablement qu'après un trop sçavant, trop solemnel & trop pompeux étalage d'une longue suite de médicamens, dont l'action est troujours très-lente & très-tardive.

Enfin la crise ne me paroît être autre chose qu'un dernier effort de la nature, laquelle rassemblant ce qui lui reste de forces, tend à évacuer la matiere morbifique par les voies les plus convenables, ce qui arrive chez nous très-fréquemment par les sueurs à cause d'un régime trop chaud gardé à contre-téms. La nature des crises demande plusieurs sortes d'évacuations.

Il se fait encore des crises par une hémorragie, par le flux de ventre, par le vomissement, & quelquefois par un flux d'urine. On infere de tout cela que la nature elle-même qui est le plus savant & le plus sage Médecin que l'on puisse imaginer, ne veut jamais tenter

d'autre crise pour terminer les fievres, que celle qui s'accomplit par les évacuations les plus conformes aux besoins des malades, & de leurs maladies.

Ce qu'il faut juger des remedes précipitans.

On a beaucoup & differemment écrit & disputé dans ces derniers tems du merveilleux usage des remedes précipitans dans la Médecine ; comme si toutes les maladies dont les hommes peuvent être affligez pouvoient être aisément guéries si l'on avoit la connoissance du précipitant propre & specifique à chaque maladie.

Mais il faut observer qu'il s'agit à present des fievres aiguës des enfans qui attentent soudainement à leur vie, & non pas des chroniques qui donnent au Médecin de longues tréves, & un tems suffisant d'examiner curieusement la vertu des remedes, & d'en éprouver les effets.

De plus, il faut entendre par précipitation, une séparation de particules grossieres, qui par la vertu d'un dissolvant acide étoient suspenduës d'une maniere imperceptible dans une liqueur claire, mais qui déliées par une substance propre à briser l'acide se précipitent au fond du vaisseau.

Or la crudité qui a coutume de se montrer dans les fievres, nous paroît être l'effet d'un acide prédominant, & la coction nous marque un acide presque détruit, & que la nature prend le dessus; par conséquent la purgation excitée par art chasse vers le bas les cruditez qui s'étoient portées vers les parties superieures, & semble mieux précipiter les corps & plus naturellement que tous les autres médicamens, au moyen de quoi elles se déchargent enfin par le ventre ou par les urines.

Les purgatifs sont les principaux précipitans.

On peut même assurer que quelqu'autre sorte de médicameut que ce soit, malgré ce qu'en peuvent penser ceux qui s'en tiennent à la simple spéculation, a une espece de vertu précipitante, peut être par la seule raison que tout médicament est en quelque façon purgatif, & cette legere vertu purgative le rend propre à produire cet effet.

Mais il ne faut pas s'imaginer que la précipitation se puisse faire avec la même vitesse & la même efficace dans un corps revêtu de diverses formes, qui contient en soi autant de sucs & d'humeurs qu'il a de differens conduits

& de differens détours, que peut faire un Chimiste joueur de goblets, qui sçachant faire tomber adroitement dans ses liqueurs differentes goutes, les fait dans un instant prendre de diverses couleurs toutes merveilleuses, ou bien y fait en fort peu de tems des précipitations appellées magisteres.

Puis donc que la fievre a coutume d'attaquer les parties vitales, & surtout les superieures, & qu'elle ne laisse pas au Medecin le tems de reflechir sur des experiences incertaines & dangereuses, il est assurement de sa prudence, non-seulement de ne s'en pas tenir à flater la matiere febrile par des legers & frauduleux précipitans, mais de prendre d'abord le parti le plus sûr, & d'employer la méthode la plus efficace pour exterminer radicalement & amplement cette matiere par de sinceres & veritables évacuations qui n'en laissent aucun vestige.

Mais comme plusieurs Médecins d'une très-grande réputation se sont avisez depuis long-tems, & continuent encore de vouloir chasser promptement toutes les fievres par des remedes sudorifiques, il est assez à propos d'ajou-

ter ici quelque chose touchant cette méthode.

Comment des fievres fort douces deviennent assez souvent malignes.

A l'instant même que ces Médecins voyent quelqu'un attaqué d'une fievre épidemique, ils se figurent d'abord je ne sçai quelle malignité, qu'ils tâchent aussi-tôt d'éloigner par des alexipharmaques & des sudorifiques très-chauds : cependant la fievre, qui souvent est d'elle-même assez douce, & qui n'a aucune malignité, est ordinairement renduë par cette méthode réellement, & de fait une fievre des plus malignes.

Car comme la serosité qui doit charier le sang des arteres dans les veines, est totalement épuisée par ces sudorifiques témerairement donnez, il ne faut pas s'étonner que les parties grossieres du sang cessant de se mouvoir, croupissent dans leurs vaisseaux; que le pouls après cela soit débile, inégal, ondoyant, tremblotant, fourmillant, ou intermittant ; que les malades pour la même raison rendent peu d'urine, & marquent beaucoup de cruditez, & qu'enfin les premieres marques de malignité ont coutume de se manifester, qui sont des vergetares sur la

peau, des tâches pourprées, & quelquefois des marques de pestilences, qui sont des signes qui font connoître par degrez que la gangrene se fait, ou qu'elle est faite.

Car l'habitude du corps qui étoit chargée de beaucoup d'humiditez accompagnées d'une chaleur benigne & moderée, se trouvant ensuite sous un regime plus chaud, se deseche, se brûle & se trouve enfin comme rotie par une excessive chaleur, ensorte qu'il ne reste pas une quantité suffisante de lymphe destinée à arroser les parties, & que le sang trop épaissi & tout propre à s'arrêter, ne peut plus couler ni se mouvoir assez promptement dans les conduits qui servent à la circulation continuelle du sang qui est necessaire pour le soutien de lavie.

Mais je propose la pratique des Turcs à tous ceux qui sur la fausse idée de malignité très-propre à couvrir les funestes effets des plus chauds médicamens, ont coutume d'employer les diaphoretiques les plus inflammables dans le traitement presque de toutes les fievres, & je tiens la méthode de ces Orientaux de plusieurs Marchands

La methode des Turcs dans le traitement de la peste n'est pas sans fondement.

digne de foi. Et quoique cette maniere d'agir soit contraire à l'érudition medecinale, elle me paroît pourtant fondée en raison, & même assez naturelle. Ils prétendent que c'est avec le suc de limons mêlé en quantité dans les bouillons, & en mâchant fréquemment des morceaux de limons sucrez, que ces peuples se guérissent de la peste qui tient le premier lieu entre les fiévres malignes, & qu'ils y joignent une boisson nommée sorbet, qui est parmi eux d'un grand usage, & qui n'est autre chose que de l'eau édulcorée avec le miel ou le sucre, ensorte qu'on peut dire que leur régime est très-froid, ensorte que notre mithridat, notre theriaque d'Andromaque, notre racine de serpentaire virginiene, & tant de remedes très-chauds que nous appellons alexipharmaques n'y sont point connus, ou du moins n'y sont pas fort estimez.

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que la crainte de la peste dont tous les esprits sont ici frappez de tout points comme d'un coup de foudre, ne fait pas d'ordinaire perir plus de malades, & moins encore que fait ailleurs une simple fievre, & dans les régions mê-

mes de notre Europe, où la Médecine doctrinale est le plus en vogue.

Mais toutes les autres raisons mises à part, la réflexion que doivent faire nos Médecins, c'est que généralement parlant toutes nos fievres deviennent très-aisément inflammatoires, & attaquent souvent en particulier quelque partie notable, comme la pleure, le poumon, le larynx, les muscles, les jointures, ou quelqu'autre viscere, & que l'on attribuë communement toutes sortes d'inflammations à la pléthore, ou à une réplétion excessive.

Les fievres en Angleterre viennent le plus souvent de réplétion.

Et de fait y a-t-il au monde quelque nation où il se fasse une si prodigieuse consommation de troupeaux & de bestiaux? Y en a-t-il quelqu'une où l'on trouve tous les mets & les assaisonnemens qu'on peut desirer en plus grande abondance? S'il est donc vrai que le luxe & la réplétion soient les causes ordinaires des maladies, & qu'elles donnent lieu à des fievres inflammatoires si fréquentes, les remedes propres à mettre le feu sur le feu, quelque indication que l'on puisse se proposer dans leur usage, ne doivent pourtant être donnez qu'avec beaucou de précaution & de réserve.

Mais comme toute fievre continuë, quoique benigne & réguliere, & même toute fiévre interminente, est toujours causée par un venin qui gâte & détruit les esprits; ce que le célébre Morton nie fortement, fondé sur une infinité de raisonnemens philosophiques, afin de favoriser en ces occasions l'usage des alexipharmaques les plus échauffans, ou celui du quinquina; je ne sçaurois pourtant déferer au sentiment de cet excellent medecin.

Car comme un sage & habile medecin, & qui a de la probité, doit toujours avoir devant les yeux le bien & le mal que peuvent causer à ses malades les remedes qu'il leur ordonne; il n'y a rien aussi de plus inhumain & de plus honteux à un medecin, que de faire du mal à un malade qui demande son assistance, au lieu de se comporter avec prudence dans les occasions douteuses, pour ne pas lui donner occasion de se plaindre d'être plus maltraité par son medecin qu'il ne l'est par sa maladie, & qu'il lui est alors bien plus séant de se contenter d'ordonner un bon régime au malade, & d'abandonner la maladie à la nature, parce

qu'il eſt plus honorable au medecin de n'avoir rien à ſe reprocher, que d'être accuſé d'égorger des hommes même contre ſon gré, en faiſant des entrepriſes téméraires, dont quelques-uns de ceux qui ont recours à lui peuvent être les victimes.

Il eſt donc certain, que toute hypotheſe eſt dangereuſe, quoiqu'elle ſoit établie ſur des principes plauſibles, & ſur des raiſonnemens qui marquent beaucoup d'érudition de la part de ceux qui la mettent en vogue, & qu'il eſt de la prudeuce de ne pas tabler ſur une choſe ſi incertaine.

Je conçois enfin qu'il n'eſt pas plus ſûr d'attribuer la cauſe formelle des maladies à un venin, qui par maniere d'enchantement attaque ſubitement les hommes & les quitte de même, que de l'imputer à ces qualités occultes, tant vantées par les anciens, & dont on ſe mocque il y a déja long-tems dans ce ſiecle qui paſſe pour être très-éclairé, ſans neanmoins que l'on ait encore ſubſtitué à ces qualitez ocultes des raiſonnemens beaucoup plus ſolides.

La notion de malignité eſt ſouvent fauſſe.

Le raiſonnement qu'employent d'ordinaire certains medecins pour ſoute-

nir leur préjugé de malignité dans les fiévres, est frivole & puerile. Les fiévres, disent-ils, sont essentiellement malignes, puisqu'elles sont contagieuses; car si la contagion, c'est-à-dire, la communication facile d'une maladie d'un sujet à un autre étoit une preuve de malignité; il s'ensuivroit de-là que la galle devroit être mise au nombre des maladies malignes, puisqu'elle se communique avec beaucoup de facilité.

Cependant elle n'en a point les véritables signes, puisqu'elle ne cause pas un abattement soudain de toutes les forces, qu'elle n'ôte pas l'appetit, que le pouls & les urines de ces gens-là sont dans leur état ordinaire, & qu'ils font parfaitement bien toutes leurs fonctions tant animales que naturelles.

Il y a certainement une contagion maligne dans toutes les maladies qui sont accompagnées d'une grande inflammation, comme sont la peste, la petite verole, la rougeole, la toux convulsive des enfans, & d'autres semblables, qui sont originairement causées par une inflammation très-violente,

En quelle occasion les sudorifiques peuvent être utiles & quelles doivent être leurs qualitez.

A l'égard des sudorifiques que l'on employe dans les fiévres, je conviens que les sueurs tant naturelles que celles qui sont excitées par l'art, peuvent être très-salutaires dans les premieres attaques des fiévres, quand les pores de la peau commencent à se fermer, & que la transpiration sensible & insensible est fort empêchée; mais il faut que les sudorifiques dont on se sert soient temperez, & ne point user de ceux qui peuvent allumer interieurement un grand incendie. Il ne faut pas aussi employer ceux que la pharmacie a rendu si secs, non plus que ceux qui contiennent des esprits si vifs, qu'ils sont capables d'ajouter flamme sur flamme; & on doit leur préferer ceux qui sont liquides & alimenteux, qui peuvent par conséquent fournir une quantité de matiere propre à suppléer à l'abondance des sueurs, & qui les excitent plûtôt par leur chaleur exterieure que par leur chaleur naturelle.

Je crois après cela que je ne dois pas me taire sur une chose qui mérite attention, & qui n'est pas tout-à-fait étrangere à notre sujet; c'est que la fiévre qui regna beaucoup ici l'année

paſſée, fut peut-être auſſi eſtimée maligne par quelques medecins fortement prévenus en faveur des ſudorifiques. J'en vais tracer l'hiſtoire en peu de mots.

L'hiſtoire d'une fiévre qui regna en Angleterre en l'année 1688.

Au milieu du mois de Mai de l'année 1688. une petite fiévre dans laquelle les malades ſe plaignoient de ſentir de legeres douleurs dans tous leurs membres qui revenoient à pluſieurs repriſes, & d'une douleur de tête qui occupoit particulierement le front, ainſi que de quelques vertiges; cette fiévre étoit ſi généralement répanduë, que je n'en ai jamais vû de quelque cauſe qu'elle ait été produite, & en quelque ſaiſon qu'elle ait regnée, qui ait attaqué en même tems tant de perſonnes, enſorte que des familles entieres en étoient atteintes, & que parmi le plus grand nombre il n'y en avoit pas un qui l'échapât.

On attribua cette fiévre ſi générale à la varieté qu'il y eut dans les ſaiſons pendant tout le cours de l'année, enſorte que quelques jours d'une chaleur brûlante venant à être ſuivis d'un froid conſiderable, les pores de la peau fort ouverts, ayant été ſoudainement

fermez, la tranſpiration fut ſupprimée, & la matiere de cette tranſpiration retenuë s'étant corrompuë, cauſa cette fiévre.

Sur quoi il eſt à remarquer qu'il n'y eût jamais en même tems tant de malades, & qu'il n'y eut jamais auſſi moins de morts; que ces malades de quelque maniere qu'ils fuſſent traitez, guériſſoient preſque tous, ſoit qu'on obſervât dans leur traitement, ce qui étoit de plus convenable ou de plus abſurde, ſoit qu'ils priſſent des remedes de femmes, ou qu'ils conſultaſſent des medecins; qu'ils s'expoſaſſent à l'air, ou qu'ils reſtaſſent chez eux, ſoit qu'ils vaquaſſent à toutes ſortes d'exercices, même à des courſes de cheval, ou qu'ils demeuraſſent en repos; ſoit qu'ils fuſſent agitez par toutes ſortes de ſoins, d'ennuis, d'inquiétudes, ou qu'ils fuſſent tranquiles; ſoit enfin qu'ils ne priſſent aucuns remedes & laiſſaſſent agir la nature, preſque tous, comme j'ai déja dit, guériſſoient aſſez aiſément.

Mais ſi cette fiévre, quelque legere qu'elle fut, en enleva quelques-uns, ce fut ſurtout dans l'adoleſcence & dans la jeuneſſe, les malades qui étoient d'un

d'un tempéramment très-chaud, ayant été extrêmement violentez par les plus chauds sudorifiques.

Ce qui nous reste à observer sur cet article, c'est qu'il est à craindre que cette fiévre si douce & si benigne qui a également cedé aux bons & aux mauvais remedes, n'ait peut-être dans la suite des effets très-funestes : s'il arrive que dans une saison moins favorable à la guérison, une fiévre accompagnée des plus fâcheux symptômes, soit traitée par ces bonnes femmes & par ces medecins de balle, qui s'attendront vainement, d'avoir alors d'aussi heureux succès en mettant en œuvre, leurs cordiaux & leurs sudorifiques, qu'ils en ont eu au printems dans la fiévre la plus traitable, tout contribuant à seconder la témérité de leurs entreprises.

Avant que je propose quelques exemples des cures que j'ai faites par notre méthode, j'estime devoir ajouter ici de petits articles qui regardent les accidens qui arrivent le plus souvent aux enfans, laissant aux curieux à chercher dans les auteurs ce qu'il y a de plus particulier.

De la sortie des dents difficile qui arrive aux enfans.

Entre toutes les maladies qui menacent la vie des enfans, il n'y en a aucune qui les expose à tant & à de si fâcheux accidens que la sortie des dents qui est souvent très-difficile. Cette maladie de neuf mois qu'on nomme grossesse, qui est la cause de plus de six cens maladies, aussi bien que la matrice, n'est pas plus dangereuse pour les meres que la sortie des dents l'est pour les enfans.

Car comme les gencives des petits enfans souffrent souvent une inflammation semblable à celles que peuvent supporter les parties des adultes, ce qui leur cause des fiévres très-violentes, les dents ne pouvant pas sortir aisément de leurs alveoles, il ne faut pas s'étonner que des corps foibles & délicats soient souvent travaillez de si violens symptômes.

C'est là ce qui leur cause de violentes tranchées, des inquiétudes, des insomnies, des flux de ventre, ou des constipations, des déjections & des vomissemens verdâtres, des aphtes, des fiévres, des convulsions, & d'autres accidens, qui demandent également pour leur curation, ayant égard à l'â-

ge & à leur violence, premierement de temperer l'acide, secondement de le purger doucement : & ces symptômes cedent souvent à ces premiers remedes, à moins que la maladie chronique convertie en aiguë, ne se soit renduë fort compliquée, & n'ait jetté de si profondes racines dans les parties principales, que rien ne soit capable de les en détourner, ou que ces enfans n'ayent des maux de naissance, & de très-mauvais principes de vie.

La sortie des dents a deux tems qui font beaucoup souffrir les enfans. Le premier est quand la dent fait un premier effort pour sortir de l'os de la machoire, & quand la partie exterieure & superieure de la gencive sans être tumefiée, se trouve environnée d'un cercle blanc; le second est lorsque le volume de la dent étant considerablement augmenté, rend la gencive toujours tumefiée, & y cause une grande inflammation, faisant en même tems de continuels efforts pour s'ouvrir un passage.

Il faut distingter deux tems dans la sortie des dents.

Dans le premier & le second tems des efforts que fond les dents pour sortir, les chirurgiens incisent à la moindre occasion les gencives des enfans

pour avancer leur ſortie, mais fort mal à propos, car cette inciſion faite prématurement n'apporte aucun ſoulagement au malade, parce que ce n'eſt qu'au ſecond tems de la ſortie des dents, ce qu'il faut bien remarquer, que ce ſecours peut avoir lieu.

Quel eſt l'inſtrument le plus propre pour inciſer les dents.

Il y a encore à cet égard une choſe digne d'être bien remarqué, c'eſt que certains chirurgiens étant appellez pour ouvrir une gencive tumefiée, ils ont coutume de ſe ſervir pour cela de leur lancette, ce qui a été, & peut être encore préjudiciable à pluſieurs enfans, parce que comme cette inciſion ſe réünit auſſi-tôt qu'elle eſt faite, & qu'il ne reſte aucune ouverture pour la ſortie de la dent, elle eſt tout-à-fait inutile, & ne ſert qu'à faire négliger d'autres remedes; il eſt donc à propos qu'ils ſe ſervent toujours d'un inſtrument plus commode, ſoit qu'ils prennent pour cela le ganif dont on ſe ſert pour tailler les plumes à écrire, ou qu'ils mettent en uſage quelqu'autre inſtrument, dont le dos s'éleve comme celui d'un raſoir.

Il faut encore obſerver ici que pour prévenir une ſi grande inflammation

qui arrive aux gencives des enfans avant la ſortie des dents, il eſt inutile d'en vouloir tenter la cure, avant que l'on ait appliqué une ou deux ſangſuës au bas de l'oreille de l'enfant, parce que la ſaignée étant neceſſaire aux enfans pour s'oppoſer aux deſordres que la violence de l'inciſion pourroit cauſer à la partie enflamée, ſi l'on omet cette révulſion, les remedes qu'on peut employer pour ſoulager l'enfant n'auront point d'effet.

L'application d'une ou deux ſangſuës eſt utile.

De plus, il arrive ſouvent au tems de la ſortie des dents que la bouche des enfans eſt ſi mal-traitée, qu'ils refuſent de prendre aucune nourriture. En ce cas là il faut bien prendre garde de donner à l'enfant malade aucun aliment trop chaud, & pas même tiede; parce que la chaleur de la bouche & des gencives preſque brûlante, ne ſçauroit ſouffrir le moindre degré d'une chaleur étrangere ſans en reſſentir une très-vive douleur.

Comme les aphtes ſont produites dans la bouche de l'enfant par une exhalaiſon acre qui s'éleve d'une chaleur interne, laquelle ronge & irrite la tendre pellicule de la bouche des enfans,

comme elle pourroit faire ſur toutes les autres parties du corps. On ne doit ſe ſervir ici pour reprimer puiſſamment cette acrimonie que des remedes propres à produire cet effet. Les gargariſmes compoſez de médicamens déterſifs ne ſont ici d'aucun uſage, parce que les enfans ne peuvent pas faire rouler la liqueur dans leur bouche, ſi ce n'eſt en avalant leur nourriture, & ils avalent auſſi-tôt tout ce qu'on leur donne pour gargariſer, & même l'humeur qui cauſe leur toux quand elle leur vient à la bouche; on ne ſçauroit auſſi les engager à cracher, à moins qu'ils n'y ſoient forcez par le vomiſſement, au lieu qu'ils ſont toujours diſpoſez à laiſſer paſſer dans leur eſtomac tout ce qui ſe preſente.

Cependant les drogues qui entrent dans les gargariſmes ne ſont pas toujours ſi nuiſibles aux enfans qu'ils ne puiſſent les avaler ſans crainte d'aucun danger.

La cure des aphtes.

Il eſt certain que les aphtes qui ont coutume d'empêcher les enfans d'uſer du lait & de toute autre nourriture, peuvent ſe guérir promptement par l'uſage des coquillages entre-mêlez, com-

me il a été dit, avec les plus doux purgatifs ; & je ne comprend pas pourquoi dans ces occasions, comme en beaucoup d'autres, on se sert d'un grand appareil de remedes, lorsque l'on peut atteindre le but que l'on se propose en usant des plus simples, qui sont aussi efficace que ceux que l'on compose avec le plus de faste & d'emphase.

Pourquoi les aphtes se forment-ils à la bouche plûtôt qu'ailleurs.

Mais la raison pour laquelle la surface interieure de la bouche est plus disposée à produire des aphtes que les autres parties qui n'en sont point susceptibles, vient de ce que la membrane qui revet interieurement la bouche, s'étend le long de l'œsophage, & descend jusques dans l'estomac, d'où il arrive que l'exhalaison formée par l'effervescence contre nature qui se fait autour des hypochondres s'élevent en haut comme d'une chaudiere pour sortir par le soupirail de la bouche, fait son impression sur cette membrane. C'est pour cela que le goût délicat de la langue distingue d'abord toutes les saveurs ; & c'est pour la même raison que les Médecins ont coutume de regarder la langue pour juger du temperament de tout le corps du malade ;

La raison pour laquelle les Medecins examinent la langue des malades.

La diarrhée des enfans qui est toujours causée par le mouvement précipité des humeurs qui coulent dans les intestins, ou par le gonflement qui s'y fait de la bile lorsque l'acide prend le dessus, cette diarrhée, dis-je, ne doit point être réprimée, ni par les astringens ni par les narcotiques : car les astringens ont coutume de causer un reflux des humeurs vers des parties plus nobles ; ce qui met les malades qui sont d'une constitution très-humide & fluide dans un très-grand danger de leur vie.

Les foibles forces des enfans déja énervées par la maladie & leur délicatesse.

Les narcotiques calment à la verité pour quelque tems la fougue des humeurs gonflées, après quoi elles reprennent souvent de nouvelles forces ; outre qu'ils ne leur permettent pas de supporter aisément la puissante vertu de ces remedes, & on ne peut leur en donner sans les mettre en péril ; mais les remedes qui moderent doucement l'acreté qui fait tout le mal, sont d'un usage plus sûr & plus convenable.

Car quoique dans les legeres diarrhées qui ne sont pas accompagnées de fievre, le diascordium & de pareils remedes qui sont composez de ces

deux

deux sortes d'ingrediens, ne paroissent pas avoir mal réussi, & semblent même avoir soulagé quelques malades, nous sommes néanmoins convaincus par experience qu'ils ne sont pas exemts de danger; & la craie, les coraux, les perles, & d'autres semblables remedes qui sont propres à calmer la fougue des humeurs, sans allumer un nouveau feu, conviennent parfaitement pour corriger l'acrimonie, & sont capables de donner à ces malades des secours encore plus efficaces.

La cure de la diarrhée.

On peut pourtant remarquer qu'encore que la nature des enfans soit tout-à-fait opposée aux narcotiques, on ne doit pas néanmoins en condamner absolument l'usage dans un vomissement opiniâtre, lors principalement qu'il est causé par le vice d'un mauvais air; car il cause de si terribles accidens quand il est accompagné depuis long-tems de cruelles tranchées, qu'on ne peut guere les calmer qu'en leur donnant deux gouttes de laudanum liquide mêlées avec le sirop de roses pâles, ou celui de chicorée avec la rhubarbe.

Quand le vomissement est excessif quelques peu de narcotiques peuvent avoir lieu.

Car comme leur estomac est si foible qu'il ne peut retenir les médica-

mens, ni même les alimens, il faut necessairement passer aux remedes propres à calmer cet accident, pendant qu'un doux purgatif fera son operation, & déchargera l'estomac & les intestins des mauvaises humeurs dont ils étoient chargez.

Les mêmes remedes n'auront pas un moindre succès pour guérir le flux de ventre, que pour le vomissement : parce que tant que la cause du mal a son siege dans l'estomac, & que l'acrimonie subsiste dans les premieres voies, les remedes produisent totalement leurs effets dans l'estomac, comme par exemple, le sel de vitriol, le vin, & le tartre émetique, qui sont les plus efficaces en ces occasions.

Mais si l'on doit avoir égard aux effets que peuvent produire les vomitifs, dans un âge si délicat, & dans une si grande foiblesse ; & si la dissolution des coagulations & leur évacuation peuvent se faire efficacement, & même plus sûrement, que par l'entremise des vomitifs & des narcotiques, il est certainement de la prudence du Medecin de ne les point employer, & de les regarder même avec horreur comme des remedes très-pernicieux.

Cependant lorſque l'eſtomac regorge ſi abſolument d'une quantité d'humeurs ſereuſes tout-à-fait nuiſibles, & que ſes parois en ſont tellement enduites, qu'elles le rendent inhabile à faire ſes fonctions, que ce viſcere eſt obligé de rejetter ſans ceſſe les médicamens & les alimens ſans en rien retenir, on peut fort bien faire prendre, même aux enfans d'un an ou deux, environ quinze grains de racine d'ipecacuana, parce que cette poudre qui eſt un doux vomitif, ne ſouffre après elle aucun engorgement dans l'eſtomac d'alimens ou de boiſſons liquides, & agit avec moins de violence que les autres émetiques, enſorte qu'on peut la donner aux enfans avec moins de danger; en un mot qu'elle diſſout, débaraſſe, & enleve mieux qu'aucun autre émetique dont la Médecine ait juſqu'à preſent fait uſage, les viſcoſitez dont l'eſtomac eſt ſurchargé.

Que l'émetique eſt plus convenable aux enfans.

Non-ſeulement les coquillages ſont très-propres à réprimer toutes les ſortes de flux de ventre des enfans, & ſur tout à calmer leurs tranchées de quelques cauſes qu'elles viennent, & pour la guériſon deſquelles on peut dire

Le meilleur remede pour appaiſer les tranchées.

qu'elles ont les vertus les plus excellentes & les plus ſpecifiques ; de maniere que le quinquina qui paſſe pour le meilleur remede contre les fievres intermitentes n'eſt pas plus leur ſpecifique, non plus que l'opium contre les douleurs opiniâtres, que le ſont les coquillages dont on vient de parler, contre les flux de ventre & les tranchées des enfans.

Or malgré toutes les recherches des remedes ſpecifiques que pourront faire les Médecins les plus curieux & les plus intelligens, la diverſité preſque infinie des temperamens, & le grand nombre d'infirmitez que les peres & les meres laiſſent, comme par droit de ſucceſſion à leurs enfans, ſont des obſtacles qui s'oppoſent tellement au ſuccès de leurs obſervations, que c'eſt beaucoup moins au défaut de la vertu des remedes, qu'à la dépravation de la nature des enfans que l'on doit en attribuer l'inutilité.

Car le quinquina même qui eſt vanté par tout pour un ſpecifique aſſuré contre les fievres, ne réuſſit pas toujours dans le traitement des fievres veritablement, ou à peu près intermiten-

tes qui arrivent aux aſtmatiques, & c'eſt pourtant le plus ſûr ſpecifique contre ces maladies quand elles ſont de la vraie & premiere eſpece.

Les coquillages très-propres pour calmer les convulſions.

Pour ce qui eſt des convulſions des enfans & de certaines attaques que l'on appelle ſouvent mal à propos épileptiques, qui dépendent ordinairement de l'épuiſement des forces cauſé par l'acrimonie d'une matiere morbifique qui irrite le genre nerveux, nos coquillages, ſi l'on y joint ſur tout le caſtoreum auront plus d'effet contre des maladies ſi fâcheuſes, quoique pluſieurs les regardent comme des guenilles très-mépriſables, ils auront, dis-je plus d'effet, que les eaux anti-épileptiques les plus exquiſes, & toutes ſortes d'eſprits volatiles qui échauffent beaucoup les enfans, & qui comme des étincelles tombent auſſi-tôt ſur toutes les parties du corps où elles allument très-ſouvent un grand incendie.

Parce que la tunique interieure de l'eſtomac étant toute nerveuſe, eſt conſéquemment plus propre qu'aucune autre à tranſmettre les alimens & les médicamens dans les réduits du corps les plus cachez, & comme les eſprits de

cette partie aussi-bien que de toutes les autres en sont d'abord agacez, & fortement agitez ; il nous paroît qu'il ne faut pas perdre de tems, ni differer le moins du monde à faire ensorte de dompter cette acrimonie par des absorbans les plus propres à produire cet effet, & à réprimer les mouvemens tumultueux des esprits ; ceux qui procurent du repos sans assoupissement, sont préferable à des remedes, qui par leur excessive chaleur augmentent encore la fougue de ces esprits.

La saignée quelquefois salutaire dans l'intervale des convulsions.

Dans l'intervalle que laissent les convulsions, on tire souvent un peu de sang à l'enfant, soit par une saignée ordinaire, ou par l'application des sangsuës aux bras ou derriere les oreilles, ce qui produit de bons effets ; après quoi on peut entremêler les coquillages avec de legers purgatifs.

Mais pendant tout le cours des accès convulsifs la saignée jette les enfans dans un grand danger, leur constitution délicate prête à succomber au travail des convulsions, n'étant point du tout en état, déja dénuée de forces, d'en soutenir la diminution par une perte de sang considerable.

Or il ne faut pas juger alors des forces des enfans par la violence des convulsions, mais il faut en juger hors de l'accès, selon l'état où l'enfant se trouve, & il faut principalement donner beaucoup d'attention à l'examen de leurs forces, plus ou moins fortes ou foibles, par rapport aux boissons ou aux nourritures qui leur conviennent.

Les plus celebres Auteurs, & les Praticiens les plus acreditez ont coutume de beaucoup vanter pour la cure des convulsions une infinité de remedes dans le détail desquels je ne prétend pas entrer, étant connus de tout le monde; mais autant que j'en ai pû faire d'épreuves, ils n'ont pas répondu suffisamment à l'attente que j'en avois conçûë, quoique je convienne qu'il est fort à propos de tout mettre en œuvre dans le traitement d'une maladie aussi importante, & qu'on ne peut desapprouver l'application que peuvent apporter à chercher de nouveaux remedes contre une si terrible maladie, ceux qui entreprennent de la traiter.

Dans les accès convulsifs des enfans qui sont précedez par des tranchées qui agacent & irritent continuellement

leurs nerfs ; les remedes capables de moderer l'action des acides, de les émousser & de les briser, sans échauffer de nouveau le corps du malade, & qui peuvent entraîner par bas toute l'acrimonie des acides dont les pointes ont été bien rompuës, sont ceux qui auront plus d'efficace & plus de vertu pour dompter presque à coup sûr cet horrible symptome.

L'exemple d'une petite fille guérie par les remedes de l'Auteur.

J'eus il y a du tems une preuve très-convaincante de ce que j'avance, en traitant la petite fille d'un laboureur qui n'avoit pas encore un an, laquelle étoit attaquée des plus violentes & fréquentes convulsions qu'on puisse imaginer, puisque plusieurs jours avant que j'arrivasse, ses yeux, ses levres, & tout son corps en étoient agitez sans relâche ; la malade étoit d'une pâleur mortelle, son aspect étoit effrayant, son ventre étoit serré, & le peu qu'elle rendoit d'excremens étoient d'un verdâtre très-foncé, & quoique ses forces parussent dans un extrême abattement, elle crioit cependant à haute voix, & si fortement qu'elle faisoit pitié à tout le voisinage.

Mais depuis le tems que duroient

ces mouvemens convulſifs, & ces contorſions du ventre, elle n'avoit pris qu'avec peine quelque cuillerées de nourriture, & elle n'avoit été ſoutenuë que par de certains cordiaux dont on lui avoit fait prendre dans certains momens une très-petite quantité.

Je tâchai de ſecourir cette pauvre petite fille, & j'y réuſſis aſſez-bien ſans avoir rien autre choſe à lui donner que quelques onces d'yeux d'écreviſſes, mêlez avec des criſtaux de tartre, dont je lui faiſois prendre en la forcant d'heure en heure un ſcrupule dans de l'eau de pouillot, ou dans quelqu'autre liqueur équivalente. La réiteration des doſes de cette poudre lui donna un peu de ſommeil, & les mouvemens convulſifs diminuerent. Je lui avois fait donner pendant ce tems-là un ou deux lavemens avec le lait & le ſucré, pendant que le criſtal de tartre pris par la bouche produiſoit ſon effet qui eſt d'ouvrir le ventre, & de lever les obſtructions quand on en donne une quantité ſuffiſante.

Par ces petits remedes, & ſans un plus grand appareil d'ingrediens je tirai contre toute eſperance cette petite

fille presque déplorée des bras de la mort, & elle se rétablit bien-tôt dans une parfaite santé.

Pourquoi les vesicatoires ne conviennent pas à des enfans si jeunes.

Or pour le dire en passant, la raison pour laquelle je ne me sers point de vesicatoires appliquez à la nuque, ou sur d'autres parties quand je traite des enfans attaquez de convulsions, & presque épuisez par les veilles & par les inquietudes, c'est qu'il me semble que je les tourmenterois mal à propos, ces sortes de remedes étant réservez aux affections comateuses pour exciter les malades de leur assoupissement, en les tourmentant par l'action de ces remedes irritans. De plus, comme ces épispastiques appliquez sur les adultes leur causent dans les voies urinaires de telles acrimonies qu'ils sont exposez par là à souffrir quelquefois de cruelles douleurs, il me semble que ce seroit beaucoup risquer de les appliquer sur les corps délicats des enfans si jeunes.

Après cela je puis avancer en toute verité que depuis que je me suis servi pour traiter les maladies des enfans de la méthode ci-devant proposée, outre que j'en ai guéri un grand nombre, qui étoient en arrivant auprès

d'eux, non-feulement dans des accès convulfifs très-violens, mais qui en étoient même tellement affoiblis qu'ils étoient hors d'état d'avaler aucun remede, je ne me fouviens pas auffi qu'aucun enfant auprès duquel j'aye été appellé dans l'intervale des convulfions après avoir pris une feule dofe de ces poudres abforbantes, en ait été de nouveau attaqué.

Je ne fçaurois pourtant difconvenir que ces fortes de remedes ne font pas trop propres à rétablir le cerveau fortement agité par ces irritations d'efprits, & fatigué par les fecouffes des convulfions. Il eft donc fort à propos dans les violens accès convulfifs de faire prendre aux enfans quinze grains ou un fcrupule de poudre anti-épileptique, dont la formule eft ci-après décrite au chapitre de l'épilepfie; ou de leur faire prendre quelquefois en boiffon quelqu'autre remede anti-fpafmodique. Remarque importante.

Dès que les accès convulfifs font moins fréquens, on peut affez fûrement donner aux malades quelques purgations convenables, & quelquefois même douze grains de mercure doux fublimé neuf ou douze fois; pour donner

lieu à la matiere morbifique de se précipiter des parties superieures vers les inferieures, & de s'évacuer par la voie la plus naturelle.

Il faut même examiner si dans une veritable manie, ou dans le mouvement des esprits le plus impétueux, il y a quelque remede plus propre à calmer dans le cerveau ces fougues éfrenées, ou d'appaiser ce violent incendie que le froid de ce mercure doux ou de l'æthiops mineral, ou bien si l'ellebore que les anciens ont si fort vanté comme un excellent specifique pour dompter la manie, y estplus convenable, vû que cette racine passe pour être chaude & seche au troisiéme dégré, & qu'elle agit avec beaucoup de violence, cela supposé seroit-elle plus propre à tranquilisercette maladie turbulente que ces grands rafraîchissans? je m'en rapporterois volontiers au jugement de ceux qui gardent enchaînez ces malheureux maniaques, qui restent souvent emprisonnez, ou par une autorité superieure, ou que l'avidité de leurs heritiers prive de leur liberté, aussi-bien que le profit de ceux qui les gardent.

Remede singulier pour la manie.

La petite verole & la rougeole des

enfans, qui n'eſt ſouvent qu'une douce & tranquile efferueſcence de leur ſang, ne les rend pas d'ordinaire abſolument malades, lorſqu'on n'appelle pas les Médecins à leurs ſecours, ou que l'on n'écoute pas des babillardes qui croyent avoir un grande habileté dans la Médecine. Mais quand la maſſe du ſang eſt dans toute ſa fougue, & que le ſecours d'un Médecin eſt abſolument neceſſaire, les coquillages dont on a parlé ſoulagent preſque auſſi promptement les enfans, que les narcotiques ont coutume de ſoulager les adultes. Mais les ſels volatiles, les eaux cordiales, le mithridat, la teriaque d'Andromachus, & tant d'autres alexipharmaques ou diaphoretiques très-chauds que l'on croit propres à pouſſer au dehors tout au plûtôt les puſtules, & à procurer précipitament leur éruption, ſont à éviter, parce qu'au lieu des vertus cordiales & expulſives qu'on leur attribuë, ils changent ſouvent les puſtules de la petite verole benignes par ellemêmes en des ſymptomes très-dangereux, & ils irritent, troublent & détournent ailleurs la matiere de la rougeole qui ſe portoit ſans cela d'elle-

même à la ſurface du corps ; ce qui cauſe des oppreſſions mortelles, des catharres ſuffoquans, & ne ſont propres enfin qu'à enflammer à l'excès le ſang qui n'étoit auparavant que legerement & moyennement échauffé.

Reflexions ſur la cure de la petite verole.

En refléchiſſant ſur la nature de la petite verole, je me ſuis ſouvent étonné comment un régime extrêmement chaud pouvoit être admis dans le traitement de cette maladie, non-ſeulement par des nourrices & d'autres femmes ignorantes, mais même de l'aveu des medecins, d'ailleurs aſſez ſçavans, vu que c'eſt une maladie d'inflammation ; & que tous les remedes ſupurans proprement dits que les medecins & chirurgiens appliquent ſur toutes les parties du corps qui ſont tumefiées & qui tendent à ſupuration, doivent avoir d'un commun conſentement des qualitez temperées, comme ſont les racines de guimauve & de lys, les feuilles de mauves & de guimauves de branche urſine, les farines de lin, de fenu grec, & de froment, le beurre, la graiſſe, l'huile, le jaune d'œuf, la moëlle, les mucilages, & d'autres de même qualitez, & qui n'excedent pas en chaleur ;

car les remedes fort chauds, soit interieurs ou topiques, qui ont une vertu discussive & rarefiante, sont en quelque façon contraires aux précedens; joint à ce que ces qualitez nuisent aux fonctions de la nature, qui tend véritablement à la supuration, mettent mal-à-propos le trouble & la confusion.

Raisons d'éviter un regime très-chaud.

C'est pour cela que les coquillages, dont les qualitez sont fort temperées, & approchent fort des supurans par leurs qualitez douces & benignes, qui résistent puissamment à la pourriture, & qui sont incapables de troubler les fonctions naturelles & animales, & d'y jetter le désordre, conviennent par plusieurs raisons au traitement de la petite verole.

Je pourrois par un plus long discours soutenir encore plus fortement ma méthode, & par ce moyen beaucoup alonger ce petit traité; mais je ne veux pas arrêter plus long-tems mon lecteur sur des difficultez purement scholastiques, dont on ne voit jamais la fin, qui meritent peu d'attention, ne regardant point la pratique de la medecine; je ne me mets point en peine,

de m'attirer par les citations emphatiques d'un grand nombre d'auteurs qui ſont entr'eux dans de continulles altercations le renom d'une érudition profonde & fort étenduë. Je veux encore moins par de vaines ſubtilitez combattre ſans ceſſe le ſentiment des autres, afin d'en triompher en mon particulier, en établiſſant à leurs dépens ma propre opinion.

Il eſt difficile de connoître la vérité.

Car enfin, je ſçai trop bien qu'il eſt très-mal-aiſé de connoître à fond la vérité des choſes; je ſçai encore que celui qui approche le plus du vrai, eſt celui que l'on reconnoît avoir été moins fautif que les autres : car quelque raiſon que puiſſent avoir des particuliers, de ſe croire élevez au-deſſus de leurs contemporains, & quelque montre qu'ils puiſſent faire d'une ſcience conſommé dans quelqu'art ou diſcipline que ce ſoit, il n'eſt pourtant permis à perſonne de faire aucun progrès au-dela des bornes de ſa foibleſſe & de ſa fragilité naturelle, & ceux qui ont véritablement une ſcience ſuperieure aux autres, ſont ordinairement ceux qui ſe montrent leurs inferieurs.

Qui ſont ceux qui en approchent de plus près.

Or il nous ſemble que le ſouverain arbitre

arbitre de l'univers a menagé dans chaque ſiecle la meſure égale d'une moyenne intelligence des choſes par rapport à chaque ſcience, afin que perſonne ne put juſtement reprocher à un autre une trop groſſiere ignorance.

Les grandes révolutions qui ſont arrivées dans le monde, nous ont aſſurement fait perdre bien des choſes capables d'illuſtrer la memoire de quelqu'un des ſiecles précedens, & qui pourront toujours de nouveau leur faire honneur. Et quoiqu'en diſent les envieux, notre ſiecle a auſſi ſes découvertes qui méritent d'être beaucoup eſtimées, & qui lui feront un grand honneur tant que cet art ſubſiſtera, de maniere qu'ayant été fort enrichi par ces découvertes, il ſe rendra de plus en plus recommandable à la poſterité la plus éloignée.

Les exemples de divers enfans guéris de leurs fiévres par notre méthode.

Je vais enfin rapporter des exemples de quelques enfans qui ont été guéris par notre méthode, ſans neanmoins prétendre, que nos tentatives telles qu'elles ayent été, ſoient préférables aux autres méthodes, parce qu'il ne nous appartient pas de décider ſur ce que des perſonnes plus éclairées ont jugé à propos de faire : nous nous

contentons de rapporter ici ce que nos observations nous ont fait croire vrai ou vrai-semblable, & ce que nous croyons que bien des gens ne trouveront pas hors d'œuvre; & c'eſt-là tout ce que nous eſtimons devoir mettre au jour & annoncer au public.

PREMIERE OBSERVATION.

Le fils aîné d'un illuſtre marquis, très-diſtingué par ſon merite, qui étoit d'un tempérament ſanguin, & dont le corps étoit plein de ſuc, mais qui avoit les nerfs d'une grande foibleſſe, étoit ſouvent depuis ſa naiſſance attaqué d'une fiévre aiguë, dont le levain ſe portoit toujours ſur ſes poulmons, outre que ce petit enfant étoit ſujet à une difficulté de reſpirer, très-incommode, dont les aſſiſtans s'apercevoient aiſément quand il dormoit, ſa reſpiration ſe trouvant alors fort gênée, il avoit ſur ſon viſage une pâleur qui faiſoit tort à ſa beauté, une grande ſoif; ſa peau étoit d'une chaleur brûlante, & il étoit ſans ceſſe fort inquiet & fort agité.

Je le fis ſeigner d'abord aſſez large-

ment du bras, après quoi je ſuivis dans ſon traitement la méthode que j'ai ci-devant décrite, qui m'a toujours bien réuſſi, au moyen de quoi ſa fiévre & tous ſes accidens furent apaiſez, & ſa ſanté rétabli en aſſez peu de tems.

Au reſte ce fut le 14. Juin 1685. que je commencai de viſiter ce petit malade qui n'étoit alors âgé que de quatorze mois, lequel étoit déja fort affoibli par une toux convulſive, lorſque M. Short, très-excellent medecin fut appellé pour conſeil. Nous convîmes d'abord de le faire ſaigner au bras droit, & lorſqu'on lui eût tiré environ quatre onces de ſang, mon ſentiment fut de lui donner des doſes un peu fortes de perles préparées très-propres à temperer l'acidité des humeurs, & dans les intervalles, quelques cueillerée de ſuc de pouillot adouci par le ſucre candi trois fois dans la journée, & de trois en trois jours de le purger doucement avec la manne; & mon confrere conſentit avec plaiſir à ſuivre cette méthode, dont il ſçavoit que j'avois l'experience, & qu'il trouvoit très-ſûre, étant un homme vrai & d'une probité reconnuë.

Cet enfant très-précieux à son illustre famille, fut guéri en dix jours de cette maladie, dont mon sçavant & célébre collegue n'avoit pas promis de le tirer en moins de trois mois.

Ce même enfant parvenu depuis à l'âge de cinq ans, fut attaqué de nouveau d'une fiévre continuë, se plaignant d'abord alternativement de la tête & du ventre, mais bientôt après se trouvant tourmenté de cruelles tranchées dans la région de l'ileon, qui approchoient presque de la passion iliaque, avec un pouls très-foible, dont le Seigneur permit qu'il fut guéri par la même méthode.

Mais il faut observer que sa fiévre aiguë & continuë se changea en intermittente, dont les accès sans frisson, comme il arrive ordinairement lorsqu'elle commence, revenoient régulierement tous les jours l'après-dînée à la même heure, précedez & accompagnez d'une toux séche pendant toute leur durée. On éprouva le quinquina, dont l'effet étoit de peu de durée, & simplement palliatif, jusqu'à ce que le malade ayant rendu quelque peu de sang par le nez, & la fiévre & la toux prenant

de nouvelles forces, je me déterminai, cependant avec répugnance, parce que la longueur de la maladie avoit considerablement affoibli le malade, à lui faire tirer au moins six onces de sang du bras & à le purger le lendemain, après quoi je lui fis prendre un julep confortatif, & propre à calmer les restes de sa toux, qui produisit d'un jour à l'autre un effet si promt, qu'on lui voyoit reprendre sa santé à vûë d'œil, & qui se confirma en peu de tems de telle sorte, qu'il l'a euë depuis ce tems-là, & l'a encore à présent très-parfaite.

SECONDE OBSERVATION.

LA fille du même seigneur âgée d'onze mois, d'une constitution forte & robuste, fut attaquée au commencement du printems, mais le tems étant fort froid, d'une fiévre aiguë, accompagnée d'une toux presque convulsive; je la traitai heureusement par la méthode, dont je me suis suffisamment expliqué, & l'aïant conduite pendant un espace de tems un peu plus long, la saison aïant été à peu près la même durant toute l'année, elle reprit enfin sa premiere

ſanté. Dans les derniers tems de la cure, j'ajoutai ſeulement après l'uſage des coquillages, quelques gouttes d'élixir de proprieté adouci.

TROISIE'ME OBSERVATION.

Le fils unique d'un comte d'une haute qualité, quatre mois & un peu plus après ſa naiſſance, ſe trouva dans le cours du mois de Fevrier, tourmenté de violentes tranchées, d'aphtes, de continuelles inquiétudes, avec de legers mouvemens convulſifs qui revenoient de tems en tems. Ses oreilles qui ſuintoient abondamment, comme il arrive d'ordinaire aux enfans, ſe ſécherent tout-à-fait. Je fis enſorte par l'uſage des remedes ſuivans, que ce petit malade fut parfaitement guéri en ſix jours.

Prenez de la poudre de pattes d'écriviſſes compoſée, une drachme; des perles préparées, deux ſcrupules; du criſtal mineral, un ſcrupule; mêlez le tout, & le partagez en huit priſes. Donnez-en une au plûtôt dans une cueillerée du julep qui ſuit, & qu'il en boive par deſſus une ſeconde cueillerée.

Prenez de l'eau de lait alexitere, quatre onces; de poüillot, deux onces; de pivoine composée, trois drachmes; du sucre perlé, une once. Mêlez le tout pour un julep.

Après que le petit malade eût pris pendant les deux premiers jours, les poudres en la maniere qu'elles avoient été prescrites, pour calmer les symptômes dont il étoit atteint, comme ils le furent effectivement, je lui fis prendre le troisiéme jour au matin le sirop purgatif suivant, qui lui ouvroit le ventre doucement, & tout alla bien dans la suite.

Prenez du sirop de chicorée composé de rubarbe, & de celui de noirprun, de chacun une drachme; de la rubarbe en poudre, douze grains; de la teinture de safran, dix gouttes, mêlez le tout pour un purgatif.

Je continuai ensuite les poudres pendant deux jours, & je le purgeai de nouveau le troisiéme jour. Après quoi toute la maladie s'évanoüit, la couleur naturelle de son visage revint, & le suintement reprit son cours par ses oreilles.

QUATRIE'ME OBSERVATION.

LA petite fille du même ſeigneur, âgée de trois ans & deux mois, étoit attaquée d'une fiévre lente avec des redoublemens irreguliers, ſe plaignant ſur-tout d'une violente douleur à la tête & au ventre; elle avoit un dégout entier de toute nourriture, & elle étoit ſouvent aſſoupie, ſymptômes que tous les domeſtiques crurent être des ſignes de petite verole: elle avoit de plus en dormant de petits mouvemens convulſifs, avec une toux ſéche. Je lui ordonnai les remedes ſuivans.

Prenez de l'eau de lait alexitere, ſix onces; de l'eau épidemique, une demie once; des perles préparées, une drachme; de la poudre de pattes d'écreviſſes ſimple, deux drachmes; du ſucre candi, demie once. Mêlez le tout pour un julep, dont le malade prendra trois cuillerées de quatre en quatre heures, après avoir agité fortement le vaiſſeau où la liqueur eſt contenuë.

Prenez de l'aloës ſurcotrin, une drachme; des ſommitez de petite centaurée, & des feüilles de ſabine ſéches, de

de chacunes une demie drachme; de la poix de Bourgogne, une drachme; de la terebentine de Venise, ce qu'il en faut pour un emplâtre que l'on appliquera sur la région de l'ombilic.

Le jour suivant il continuera l'usage du Julep.

On lui mit un petit vesicatoire sur la nuque.

On lui donna aussi un lavement de lait sucré & salé.

Prenez de l'Æthyops mineral & du mercure doux, de chacun six grains; de la gêlée de coins, deux drachmes, faites-en un bol qui sera donné le soir.

Le jour suivant il prit le sirop purgatif qui suit.

Prenez du sirop de noirprun purgatif, deux drachmes; de la poudre du comte de Warwic, six grains; de la rubarbe en poudre douze grains; de la teinture de safran vingt goutes; de l'eau de cerises noires, une drachme.

Il prenoit aussi une demie drachme de cristal de tartre dans un gobelet de piquette.

Il prenoit encore à l'heure du sommeil quatre cueillerées du julep précedent.

Le quatriéme & cinquiéme jour on joignit à ces autres remedes la mixtion ſuivante.

Prenez de la coralline, deux drachmes; des feüilles de Menthe ſéche pulveriſées, un ſcrupule; de la poudre d'yeux d'écrevices ſimple, une drachme; des ſirops de baume de tolut & d'althea, de chacun une once, de l'eau de fleurs d'oranges, une demie once.

La veille du ſixiéme jour, on réïtera le bol ci-devant preſcrit, & le lendemain le ſirop purgatif, dont l'effet fut de faire vomir à la malade un ver de la longueur d'un empan, au moyen dequoi elle fut entierement guérie.

CINQUIE'ME OBSERVATION.

La fille unique du ſereniſſime Prince, qui n'avoit pas encore un mois, fut cruellement atteinte de nauſées & d'un vomiſſement accompagné de déjections verdâtres, & par conſéquent de tranchées fâcheuſes. On lui fit prendre huit ou dix grains de poudre de perles dans une cuillerée d'eau de menthe deux ou trois fois dans la journée, &

les tranchées céderent aisément. Je lui ordonnai ensuite huit ou dix grains de rubarbe avec un peu de sirop de chicorée composé, qui enleverent doucement l'humeur morbifique; après quoi les déjections se trouverent mieux colorées, la malade dormit tranquilement, & les nausées aussi bien que le vomissement cesserent absolument.

SIXIE'ME OBSERVATION.

La fille unique d'un membre du Parlement, âgée de six mois avoit été attaquée pendant quelque tems d'une fiévre extraordinaire que l'on a coutume d'appeller fiévre maligne; ses déjections étoient verdâtres, son visage fort pâle, & en quelque façon plombé; les aphtes l'empêchoient de teter, & quelques autres symptômes faisoient connoître le danger où elle étoit. Elle relevoit son menton autant qu'elle pouvoit, tournant sa tête en arriere tant le jour que la nuit; de maniere qu'étant appellé auprès d'elle, je craignois d'adord qu'elle n'eût un abcès aux environs du gosier, qui la menaçoit d'une suffocation prochaine.

Je lui fis prendre quinze grains à differentes reprises d'une des poudres dont j'ai ci-devant parlé, selon la méthode que j'ai proposée ; mais toutes les fois qu'elle en prenoit il se faisoit un si grand bouillonnement dans son corps que je n'en ai jamais vû d'aussi sensible dans aucun enfant : car ce fut alors un trouble general dans toute l'habitude, & il sembloit qu'il n'y eût plus aucune ressource, & que la malade étoit prête d'être suffoquée, & l'ébullition qui se faisoit dans tout son corps ressembloit à celle qui se fait entre un acide & un alcali dès qu'on les mêle ensemble dans un vaisseau.

Or dès que cette effervescence étoit finie, la malade suoit abondamment; cependant après plusieurs prises de ces poudres, & une legere purgation, ce fâcheux symptôme parut un peu diminué, & la malade se trouva d'ailleurs un peu mieux ; ce qui me donna lieu de lui faire prendre vers le soir quatre grains de mercure doux & autant de fleurs de soufre avec un peu de sirop d'œillets, & le matin suivant elle prit le même remede, pour corriger la pourriture de ses humeurs, ou

pour en divertir les effets.

Cette ſeconde doſe du matin l'engagea bientôt après à rendre par le vomiſſement une grande quantité d'humeurs puantes & putrides rayées de ſang, dont les differentes couleurs repréſentoient aſſez celles de l'Iris ; après quoi elle commença à ſe mieux porter, de ſorte qu'ayant encore pris avec plus de facilité une doſe de ces poudres, dont elle avoit auparavant beaucoup d'averſion, elle continua à s'en trouver de mieux en mieux, & elles ne lui cauſerent plus d'effervescence.

Elle commença enſuite à pleurer & à faire entendre ſes cris à haute voix. Il lui ſurvint alors une petite toux qui fut bientôt calmée, les aphtes ſe guérirent, & la fiévre ſe diſſipa promptement; ſon viſage reprit ſa couleur naturelle, & la malade que tout le monde avoit cru déſeſperée, ſe rétablit bientôt dans toute ſa vigueur.

SEPTIE'ME OBSERVATION.

Le fils unique du maître d'un navire marchand, qui avoit coutume de voyager aux Indes Orientales huit jours

après sa naissance, fut atteint pendant l'hyver de tranchées, avec des déjections verdâtres & de continuelles inquiétudes; joint à cela que sa bouche étoit tellement embarassée par les aphtes qui la remplissoient comme de croutes blanchâtres, qu'il ne pouvoit teter en aucune maniere. Je lui ordonnai les remedes qui suivent.

Prenez des perles préparées, deux scrupules; de la poudre de pattes d'écrevisses simple, un scrupule; mêlez-les & les partagez en huit doses : qu'il en prenne trois par jour en des tems convenables, dans une cuillerée du julep suivant.

Prenez de l'eau de lait alexitere, deux onces; de celle de pouillot, une once; du sucre perlé, trois drachmes: mêlez le tout pour un julep.

Dès le premier jour & les suivans, les tranchées furent appaisées, & l'enfant dormit paisiblement.

Le troisiéme jour je lui fis prendre le sirop purgatif suivant.

Prenez du sirop de chicorée avec rubarbe, deux drachmes; six grains de rubarbe en poudre; trente gouttes d'eau de roses.

Le soir du même jour il prit une dose des poudres précedentes.

Le quatriéme jour il commença à teter, les aphtes se dissipant, & ses déjections prirent une meilleure couleur; il ne laissa pas de continuer le même jour & le cinquiéme de prendre les mêmes poudres.

Le sixiéme jour il prit le sirop purgatif de chicorée composé, & un demi scrupule de rubarbe en poudre au lieu de six grains, après quoi il se trouva guéri.

HUITIE'ME OBSERVATION.

La fille d'un de nos Théologiens âgée de dix mois ou environ, étoit travaillée d'un flux de ventre très-violent au tems de la sortie des dents, comme le rapport que ses parens me firent de ses déjections verdâtres le marquoient assez, ses selles n'alloient pas à moins de quarante & cinquante dans les 24. heures; ensorte qu'elle étoit réduite aux abois & comme déploré.

Je lui fis prendre quatre fois par jour, & plus souvent encore dans le commencement, un scrupule de nos

poudres ordinaires avec la craie que j'estime préferable aux coraux pour arrêter promptement les fortes diarrhées, & je les lui fis continuer jusqu'à ce que le flux fut beaucoup diminué, que la bile éfarouchée fut plus tranquile, que la malade eut un peu de repos, & que ses forces fussent un peu rétablies.

Les humeurs se trouvant un peu préparées le troisiéme jour, je lui fis prendre, pour commencer à les évacuer, la rhubarbe, que l'on ne peut jamais assez estimer, tant pour conforter les parties considerablement affoiblies, que pour purger doucement toutes sortes d'impuretez. Je continuai à lui donner les mêmes remedes trois & quatre fois par jour, jusqu'au troisiéme que je la purgeai de nouveau, & elle se trouva guérie.

J'ajouterai ici que si je préfere la rhubarbe à tout autre purgatif pour les enfans, soit qu'ils ayent la fievre ou d'autres incommoditez; il faut aussi convenir qu'il n'y en a pas de plus pernicieux dans les mêmes cas que cet aloës tant vanté, à la préparation duquel on donne même le nom de sacrée, pernicieux dis-je, tant à cause de sa gran-

de chaleur, que pour sa corrosion, qualitez entierement opposées à la foible constitution des enfans.

Et je puis confirmer la verité de ce que j'avance, par l'exemple d'un enfant de qualité à peine âgé de quatre ans qui avoit une fievre lente, & qui fut réduit en deux jours à une telle extrêmité par l'usage de cette hierre sacrée, infusée à l'ordinaire dans une liqueur chaude, qu'on ne sçauroit croire la terrible impression que fit soudainement sur les entrailles de cet enfant cette mauvaise drogue, qui ne fut bien connuë que par l'ouverture de son cadavre. Je n'en dirai pas d'avantage, persuadé qu'on doit toujours parler avantageusement, tant des vivans que des morts.

Un exemple memorable des mauvais effets des remedes tirez de l'aloës.

NEUVIE'ME OBSERVATION.

La fille d'un Gentilhomme âgée de quatre ans, avoit pendant l'Eté de l'année 1687. la plus violente fievre que j'aye jamais vûë à aucun enfant de cet âge. Elle étoit d'une extrême maigreur, la soif la tourmentoit à l'excès. Sa peau, contre l'ordinaire de son

âge étoit d'une chaleur si vive & si mordicante, qu'en la touchant on ne pouvoit souffrir qu'avec peine la chaleur qu'elle avoit au-dedans du corps. Elle avoit au surplus des parotides très-douloureuses, & qui étoient fort tumefiées, ses jouës étoient le plus souvent très-rouges; & ses continuelles inquietudes l'avoient jetté dans une langueur extrême.

Je commençai un soir à la voir pour la premiere fois, & je lui fis prendre à l'instant nos poudres renduës un peu purgatives dans une cuillerée d'eau de pouillot, & lui en fis prendre peu de tems après encore une demie drachme.

Je fis la même chose le jour suivant; mais une demie heure après elle saigna du nez copieusement, & le haut de son visage étoit tout livide legerement boursoufflé, & on y remarquoit des plaques très-rouges d'espace en espace, de maniere qu'il sembloit qu'on lui eut donné tout recemment des coups sur son front. Elle avoit sur la tempe gauche une tache écarlate, ronde & large de deux doigts.

Tout cela loin de me faire peur relevant mes esperances, je persistai dans

l'usage des absorbans de l'acide, mais moins purgatifs pendant toute la journée. Le lendemain qui étoit le troisiéme jour, quoique la fievre, la chaleur, & la soif continuassent avec la même vigueur, je ne feignis point de lui donner la poudre purgative animée par les cristaux de tartre qui lui firent faire cinq ou six selles. Enfin la fievre cessa le même jour; la soif s'éteignit l'après dinée; la peau auparavant très-chaude se fit sentir au tact plus temperée, & dès le soir même la petite malade se sentant absolument guérie, s'écria toute gaye, disant à ses parens, Que je me porte bien à cette heure!

DIXIE'ME OBSERVATION,

La fille d'un gentilhomme âgée d'un an, d'une bonne constitution, & d'un embonpoint merveilleux, fut attaquée au mois de Novembre d'une grosse fievre causée par la sortie des dents. Elle avoit une soif inexprimable, le visage pâle & verdâtre, & toutes les fois qu'elle approchoit sa bouche du mamelon, la toux l'empêchoit de continuer de succer le lait, & quoique je

fusse averti de ce symptome, je m'imaginois toucher un grain de raisin tumefié & enflammé.

De plus sa bouche toute ulcerée par les aphtes ne lui permettoit pas de l'ouvrir, que lorsqu'on lui serroit les narines pour l'obliger à respirer par la bouche, & d'avaler en même-tems le remede qu'on lui presentoit. Ses selles étoient très-vertes, & sentoient l'acide; & ses agitations continuelles faisoient voir quelles ressentoient de grandes douleurs dans le bas-ventre.

En sommeillant sa respiration frapoit les oreilles des assistans. De plus, elle ne pût crier en aucune maniere, jusqu'à ce que dans le cours d'une semaine, les remedes qui lui furent administrez selon la méthode que j'ai décrite, la maladie fort diminuée lui permit de faire entendre aux assistans ses cris semblables à ceux qui sont ordinaires aux autres enfans.

Après la seconde purgation tous ces symptomes diminuerent, & après la troisiéme la bonne couleur de son visage revint sensiblement, son teint reprit sa blancheur naturelle; se yeux reprirent leur premiere vivacité, & elle

ſe confirmoit de jour en jour dans une ſanté plus parfaite.

J'ajouterai aux exemples précedens celui d'une maladie chonique qui ne nous éloignera pas beaucoup de notre ſujet, & qui ne ſera peut-être pas tout-à-fait inutile.

ONZIE'ME OBSERVATION.

Un enfant de treize ans, fut ſi fort maltraité d'un atrophie vermineuſe, comme il parut dans la ſuite, qu'il reſſembloit plûtôt à un ſquelette qu'à un enfant vivant. Sa face étoit cadavereuſe, ou ſi l'on veut hippocratique; ſes yeux concaves, ſes narines aiguës, ſes os n'étoient couverts que de ſa ſimple peau.

Sa maladie le rendit inſenſé, il étoit ſur les dents par ſa maigreur, & il ne pouvoit qu'à peine ſe remuer comme un limaçon. Il rendoit involontairement durant le jour ſes excremens dans ſes habits, & pendant la nuit dans ſon lit. Je lui donnois tous les jours matin & ſoir vingt-cinq grains, ou une demie drachme d'Æthiops mineral dont je fais un grand uſage, & le purgeois douce-

ment de quatre en quatre jours ; ce qui lui fit vuider quantité de vers, & peu de tems après il devint un peu moins maigre & plus charnu.

Je ne ferai pas de difficulté de décrire ici la préparation de notre Æthiops que je n'ai lûë dans aucun Auteur que je sçache, & qui sera comme je crois d'un grand usage.

Nouvelle préparation de l'Ætiops minéral.

Prenez deux parties de mercure crud, & une partie de fleurs de soufre ; agitez-les dans un mortier de verre jusqu'à ce que l'on n'aperçoive plus aucuns globules du mercure, & que toute la masse soit réduite dans une poudre brune très-subtile, laquelle étant gardée noircit de plus en plus. *

La méthode commune de péparer l'Æthiops mineral consiste à prendre parties égales de mercure crud, & de fleurs de soufre, à les incorporer ensemble & les brûler, jusqu'à ce qu'il en reste une espece de tête morte en forme de poudre qui compose encore après la combustion, la moitié du mélange que l'on a fait des deux ingrediens ; il reste à sçavoir si l'action du

* Cette formule se trouve à present dans tous les livres.

feu sur ces matieres ne leur ôte point leurs vertus naturelles, & si tant que ces vertus subsistent, l'on peut certainement compter sur leurs effets. On peut dire la même chose de beaucoup d'autres préparations qui se font au moyen du feu.

Je crois cette préparation fort audessus des autres préparations mercurielles, tant parce qu'en quelque quantité qu'on la donne & quoiqu'on la réitere, elle n'excite jamais la salivation qui ne peut convenir à la constitution délicate des enfans, & qui arrivant inopinement, est toujours regardée des assistans avec beaucoup d'horreur, qu'à cause que cette préparation se fait d'une maniere très-simple & très-naturelle, & sans le secours d'un Art trop affecté, qui méprise tous les remedes qui n'ont point essuyé la torture de ces grands feux que les Chimistes prétendent necessaires pour les rendre plus purs, & dépouillez des feces dont ils les croyent chargez, quoiqu'il arrive souvent qu'ils les fassent passer de leur état naturel où ils sont pourvûs de leurs qualitez les plus excellentes dans un état tout different, plus mauvais, où ils

ont acquis des qualitez nouvelles, & tout-à-fait inconnuës, On peut en juger par la volatilité indomptable du mercure, à la fixation à laquelle tous les Chimisttes ont depuis si long-tems, & si infatigablement travaillé sans succès, que l'on fixe néanmoins fort aisément par l'action d'un pilon sur un mortier sans aucun autre appareil.

J'aurois pû rapporter quantité d'autres exemples de guérisons singulieres si je n'avois apprehendé d'ennuyer le lecteur en insistant trop long-tems le même sujet.

J'aurois pû aussi parler avantageument de cette ancienne coutume qui est aussi la meilleure, de prévenir les maladies, tant des enfans nouveaux nez que de ceux qui sont plus avancez en âge par des médicamens connus, & salutaires, capables de résister à la corruption des humeurs, que l'on avoit autrefois coutume de donner presque tous les mois.

Car comme la constitution délicate des enfans, est sujette à toutes les impressions, tant interieures qu'exterieures, & comme les indigestions & les cruditez

cruditez prédominent avec facilité dans les enfans, il est de la prudence du Médecin de combattre à plusieurs reprises ces dispositions maladives, & de les corriger en réïterant les remedes, parce que la nature foible & délicate des enfans ne permet pas d'en saper tout d'un coup toutes les racines.

J'aurois pû aussi examiner plus à fond, s'il est plus sûr de confier temerairement les enfans nouveaux nez à des nourrices de louage, selon la coûtume depuis long-tems établie, afin que les parens ne sçachent qu'après la mort de leurs enfans par l'ignorance, ou par la negligence des nourrices qu'ils sont en grand danger de perdre la vie, ou s'il ne seroit pas plus à propos de les sevrer du lait de leur naissance; ou si les meres ne seroient pas obligées de les nourrir elles-mêmes; ou si lorsqu'il faut necessairement leur donner une nourrice, s'il les faut nourrir à la maison sous les yeux des peres & meres des enfans, & priver absolument les nourrices de la compagnie de leurs maris.

Mais il est tems de répondre à une objection que ne manqueront pas de me faire deux sortes de Médecins; 1°. Objection contre notre methode.

Des praticiens celebres, 2°. D'autres Medecins qui ſe ſont fortement appliquez à la découverte d'une nouvelle pratique Medecinale, car les uns & les autres condamneront hautement la méthode que j'ai ſuivie, comme trop ſimple & trop peu ornée, ne propoſant que des remedes vulgaires, & qui ſe trouve deſtituée de cette varieté d'ordonnances qui fait valoir l'érudition des Médecins, & dont la plûpart des Auteurs ont ſurchargé leurs ouvrages : ils me feront même un crime, ou d'avoir ignoré, ou d'avoir mépriſé ces belles operations chimiques que la plûpart des Auteurs ont élevées juſqu'au Ciel.

Réponſe à l'objection.

Mais ils devroient ſe ſouvenir que le Medecin n'eſt que le miniſtre de la nature, qui eſt à proprement parler, le ſeul & véritable Mêdecin. Qu'ils ſe plaignent donc avec raiſon que nous ſommes tous nez nuds ; que la nature ſe contente de peu ; que l'art ne peut qu'imiter la nature, ou plûtôt marcher ſous ſes auſpices. Qu'ils ſçachent encore qu'un Médecin qui preſcrit un ſi grand nombre de formules, le fait ſouvent, ou par ignorance, ou par oſtentation, ou par fraude & mauvaiſe volonté.

Pour ce qui eſt de la Chimie, je me contente d'en être ſuffiſamment inſtruit, & ma credulité ne s'étend pas juſqu'à donner une entiere confiance aux vaines & faſtueuſes promeſſes des Chimiſtes. Je ne dirai pas, pour faire voir que je dois avoir quelque teinture de cet art, non ſeulement que j'ai frequenté pendant quelque tems à Paris le célébre M. Lemery, qui eſt en fait de Chimie, la gloire & l'ornement de ce ſiecle; mais que j'ai auſſi été ſon penſionnaire.

Ce qu'il faut penſer de la Chimie.

Que ſi la médecine avant que les remedes Chimiques ayent prévalu depuis quelque tems ſur les autres remedes, avoit manqué d'une bonne méthode de traiter les malades; certes ou je me trompe fort, les préparations chimiques ne l'auroient pas beaucoup enrichie.

Car qu'elle raiſon auroient eu des Médecins ſenſez d'avoir recours à des remedes inconnus, incertains, & très-dangereux, & pour ainſi dire aux aziles de l'ignorance, à moins que des motifs inopinez ne leur euſſent fourni un juſte ſujet de ſe défier des remedes uſitez depuis long-tems, & con-

firmez par d'anciennes experiences? Ils n'auroient pas assurement saisi l'ombre avec avidité pour abandonner la substance, à moins que la foible lumiere que leur fournissoit cet ombre ne les eut éblouis, ou pour mieux dire aveuglez par une espece d'enchantement. Je ne prétend pas par là mépriser les préparations chimiques que notre pharmacie a adoptés, comme je ne suis pas d'avis pour élever les anciens remedes, d'exclure absolument la chimie du distric de la Médecine.

Mais ceux qui s'imaginent que les médicamens ne sçauroient être bien préparez que selon les regles de l'art chimique, & à moins qu'ils n'ayent souffert l'action du feu plus violente, devroient bien faire réflexion que tous les vins médecinaux, & plusieurs teintures sont fort bien préparez sans l'aide du feu, & sont ainsi plus agréables à l'estomac, & plus utiles à tout le corps.

Et certainement le feu des Chimistes, paroît très-souvent ne servir qu'à mieux rassembler les parties des mixtes les plus grossieres, les plus mauvaises, les plus feculentes, & les plus impures, avec les meilleures & les plus sa-

lubres, & par ce mélange mal ordonné de particules contraires les unes aux autres, rendre l'eſtomac malade, affadi, fatigué, & troublé dans ſes fonctions.

J'ai été ſouvent convaincu de la verité que j'avance, en examinant la fabrique des vins médicaux, ſoit que l'on y eût employé le feu, ou qu'on les eut compoſez ſans ſon ſecours; & je l'ai encore mieux obſervé dans la compoſition de l'élixir de proprieté doux que je garde toujours chez moi depuis quelques années, pour en donner gratuitement aux pauvres, & à tous ceux qui en ont beſoin.

Les vins medecinaux ſont préparez ſans feu.

Or je ne me ſouviens pas qu'entre un grand nombre de femmes à qui j'ai donné de cet élixir préparé à froid aucune ſe ſoit plainte du deſagrement & des mauvais effets de ce remede, au lieu qu'elles étoient ſouvent peu contentes des préparations vulgaires de ce même remede qui leur fatiguoient l'eſtomac, pendant que le notre ne leur cauſoit quelquefois qu'un leger ſentiment de chaleur.

L'élixir de proprieté peut être préparé de même, & produire de meilleurs effets,

Mais il s'agit de ſçavoir ſi le défaut des préparations vulgaires de cet éli-

xir vient principalement de la précipitation avec laquelle on le fait, ou du mauvais choix de la myrrhe & des autres ingrediens peu convenables, ou de l'esprit de vin trop impregné du feu dont on se sert ordinairement mal à propos, ou si toutes ces circonstances y contribuent également.

Car l'esprit de vin & beaucoup d'autres esprits nouvellement tirez qui sont alors beaucoup chargez d'empyrume, sont à charge à l'estomac, & nuisibles aux parties vitales, lesquels cependant gardez pendant quelque tems perdent leur feu nuisible, & se rendent de plus en plus benins & salutaires, & même plus agreables au goût.

Joint, ce qui est beaucoup à remarquer, à ce que les plus zelez partisans de la Chimie, & les plus opposez aux anciennes méthodes de guérir, pour ne rien dire de ces souffleurs & de ces coureurs qui gâtent les meilleurs médicamens en y mêlant de mauvaises drogues, & ne vendent que de la fumée, tous ces gens là, dis-je, à l'exception d'un petit nombre, sont toujours dans l'indigence, quoiqu'ils promettent des monts d'or, aux gens credules, aux

ignorans, & aux avares.

Or quoiqu'il ſoit vrai que les ſages, les ſçavans, & les habiles gens dans chaque profeſſion ne ſoient pas toujours récompenſez ſelon leur mérite, je crois néanmoins qu'il eſt très-probable que leur pauvreté toute viſible doit être imputée à la mauvaiſe qualité de leurs remedes, & de leurs prétendus ſecrets, & à leurs pernicieuſes operations : la plûpart de ces prétendus remedes ſont non-ſeulement peu convenables, mais même abſolument contraires au genre humain, à cauſe qu'ils participent du feu ; & qu'ils y ſont même étroitement incorporez.

Pourquoi la plûpart des Chimiſtes ſont toujours pauvres.

Car s'ils étoient en état d'apporter aux hommes quelques utilitez conſiderables, & ſi leurs vertus répondoient aux promeſſes de ceux qui les débitent, quoiqu'ils ne puſſent pas les enrichir tous, du moins ceux qui cultiveroient cet art avec plus d'application que d'autres, ne ſeroient pas comme ils le ſont toujours privez du fruit de leur travail, & ils en tireroient le même avantage qu'en tirent ceux qui excellent en d'autres arts, qui ſont utiles au public, auſquels ils fourniſſent

toujours de quoi vivre avec honneur selon leur état.

Ce qu'il faut faire pour se soutenir honêtement.

Si un fils qui me seroit cher me demandoit ce qu'il faudroit qu'il fit pour devenir riche, ou du moins pour se mettre à son aise, je lui conseillerois d'avoir en tout beaucoup de droiture & de probité, de ne faire jamais à personne la moindre fourberie, de ne faire de propos déliberé aucun mensonge dans quelque état de vie, & dans quelque sorte d'affaire où il pût se trouver engagé, je n'oublirois rien aussi pour lui faire comprendre, qu'il n'y a point de voie plus sûre pour se rendre pauvre & miserable, que de séduire avec perfidie ceux qui nous donnent leur confiance, de substituer le mensonge à la verité, & que bien qu'il arrive à quelques-uns de profiter pendant un tems de leurs impostures, il est toujours bien honteux de joüer le rolle infament d'un imposteur, & d'un scelerat.

Mais pour revenir à la Chimie, bien qu'il y ait des gens qui comptent pour rien les operations de la nature, & qui l'accusent même avec Epicure de faineantise & de nonchalance, je ne sçau-

rois pourtant m'aveugler jusqu'au point de ne pas apercevoir dans les ouvrages de la nature des productions qui sont fort au-dessus de ce que toute l'adresse de l'art nous peut fournir de plus ingenieux, & de convenir avec Galien que les œuvres de nature meritent des louanges infiniment superieures à celles de l'art, ce qui a fait dire fort à propos à Hippocrate que l'art est tout-à-fait contraire à la nature.

Les ouvrages de la nature préferables à ceux de l'art.

Au reste je ne sçaurois penser ici qu'avec une espece d'indignation, à l'usage si fréquent que l'on fait aujourd'hui dans la pratique Médecinale du quinquina, des remedes chalibez, des mercuriels, des narcotiques, aussi-bien que des remedes chimiques, & de ce que l'on a banni en quelque façon cette matiere médecinale dont la nature a eu la bonté de nous gratifier, & qui est si largement étalée dans Galien, Dioscorides, & dans tous les livres des Anciens.

C'est bien à tort que l'on méprise la pratique Medecinale des Anciens.

Cela est venu sans doute de ce que l'usage multiplié de ces remedes est plus facile à apprendre & à retenir; qu'il ne faut pas pour cela de fortes applications, ni essuyer de longues veilles;

ni consumer ses forces par des travaux infinis : d'où il arrive que presque tous les livres des anciens sont méprisez & font mal au cœur, parce que pour en profiter il faut les lire avec attention, & que l'on ne peut sçavoir ce qu'ils contiennent d'érudition sans se donner de grandes peines.

Cependant quelque mépris qu'on ait pour ces excellens ouvrages, & quoi que les novateurs ayent perdu le goût de ces anciens auteurs, tant de ceux qu'on peut justement appeller les princes de la medecine que de ceux qui les ont suivis, la réputation solidement établi de ces anciens medecins subsistera toujours, & la verité toujours estimée des gens sçavans, soit en medecine ou dans les autres sciences triomphera dans tous les siecles des insultes de ces ignorans.

Car après toutes les inventions qui sont émanées dans ces derniers tems de l'adresse de l'art; après tant de découvertes tirées des profonds abîmes où elles avoient jusqu'à présent été cachées; après de si heureuses recherches d'anatomie, qui nous ont avec le secours du microscope, dévoilé un

méchanifme tout-à-fait admirable, auquel le génie fecond des curieux a donné beaucoup de luftre ; après tant de remedes bézoardiques, émetiques, policreftes, fpécifiques, & tant de merveilleufes inventions des chimiftes ; enfin après tant d'excellens médicamens qui nous ont été apportez des Indes : après tout cela, dis-je, cette matiere médecinale qui fe trouve amplement expofée dans les livres de Diofcoride & de Mathiole, & que nous ne tenons que du riche fond de la nature, fera toujours regardée des fages & fçavans medecins comme un précieux tréfor dont ils feront leurs délices ; & quoique de jeunes gens fe faffent un plaifir de s'égarer dans d'autres routes, il y en aura toujours quelques-uns parmi les anciens médecins, que les périls & les naufrages des autres auront rendus fages & précautionnez, qui préféreront aux fables & aux nouvelles fictions, les experiences & les obfervations fucceffivement autorifées par la tradition de tous les fiecles.

Les découvertes des modernes dans la matiere medecinale, ne doivent pas être préferées à la doctrine renformée dans les livres de Diofcoride & de Matthiole.

Et afin que les excellens livres des Botanifeurs foient plus utiles à la medecine, nous avons en main le livre de

Juste Mollerus, medecin Allemand, imprimé depuis long-tems à Basle, qui a pour titre petit recueil de remedes tirez de Dioscoride & de Mathiole, qui contient dans des chapitres conformes à l'ordre des maladies, tous les remedes proposez par ces auteurs, & très-clairement expliquez; & je ne connois pas de meilleur livre, ni qui soit plus necessaire aux medecins. A son défaut, je prefererois au commentaire de Mathiole un suplement très-commode, qui contient les vertus des médicamens par rapport aux lieux malades, tirez de Dioscoride.

Loüange du livre de Mollerus sur Dioscoride & Matthiole.

Ce que je viens de dire de la matiere medecinale qui me paroit la meilleure, suppose toujours cette condition; sçavoir qu'il faut necessairement qu'un sçavant medecin, choisisse avec soin pour l'usage qu'il en veut faire entre les simples remedes, les plus sûrs, les plus connus, & les plus efficaces, & qu'il rejette tous ceux dont les qualitez sont équivoques, incertaines, inusitées & de peu d'effet; une seconde condition est qu'une bonne méthode de guérir dirige les remedes de la maniere qu'il faut précisement pour conser-

La connoissance des remedes inutile & même dangereuse, à moins qu'elle ne soit jointe à une bonne méthode de guérir.

ver la ſanté & guérir ſûrement la maladie ; il faut enfin qu'une prudente administration des remedes generaux précede toujours, ou du moins accompagne celle des ſimples les mieux choiſis.

En effet, à quoi peut ſervir une ample proviſion de plantes médecinales entre les mains d'une vieille femme ignorante ? Quel ſervice peut-on tirer des inſtrumens les plus artiſtement fabriquez quand ils ne ſont pas conduits avec adreſſe ? Quel uſage enfin peut avoir une biblioteque fournie de bons livres, ſi l'on en abandonne la garde à un fou ou à un ignorant ?

J'eſpere que le lecteur m'excuſera de m'être un peu trop étendu ſur cet article ; parce que les differentes manieres d'agir plus ou moins convenables, peuvent auſſi bien varier dans la medecine, que les modes à l'égard des habits ; & il eſt aſſez ordinaire aux medecins de donner leur confiance à de nouveaux guides, avant que l'experience les ait convaincus que les voies nouvelles qu'on leur propoſe ſont plus ſûres pour les mener à la vérité, que celles qu'ils abandonnent. Concluſion.

Or il me ſemble que notre ſiecle

docte & curieux eſt plus affamé de nouveautez, qu'aucun autre, ſe glorifiant hautement de quelques inventions utiles qui ont été faites dans ces derniers tems, & ſe fiant aux microſcopes & aux teleſcopes que les anciens n'ont point connus; il n'y a rien, ſi on les en croit, de ſi élevé dans les cieux, ni de ſi profond dans les abiſmes qui puiſſe échaper à leur connoiſſance.

Mais pour leur faire voir qu'ils peuvent bien ne pas avoir l'eſprit ſi ſubtil qu'ils ſe l'imaginent, je ne leur propoſerai que l'explication de deux phénomenes auſſi évidens qu'ils ſont admirables; & ſi quelqu'un de ces eſprits ſi fort alkoholiſez peut dire ſur l'un des deux quelque choſe dont on puiſſe être content, je le croirai plus grand philoſophe que ne fut jamais Ariſtote, & plus ſçavant en medecine qu'Hippocrate.

Je le prirai d'abord de m'expliquer clairement ce flux & reflux de la mer auſſi ſurprenant qu'invariable? Quelle eſt la cauſe naturelle qui porte & engage tout l'ocean à continuer des mouvemens ſi grands & ſi réguliers? Quelle cauſe, outre le tout-puiſſant, peut ac-

cumuler ces exorbitantes maſſes d'eaux plus élevées que n'eſt toute la terre dans les violentes tempêtes, comme l'aſſurent les navigateurs, & les maintient cependant dans des bornes fixes, comme ſi elles avoient de la ſolidité? Quelle eſt la cauſe de ces rapides fougues où entre la mer dans les tems reglez des nouvelles & pleines lunes, & ne laiſſent de ſe contenir dans les bornes de leur propre lit, cauſant très-ſouvent de grandes inondations ſur la terre.

Je lui demanderai en ſecond lieu, ſi ces étoiles, preſque ſans nombre, que les yeux apperçoivent, & que les Teleſcopes font paroître beaucoup plus nombreuſes, & ſi parmi ces étoiles, celles qu'on eſtime les plus grandes, ſont effectivement huit cens fois plus étenduës que le globe de la terre; ſi, dis-je, toutes ces étoiles auſſi bien que les planetes, tournent chaque jour, comme nos yeux nous le font croire, avec un mouvement très-rapide autour de la terre, & ſi cette terre qui n'eſt qu'un point en comparaiſon des cieux, dont le tour, ſelon la ſupputation de Gaſſandi contient 26255. mille d'Italie, & ſon demi

4177. mille, roule continuellement chaque jour sur son axe, sans que l'ordre établi sur toutes les choses terrestres en souffre aucun changement ? Qu'il explique aussi comment il se peut faire que le globe énorme du poids de la terre se soutienne sans appui & demeure fixe & fermement suspendu au milieu de l'air, soit que la terre soit mobile ou immobile,

Il faut de plus examiner avec soin qu'elle est la distance des étoiles fixes par rapport à la terre, que l'on prétend être communément de 19000. demi diametres du globe terrestre ; & afin que notre philosophe en puisse juger plus aisément ;

Je lui demande encore s'il est bien constant, que les étoiles que nous voyons soient aussi éloignées du globe de la terre que le supposent, se l'imaginent, ou le prétendent démontrer les mathématiciens ; si l'atmosphere qui environne la terre n'est pas cause que les objets éloignez paroissent moins étendus, & semblent diminuer à proportion de la longueur de l'espace que l'objet doit parcourir pour fraper nos yeux ; & si cet air très-pur, exemt de

vapeur, qui eſt au-deſſus de l'atmoſphere, & qui s'étend vers le ciel, diminuë abſolument la véritable grandeur des étoiles à cauſe de leur grand éloignement.

Certes, les lumieres des yeux & de l'entendement humain ſont bien obſcures quand nous nous en ſervons pour obſerver ce qui ſe paſſe dans le ciel, & pour refléchir par de vaines ſpéculations ſur des choſes qui ſont hors de la portée de nos yeux & de notre intelligence : car quand nous nous ſervons de nos lumieres pour juger de la nature des choſes terreſtres, nous n'en avons que des notions très-foibles, & à l'égard des céleſtes, nous n'en avons preſqu'aucune, à l'exception du peu qu'il plaît au ſeigneur de nous communiquer du tréſor immenſe de ſa ſcience & de ſa ſageſſe.

Que fera-t'on ſi je joint à tout cela l'application ſinguliere que nous apportons à vouloir pénétrer par nos foibles lumieres, qui ne ſont à vrai dire, que ténébres, la nature des choſes céleſtes ?

Tous les novateurs que la curioſité porte à s'éclaircir ſur ces ſortes de

chofes, conviennent unanimement que le foleil eft un corps tout de feu, ou fi on veut un feu célefte ; & cependant plus le fommet des plus hautes montagnes approche du foleil ou les grandes plaines qui font au haut des montagnes, & qui ne font pas moins propres que les plaines vallées qui leur font inférieures à recevoir les reflexions des rayons du foleil, comme font par exemple les plaines décrites par nos voyageurs fur le déclin des grandes montagnes d'Armenie ; le haut, dis-je, de ces montagnes & les plaines font d'autant plus couvertes de glace & de neige, qu'elles font dans un climat extrêmement chaud, pendant qu'il y a des lieux qui font d'autant plus chauds qu'ils font plus éloignez du feu du foleil : ce qui eft tout-à-fait oppofé à la nature du feu, qui nous échauffe d'avantage à mefure que nous en approchons de plus près.

Après cela que ces demi-fçavans fe glorifient avec emphafe de leurs fublimes connoiffances, puifqu'il leur eft impoffible, ni par l'abondance de leur fçavoir, ni par la fécondité de leurs beaux difcours, ni par les plus fages

réflexions de leur philosophie, de faire comprendre à un aveugle né, qui aura conversé pendant toute sa vie familierement avec des sçavans, la nature de la lumiere & des couleurs qui n'auront jamais frappé ses yeux.

De plus, si ces nombreuses étoiles fixées au haut des cieux ont l'immense étenduë que leur donnent les mathématiciens; je supposerois volontiers avec la permission des théologiens, pour ne rien avancer à l'avanture, la foiblesse de l'intelligence humaine, ne pouvant rien démontrer là-dessus de certain; je supposerois, dis-je, que ces luisantes régions étoilées pourroient être les propres & particulieres demeures des esprits célestes, & quelles seront la retraite des corps célestes, quand les corps mortels & périssables seront transformez en des corps célestes & immortels.

Je supposerois aussi par conséquent, s'il est permis de pousser au-delà ses conjectures sur des choses environnées de toutes parts d'obscurité & de ténébres, que ces grands corps de planetes soumises aux étoiles fixes les plus exaltées, ou cette si ample provision d'air épurée dans lequel se meuvent les

planetes, après l'embrasement universel les receptacles ténébreux des mauvais esprits dévouez aux tourmens éternels, ténébres les plus obscures, & presque celles des Egyptiens, dont l'obscurité ne finira point, quand la lumiere du soleil avec le débris du monde entier périront en même tems, quand toutes les planetes seront privées de la splendeur primitive des rayons du soleil; & quand il y aura un voile épais entre le lumineux séjour des bienheureux, & le ténébreux receptacle des reprouvez; ou enfin quand tout ce qu'il y a dans ce bas monde retombera dans les premieres ténébres qui couvroient le cahos avant la formation de l'univers.

Je supposerois encore ou j'espererois du moins que ces grands mondes des étoiles ne seroient point deserts, mais que dès-à-présent ou à l'avenir ils seroient remplis du nombre infini des bienheureux; & qu'il n'y en a pas un si petit nombre dans ses habitacles fortunez, que le prétendent mal-à-propos ceux qui contre notre sentiment ou par une rigide jalousie en font le nombre très-petit.

Mais, oh mon Dieu ! Quelle peut-être la ſplendeur de ces bienheureuſes demeures ? Puiſque Moyſe deſcendant de la ſainte Montagne, après avoir enviſagé la ſuprême Majeſté à travers le nuage qui couvroit ſes yeux, avoit le viſage encore ſi brillant, que le peuple nombreux qui l'attendoit n'auroit jamais pû ſoutenir ſa vûë, s'il ne s'étoit couvert d'un voile ! Puiſque le viſage de ſaint Etienne, lorſqu'il diſoit qu'il voyoit les cieux ouverts, l'avoit ſi reſplandiſſant, qu'il paroiſſoit être à ſes ennemis même, celui d'un ange.

Et ſi le viſage de ceux qui aperçoivent tant ſoit peu les clartez céléſtes participent d'une ſplendeur ſi brillante, que peut-on penſer des ſentimens exceſſifs de joye & des incompréhenſibles illuminations, dont joüiront enfin les ames immortelles, quand elles ſeront reſplendiſſantes comme le ſoleil, & lorſque ſans l'interpoſition d'aucun nuage, aucune diminution de leur ſplendeur, elles gouteront à longs traits dans l'éternité des illuſtrations inconcevables ?

Certainement ces globes immenſes, luiſans & ſublimes que nous voyons de

nos yeux, ou que nous apercevons à la faveur des Telescopes, ainsi que ceux qui roulent dans cette immense étenduë d'air, qui ne connoit aucunes bornes, sont autant de monumens d'une magnificence inalterable, qui ravissent en admiration tous ceux qui contemplent les choses célestes, & les engagent necessairement à tourner toutes leurs pensées vers le ciel,

La fabrique même & la structure des moindres animaux & des reptiles, font voir tant d'élegance & d'artifice, ainsi que la belle construction de plusieurs autres ouvrages de la nature qui sont toujours sous nos yeux, & dont pour cette raison l'on ne fait pas un fort grand cas, & ausquelson ne fait d'ordinaire presque pas d'attention; la structure, dis-je, de tous ces ouvrages étant curieusement examinée, ne causera pas, sans doute, une mediocre admiration de la suprême puissance du Createur.

Que si l'on s'applique encore à développer & à illustrer quelques phénomenes obscurs; que quelqu'un de ces curieux scrutateurs de ces ouvrages

nous expliquent de nouveau, le principe & la ſource originelle du mouvement circulaire du ſang, dont nous devons avec juſtice faire honneur à Harvée notre compatriote, qui en a fait la premiere démonſtration, & qu'il nous diſe à quel premier moteur dans la nature, ce mouvement doit ſon origine.

Car j'ai vû de mes propres yeux, comme beaucoup d'autres, mais avec étonnement, & peut-être avec plus de ſurpriſe, que ſi j'avois vû les ſept merveilles du monde ; j'ai vû, dis-je, le ſang des animaux ſe porter comme une eſpece de torrent par les arteres juſqu'aux extrémitez de leur corps, & revenir des extrémitez par les veines avec la même rapidité ; mais je ne ſçai pas aſſurement ſi le premier élancement de ce ſang vient du cœur ou du cerveau.

Je ne ſçai pas mieux ſi le ſiege de notre ame ou ſon trône, ſont placez dans un endroit particulier du corps, ou ſi toute l'ame réſide dans le tout, ou ſi le tout réſide dans chaque partie, comme le prétendent les philoſophes.

Il n'eſt certes que trop évident au peu que nous avons de connoiſſance

des choses naturelles, que le très-grand & très-puissant maître de la nature, auquel le plus sage de tous les hommes ne sçauroit jamais rendre un culte assez ample, & devant lequel il ne sçauroit se prosterner avec assez d'humilité, a offusqué les causes des choses naturelles d'un si épais nuage, afin que tous nos raisonnemens, ou plûtôt nos illusions, fassent bien plûtôt rire les gens qui sont un peu plus prudens & plus sensez que les autres, qu'ils ne leur causent d'admiration.

Je prie enfin le Dieu tout-puissant, d'où émane sans cesse comme d'une source intarissable, tout ce qu'il y a de bon & d'heureux dans le monde, & de la grace & de la benediction duquel procede préalablement & continuellement tout ce que l'art de la medecine peut avoir de succès, veüille bien favoriser par sa bonté infinie, tout ce que j'ai écrit avec sincerité pour l'interêt & le bien public, qui doit sans difficulté être préferé à toute autre chose.

OBSER-

OBSERVATIONS

Sur quelques Maladies importantes.

IL m'eſt venu en penſée de joindre ici un petit nombre d'obſervations ſur la cure de quelques maladies conſiderables, qui ne déplairont peut-être pas au lecteur, & qui auront peut-être auſſi leur utilité. Si j'en rapporte peu, le lecteur y employera moins de tems, & ſes heures de loiſir ne seront que pour peu de tems mal employées à les lire.

Qu'il ſoit permis à d'autres d'offrir aux medecins un régal de leur profeſſion, garni d'un grand étalage d'obſervations, capable de raſſaſier pleinement l'apetit dévorant des goinfres litteraires; qu'il ſoit libre à d'autres qui ont le loiſir de s'occuper d'une maniere ſi louable, ou qui poſſedent chez eux-mêmes des tréſors immenſes d'érudition de publier des ouvrages plus étendus, ou bien à ceux auſquels il eſt auſſi facile d'exterminer les maladies

que de tuer les mouches, ou de conter des fables, d'en débiter de longs préceptes; un régal ſobre & philoſophique ſuffit préſententement à notre foibleſſe. Outre qu'un repas frugal convient, ſur-tout aux medecins qui prêchent la moderation en toutes choſes, & qui donnent toujours des regles temperées, quoique rigides & propres à conſerver la ſanté.

Pourquoi un habile medecin n'avoit point écrit des maladies de la tête.

Je ne laiſſerai jamais échaper de ma memoire, ce que me dit un jour en converſation un célébre & ſçavant medecin, auquel je demandois ſérieuſement, pourquoi ayant beaucoup enrichi la medecine par ſes doctes écrits, & après avoir traité amplement de la cure de pluſieurs maladies conſiderables, & avec tout l'applaudiſſement poſſible, il n'avoit point parlé de celles de la tête? Cet habile homme me répondit avec ſa ſincerité ordinaire, qu'il n'avoit point parlé de ces maladies, parce qu'il n'avoit pas pû les guérir.

Au reſte, ma penſée eſt qu'il faut laiſſer au jugement & à la déciſion des ſages de ſçavoir ſi la medecine eſt conjecturale, & en quelque façon incertaine, & s'il en a été ainſi dans tous

les ſiecles précedens : de ſçavoir encore ſi le très-ſage & ſuprême Directeur de toutes choſes a aſſujeti le genre humain miſerable, infirme, mauvais, & ſcelerat à tant de differentes maladies qui ſont quelquefois incurables, en punition des crimes que les hommes commettent ſi fréquemment par une licence effrénée, & ſans aucun égard pour ſes divins commandemens ?

Si l'humanité rend l'homme preſque neceſſairement ſujet à commettre des fautes plus ou moins grandes ; & ſi enfin la vérité des cauſes naturelles, & celles ſur-tout qui concernent la medecine, ſont toujours offuſquées par des ténébres impénétrables ?

Si les cures des maladies parfaites & conſommées, qui ne manquent jamais d'avoir leur effet, ſont rarement connuës ou ſeulement deſirées, à cauſe que les corps des malades ne ſont jamais dans une même ſituation, que milles diverſes circonſtances accompagnent les maladies, & que les differens âges rendent les hommes fort differens ? Tout cela me fait eſperer que le lecteur prendra en bonne part ma bonne volonté, & le deſir que j'ai de me rendre utile au public.

PREMIERE OBSERVATION.

De l'Epilepsie.

Une fille belle & bienfaite, âgée d'onze ans, d'un tempéramment sanguin, fut travaillée de violens & longs accès d'épilepsie le 18. Decembre de l'année 1701. On me demanda mon avis, & je fus informé que depuis les six mois précedens, elle avoit regulierement eu deux fois par jour deux grands accès de ce mal qui duroient tant l'un que l'autre pendant deux heures, & la tourmentoient tellement par des agitations excessives, qu'il falloit que plusieurs hommes lui tinssent les mains & les pieds pour l'arrêter un peu dans ses saillies, & afin d'empêcher qu'elle ne se fit des blessures fâcheuses par ses contorsions.

Outre ces grands accès & très-reguliers, elle en avoit dans les intervalles de legers, & qui passoient aisément; toutes les fois, par exemple, qu'elle éternuoit, ou qu'un faux pas subit & imprévû lui faisoit peur. Voici comme ses grands accès lui prenoient. Elle tomboit d'abord à terre ou sur son lit,

Description de l'Epilepsie.

sans mouvement & sans sentiment; & c'est pour cela qu'on appelle cette maladie mal caduc; après avoir resté quelque tems sans mouvement, elle souffroit de violentes contorsions dans tous ses membres, elle fléchissoit souvent sa tête endevant dans ses convulsions, & elle la portoit ensuite si rapidement en arriere, qu'elle sembloit vouloir heurter contre quelque chose avec son occiput pour le briser.

Ses yeux affreux se tournoient de tous côtez, après quoi elle rendoit l'écume par la bouche, triste & horrible spectacle, & c'est avec raison qu'on appelle cette maladie sacrée, parce que les anciens avoient coutume d'appeller sacré tout ce qui entraîne avec soi quelqu'excès, témoin dans Virgile *auri sacra fames*, l'avidité de l'or est extrême, ou bien à cause de la difficulté de sa guérison, que l'on ne croit pas pouvoir obtenir par des moyens humains, mais seulement par la puissance divine.

Pourquoi on l'appelle maladie sacrée.

Quoique cette malade éternuât quelquefois, elle avoit pourtant toujours les narine séches & leurs conduits bouchez ne rendoient aucuns excremens, de sorte que pendant tout le cours de

Deux symptômes extraordinaires dans cette maladie.

ſa maladie. Les glandes du cerveau ne fourniſſoient à ces émonctoires aucunes mucoſitez qu'elle fût obligée d'eſſuyer. Les paumes de ſes mains étoient pareillement très-ſéches à l'occaſion d'un incendie interne dès le commencement de ſes accès, & depuis on n'y remarqua pas la moindre humidité, comme l'effet d'une tranſpiration ſalubre.

Après pluſieurs remedes qui lui avoient été adminiſtrez ſans ſuccès à la campagne, je lui ordonnai les poudres ſuivantes, dont elle prenoit l'une deux fois le jour dans une cuillerée de julep cephalique, dont elle bûvoit par-deſſus à chaque fois trois cuillerées.

Prenez des vers terreſtres préparez, une once; du crâne humain préparé, deux drachmes; du petit cardamone, deux ſcrupules; mêlez le tout, & faites-en une poudre très-fine, qui ſera partagée en douze priſes.

Prenez de l'eau de cериſes noires & de celle de fleurs de tillot de chacune un demi-ſeptier, de l'eau de pivoine compoſée, deux onces; de la teinture de caſtoreum, deux drachmes; du ſirop de pivoine compoſé, deux onces; mêlez le tout pour un julep.

Mais parce que cette quantité de poudre lui causoit des nausées, pardessus chaque dose on lui donnoit trente gouttes d'élixir de proprieté mêlées avec un peu de sucre. Pour les personnes d'un goût délicat on peut changer le remede, ou du moins le rendre moins dégoutant, par quelques gouttes d'huile de noix muscade mêlées avec le sucre ajoutées à la poudre précedente, ou bien l'ambre gris mêlé avec le sucre; au moyen de cette addition je ne sçaurois dire si le remede sera meilleur ou moins efficace.

Le second jour que la malade prit ces poudres les deux accès furent réduits à un seul.

Le quatriéme jour elle commença à se touver fort échauffée, & à se plaindre d'un peu de fievre; ce qui me porta à lui faire tirer sept onces de sang de la cephalique du bras droit, qui fit aussi-tôt diminuer la grande ferveur de son sang, & ses accès épileptiques furent arrêtez huit jours après la premiere prise des poudres. Or la chaleur fébrile que la malade avoit ressentie sembloit marquer la maturation de l'humeur morbifique dans les ven-

tricules anterieurs du cerveau, ou au-devant de la tête, qui se disposoit à l'évacuation.

Car sur la fin de la premiere semaine il parut à cette malade deux signes très-salubres ; 1°. Les conduits émonctoires du nez qui étoient depuis longtems bouchez s'ouvrirent si bien qu'il en sortit en peu de tems environ une demie livre de mucositez purulentes mêlées de sang, comme si un abcès ouvert dans la tête s'étoit choisi cette issuë.

En second lieu les paumes de ses mains qui avoient depuis sa maladie toujours été fort seches, se trouverent moëttes au toucher, & enduites d'une humidité salubre ; ce qui fut cause que ses éternumens ne lui causoient plus d'accès épileptiques ; la bouffissure de son visage se dissipa, & elle n'eut plus les craintes qu'elle avoit auparavant des moindres choses.

Je conseillai à la malade de perseverer pendant quelque tems dans l'usage de ces poudres, & qu'elle les réiterât ensuite de trois en trois jours aux approches du commencement, & des pleines Lunes, & qu'on lui appliquât des

des cauteres au-dessous de ses deux cuisses. Depuis ce tems-là elle ne fut attaquée d'aucun accès Epileptique.

SECONDE OBSERVATION.

De la Paralisie.

LA femme d'un Officier d'armée âgée de près de quarante ans, au commencement du mois de Mars de l'année 1693. pendant une très-forte gelée, fut attaquée d'une Paralisie si générale de tous ses membres, qu'elle ne pouvoit seulement pas fléchir le petit doigt pour se relever, ensorte qu'elle étoit couchée sur le dos dans l'impuissance de mouvoir aucune partie de son corps à l'exception de sa tête, dont toutes les fonctions étoient libres, & cette Dame parloit de tout d'un fort bon sens.

Paralisie generale, à l'exception de la tête.

Cette Paralisie fut universelle & presque apoplectique, tous les nerfs qui partent de la moëlle de l'épine, & qui se distribuent à tous les membres, étant dans le relâchement, pendant que ceux qui partent de la moëlle allongée, & qui se distribuent aux organes qui ser-

La cause de cette maladie.

vent aux fonctions de la tête, étoient exemts de tout mal. Cette espece de Paralisie est très-rare, puisque les nerfs qui servent à ces fonctions se trouvent interessez dans l'hemiplegie, quoique la maladie n'attaque qu'un seul côté du corps.

Je soulageai cette malade avec l'aide du Seigneur, par ce peu de remedes, de maniere qu'en peu de jours elle fût en état de se servir un peu de ses doigts pour manger, & en arrivant chez elle le dixiéme jour je la vis marcher dans sa chambre, n'étant que légerement soutenuë par sa servante avant que je passasse en Flandre.

Sa cure.

Prenez de la terebentine de Chio, trois drachmes; dissolvez la dans un jaune d'œuf frais, mêlez-y ensuite une once de sirop de stocchas, & quatre onces d'eau de lait alexitere. Melez le tout pour une potion.

Prenez du castoreum quinze grains; de la conserve de fleurs de sauge deux drachmes; du sirop de pivoine composé, ce qu'il en faut pour former un bol.

La malade prit la potion terebentinée quatre matins de suite, & afin que

ſon eſtomac ne s'en dégoûtât pas, elle prenoit le bol toutes les nuits.

Il faut obſerver que quand elle eut pris quelques-unes de ces potions elle aſſuroit d'avoir ſenti comme un vent douloureux, qui étoit ſans doute la cauſe prochaine de la maladie, quelque choſe qu'on diſe de l'humeur qui coule dans les nerfs, elle avoit, dis-je, ſenti cette humeur ſe porter impetueuſement des vertebres ſuperieures de l'épine vers les inferieures, comme ſi on l'y avoit chaſſé avec un baton, & qu'à meſure que ce vent deſcendoit de l'épine la répetion d'une potion terebenthinée le faiſant deſcendre de plus en plus, ſa paraliſie diminuoit auſſi à proportion, & que ſes forces ſe rétabliſſoient.

Il eſt encore à remarquer que la térebenthine doit être miſe au nombre des meilleurs remedes carminatifs, parce qu'elle eſt très-efficace pour diſſiper les vents en quelque endroit du corps qu'ils ſoient enfermez, & que par ſa qualité ſubtile & très-penetrante elle s'ouvre l'entrée plus aiſément dans les routes impraticables des humeurs que pour faciliter leur retour.

Je lui fis prendre jusqu'à six drachmes, & même une once de terebenthine de Venise, comme faisoient aussi les Anciens pour l'ordinaire pareillement en boisson, non-seulement pour la Paralisie, mais aussi pour la goutte & le rhumatisme avec beaucoup de succès : mais dans la derniere maladie deux ou trois saignées doivent préceder ce remede.

Cette vertu carminative de la terebenthine fait aussi avec raison que l'on estime tellement le baume de soufre terebenthiné dans le traitement de la Paralisie, que les Médecins dans les Hôpitaux en font un très-grand cas ; quoique la petite dose qu'ils en donnent de douze goutes ne puisse pas produire de grands effets.

L'esprit même de terebenthine qui sert à faire le beaume, étant doué d'une vertu subtile & fugitive, & passant très-promptement de l'estomac dans les intestins, n'est pas en état de faire une si forte & si longue impression sur la tunique nerveuse de l'estomac, & par consequent sur les nerfs qui partent de l'épine, que la vertu adherente, permanente, & balsamique, de la tereben-

thine, qui doit agir plus puissament & avec plus d'efficace.

Mais il est plus aisé d'assurer qu'il n'est même facile de le dire, que les vents qui roulent par tout le corps sont la cause prochaine & immediate, tant de toutes les douleurs qui tourmentent les malades, que de cette maladie douce & insensible, plus connuë par la stupeur que par la douleur.

S'il faut attribuer aux vents cette maladie.

La theorie des vents qui vaguent & courent par tout le corps nous paroît aussi cachée & aussi inconnuë que nous l'est la connoissance de leur nature turbulente, quand ils semblent combattre dans l'air avec un grand bruit & des tonneres effrayans, leur nature, dis-je, a jusqu'à present assez vainement exercé la speculative narration des Philosophes.

Certainement quelles que soient les tempêtes & les agitations que les vents excitent en s'élevant depuis la terre jusqu'au ciel, ainsi que les tremblemens de terres qu'excitent ceux qui sont enfermez dans ses entrailles, les vents engendrez dans le corps humain n'y causent pas des tranchées, des douleurs, & des convulsions moins considerables.

Les terribles effets des vents.

TROISIE'ME OBSERVATION.

Du Diabetes.

Le diabetes précedé en cette occasion d'une suppression d'urine.

UN riche Marchand âgé de 77. ans fut atteint au mois de Decembre 1701. pendant cinq jours d'une totale supression d'urine, ensorte qu'il n'en rendit pas une seule goute pendant tout ce tems-là.

Le dixiéme du même mois après les remedes généraux & divers médicamens tentez, tant par moi que par un habile Médecin, nous lui fîmes appliquer sur le nombril le cataplâme suivant.

Prenez du savon noir, six drachmes; du meilleur safran, demi scrupule; du sel de succin, quinze grains. Mêlez le tout pour un cataplâme.

Le jour suivant les obstacles qui s'opposoient à l'issuë des urines furent forcez, & il lui survint pour ainsi dire, un déluge d'urine, de sorte que dès le soir j'ordonnai que l'on ôtât le cataplâme, & je craignis pour ce vieillard qu'il ne lui arrivât une maladie toute opposée à la précedente, sçavoir le Diabetes.

Le neuviéme jour je n'en eus aucun doute, le malade ayant tous les signes univoques de cette maladie, qui sont un flux démesuré d'urine, continuant presque sans intermission, une soif insuportable, comme s'il avoit été mordu d'un serpent nommé Dypsas qui cause cet accident. La boisson la plus abondante ne répond point à ce que l'on rend d'urine, & il n'y a pas un malade attaqué de cette maladie, qui souffre qu'on l'empêche le moins du monde de boire ou d'uriner.

La description du diabetes.

J'étois bien persuadé de la nature de la maladie sans gouter de l'urine du malade, comme il y en a quelques-uns qui en la goutant croyent y trouver la douceur du miel.

Ç'auroit été ici une belle occasion de gouter des excremens de ce malade à un disciple de Penocrates, ou à Xenocrates lui-même s'il avoit été vivant; car ce fameux Médecin ne donnoit aucun médicament à ses malades, qu'il ne tirât du magazin des urines & des excremens. On prétend qu'il goûtoit les urines les plus puantes, & les excremens les plus empestez de tous ses malades pour mieux juger de leurs ma-

Xenocrates guérissoit toutes les maladies en se servant des matieres fécales & des urines.

ladies, & pour en faire plus juſtement ſon pronoſtic, il les choiſiſſoit ſur ſon fumier, où il les tiroit de ſa réſerve de pharmacie qui étoit la même choſe.

Ce malade dont il s'agit, quoiqu'âgé, avoit été juſqu'alors d'une conſtitution charnuë, forte & robuſte; mais cette maladie fondit bien-tôt ſes muſcles, & mit toutes ſes chairs en colliquation; enſorte qu'au quinziéme du même mois, de ventru qu'il avoit été auparavant il étoit tout décharné, & de corpulent qu'on l'avoit vû, il n'avoit plus que la peau ſur les os; parce que tous les ſucs de ſon corps couloient à la maniere d'un torrent par les canaux urinaires, qui étoient ouverts & dilatez à l'excez.

Ses enfans, ſes amis, & tous ſes parens s'étant donc aſſemblez, comme pour dire adieu à un malade que l'on croyoit déploré; après lui avoir inutilement adminiſtré les confortans, les theriacaux, & tous les autres remedes dont on s'étoit pû aviſer, il me vint en penſée que ce flux d'urine immoderé pouvoit être une eſpece de diarrhée, ou un flux des meats urinaires, comme eſt une autre eſpece de diarrhée

Le diabetes doit être enviſagé comme une diarrhée des meats urinaires.

propre aux inteſtins, qui ſe décharge avec impetuoſité par le ventre, & qui produit une ſemblable colliquation de toutes les chairs.

Dans l'état extrêmement triſte où étoit ce bon vieillard, je crus pouvoir encore éprouver l'uſage innocent de la rubarbe, qui convient auſſi-bien aux vieillards qu'aux enfans, m'imaginant qu'il ne conviendroit peut-être pas moins à ſon flux d'urine qu'au flux inteſtinal : en effet ces deux maladies ne paroiſſoient pas fort diſſemblables, à l'exception du ſiege local, la diarrhée étant le diabetes du ventre, & le diabetes la diarrhée des reins.

Voici ce que je conſeillai du conſentement du Médecin mon aſſocié.

Prenez de la rubarbe choiſie coupée en lames une demie once; du ſantal blanc & citrin, de chacun une drachme; du petit cardamome, une demie drachme; faites infuſer le tout ſur un petit feu dans un vaiſſeau bien fermé avec une chopine de vin de Canarie.

Après avoir paſſé ce vin, le malade en prit ſix cuillerées le jour ſuivant à ſix heures du matin, qui étoit le 16.

Decembre, & il réïteroit la même dose à dix heures avant midi. A l'égard de l'effet de ce remede, il est certain que ce vieillard si languissant qui rendoit sans cesse un ruisseau d'urine, ne fut point incommodé dès ce jour là depuis midi jusqu'à dix heures du soir, & n'eut ensuite aucune envie d'uriner démesurée, sa soif fut bien-tôt calmée, & ayant réïteré la même boisson trois ou quatre matins il se trouva parfaitement guéri de cette facheuse maladie.

Des eaux de Bristol.

Les moins éclairez sçavent les grands avantages qu'on peut tirer dans la cure de cette maladie des eaux de Bristol, & la juste réputations qu'elles se sont acquises d'ailleurs pour la guérison de plusieurs autres maladies de langueur, & pour des foiblesses indépendantes des reins. Les infirmes d'habitude en sont fortifiez, & elles apaisent mieux & plus promptement que toute autre boisson la soif causée par le Diabetes : mais toutes sortes d'eaux minerales me paroissent plus propres aux jeunes gens qu'aux vieillards, & sur-tout aux décrepites ; & je suis encore persuadé que le vin de Bourdeaux ou d'une pareille qualité seroit plus

Le vin rouge est plus convenable viei̇llards.

convenable aux flux de vieillards, & plus ſalutaire, que toutes les eaux médicamenteuſes & minerales.

QUATRIE'ME OBSERVATION.

D'une plaie au poulmon très-ſinguliere.

Un Capitaine âgé d'enuiron quarante ans, qui demeuroit à Weſtmenſter, fut bleſſé dans un combat ſingulier d'un coup d'épée qu'il reçût de près au travers de la poitrine, & au-deſſous de la mamelle gauche au commencement du mois de Fevrier de l'année précedente.

Le bleſſé ſe mit entre les mains de deux Chirurgiens très-habiles qui réunirent la plaie en peu de tems, mais prématurément; car bien-tôt après lorſque toutes choſes paroiſſoient tranquilles, il ſurvint au bleſſé un accident imprévû; enſorte qu'un abcès s'étant rompu dans la poitrine, le malade vomit une grande quantité de pus mêlé de ſang.

Ayant été mandé ſept ſemaines après ſa bleſſure, je le trouvai enfoncé dans ſon lit, quoiqu'il eut le pouls fort &

bien regulier, la voix ſonore, & le viſage aſſez ſemblable à celui des ſains. Je lui demandai d'abord pourquoi il ne ſe levoit pas de tems en tems de ſon lit dans la journée, puiſqu'il n'avoit point de fievre, & que ſa plaie ne paroiſſoit pas l'obliger à garder le lit? Il me répondit qu'il ne manquoit pas de forces ni de volonté pour ſe lever, mais que toutes les fois qu'il ſe levoit ſur ſon lit, ſoit pour s'habiller ou pour manger, il étoit auſſi-tôt ſurpris d'une toux ſi violente qu'il lui étoit impoſſible d'en ſoutenir la fatigue. Il en fit l'épreuve devant moi en ſe levant ſubitement ſur ſon lit, & il lui arriva le violent accès de toux, qui lui duroit ordinairement une heure entiere.

Durant cet accès il rendoit peu à peu une livre de pituite purulente; & cette évacuation ſe réiteroit comme diſoit ce malade, toutes les fois que l'accès arrivoit; & entre les évacuations de cette pituite il s'y mêloit quelques raies de ſang par la violence de la toux, & ils ſentoit de tems en tems de la douleur à l'endroit de ſa plaie.

Conjecture ſur la cauſe de ce ſymptôme.

En voyant ces choſes je m'imaginois que l'extrêmité du lobe du poulmon

étoit adherente au diaphragme à l'occasion de quelque ſanie de l'ulcere, ou de quelque ſang épaiſſi; ou de quelque pituite mucilagineuſe qui avoient acquis une qualité aglutinante par l'uſage précipité ou exceſſif des narcotiques & des aſtringens : car quand il étoit couché ſur le dos dans ſon lit, il ne ſouffroit point, & ne ſe ſentoit les poulmons preſſezd'aucun poids incommode, au lieu que dès qu'il s'élevoit dans ſon lit, ſon poulmon privé de ſon mouvement libre & attiré en bas, étoit opprimé par un fardeau qui lui étoit à charge contre l'ordre naturel. Cette adherence extraordinaire de parties, pouvoit être cauſée par l'abcès, & demander des remedes attenuans oppoſez aux narcotiques.

Et remarquant auſſi-tôt que ni les balſamiques, ni les pectoraux, ni les ſpiritueux ne pouvoient point ôter la cauſe de tous ces accidens, & voyant une ſi grande quantité de pituite évacuée par la toux, je lui preſcrivis la diete déſiccative qui ſuit, avertiſſant le bleſſé que s'il y avoit quelque choſe à eſperer des Médicamens pour ſon ſoulagement, c'étoit aſſurement de l'uſa- La cure.

ge continué pendant le tems de la tisanne que je lui proposois qu'il devoit l'attendre.

Prenez de la rapure de bois de gayac, une demie livre ; de la salsepareille fenduë & coupée quatre onces ; de l'esquine coupée par lames, deux onces, des santaux blanc & citrin, de chacun demie once ; faites infuser le tout dans six pintes d'eau, pendant quinze heures, puis faites le bouillir dans un vaisseau double à petit feu, jusqu'à diminution du tiers, y ajoutant pendant la cuisson des grand raisins passés incisez, quatre onces ; & sur la fin deux onces de reglisse ; coulez la décoction, & laissez tomber ses feces. Que le malade en boive deux pintes par jour, & même un peu plus.

L'effet de cette tisanne fut que peu de jour après le malade se levoit de son lit, n'étouffoit plus, & étoit quinze jours après parfaitement rétabli en état de se promener dans son jardin : cependant il persista pendant quelque tems par mon conseil dans l'usage de la tisanne pour éviter la récidive.

CINQUIE'ME OBSERVATION.

Des vers qui causent la petite verole.

Le fils aîné d'une veuve âgé d'onze ans fut attaqué au mois de Juin du penultiéme Eté de la petite verole. Aux premieres visites que je lui rendis sa fievre étoit très-aiguë, son pouls fort élevé & ondoyant, il avoit de fréquentes nausées, & respiroit avec peine; il ne se plaignoit néanmoins d'aucune douleur particuliere quand on l'interrogeoit, à cause d'un profond assoupissement qui tenoit sa tête embarassée jusqu'au point de ne pouvoir presque parler, & de ne point connoître ceux qui étoient auprès de lui.

Il commençoit à paroître à son visage des pustules en petit nombre, mais après l'operation d'un doux vomitif, mais très-sûr, qui étoit l'ipecacuana, tout alla mieux, la fievre diminua considerablement le lendemain matin, il n'avoit plus de peine à respirer, & tous les autres accidens furent calmez; de maniere que les pustules benignes & assez distinctes poussoient au dehors sans danger.

Le douziéme jour de sa maladie il étoit quitte de la fievre secondaire, & il sembloit être absolument hors de danger; si bien que j'avertis sa mere qu'avant quatre jours ma presence ne seroit plus necessaire, s'il n'arrivoit dans cet intervalle quelque accident imprévû qui m'arrétât. Faisant donc treve à tout autre remede je lui ordonnai seulement de prendre deux fois le jour un petit verre de vin de Canarie tiede.

Mais le quinziéme jour on vint chez moi à la hâte me prier instament de venir voir sans differér ce petit malade qui se mouroit.

A mon arrivée je le trouvai avec une fievre très-aiguë, un pouls ondoyant & fourmillant, la respiration difficile, & tourmenté de si vives tranchées qu'il faisoit des cris perçans. De plus il avoit rendu deux vers ronds vivans, que le vin qu'il avoit pris avoit troublez l'un par le vomissement, l'autre par le siege; ce qui me faisoit juger qu'il pouvoit y en avoir d'autres qui donnoient lieu à ces facheux accidens. Je lui prescrivis d'abord du sel admirable de Glauber, & du sel purgatif amer, de chacun trois drachmes

dissoute

diffoute dans fix onces d'eau de fontaine tiedie pour prendre fans délai. De plus une drachme d'huile de noix mufcade tirée par expreffion, pour appliquer fur le nombril en forme de cataplâme.

Quand je revins le lendemain je trouvai la tempête tout calmée, & la tranquilité rétablie par tout. La fievre ceffée, les tranchées appaifées; le pouls au naturel, & la refpiration facile. Enfin j'appris de fa nourrice qu'il avoit rendu par les felles, qui avoient été fort abondantes, une efpece de peloton d'une infinité de petits vermiffeaux.

Et pour prévenir le retour de pareils accidens que pourroient exciter d'autres vers, & parce que le tems propre à la purgation approchoit, je lui ordonnai le bol fuivant pour le foir, & pour le lendemain matin une potion purgative que l'on réitereroit de trois en trois jours jufqu'à cinq fois.

Prenez de la femence d'hypericam, un fcrupule; du *femen contra*, & de l'agaric trochifqué, de chacun demi fcrupule; du firop d'abfinthe ce qu'il en faut; formez-en un bol.

Prenez de la rubarbe choifie, & du

meilleur agaric, de chacun deux ſcrupules des follicules de ſenné mondées, une drachme; des ſemences d'hypericam, une demie drachme, des feuilles de Thim & de ſarriete ſeches, de chacunes une pincée; du tartre blanc crud, deux ſcrupules; faites infuſer & bouillir tout cela dans trois onces d'eau de fontaine, puis ajoutez à la couleur de la manne & du ſel admirable de Glauber, de chacun trois drachmes. Mêlez le tout pour une potion.

La premiere purgation lui fit rendre douze vers morts, la ſeconde dix, la troiſiéme quinze, la quatriéme onze, & la cinquiéme ſix; tous ronds, blanchâtres, & morts, & la plûpart longs de neuf pouces, outre cette pepiniere de petits vers naiſſans qui avoient encore à peine la forme de vers que la premiere purgation lui fit rendre.

Entre les purgations j'accordois des treves à ces ennemis, & je ne faiſois prendre au malade aucuns antivermineux, mais ſeulement quatre cuillerées du même vin de Canarie, dont il avoit déja uſé, tant pour rétablir ſes forces que pour s'oppoſer à la pourriture, & cela deux fois le jour.

Je lui conseillai enfin étant bien guéri d'aller prendre l'air de la campagne pour se rétablir, & qu'après quinze jours d'intervale, il usât de l'électuaire suivant enduit autour d'un petit bâton de réglisse qu'il succeroit jusqu'à ce qu'il l'eut tout avalé.

Prenez du *semen contra* entier une une once; du miel demie livre, mêlez l'un & l'autre pour l'usage.

Tous ces remedes le retablirent en santé pour la seconde fois, & il fut depuis exemt de toute vermine.

Mais comme le sel purgatif amer, & le sel admirable ont donné des preuves de leurs vertus salutaires dans la cure de cette maladie, & comme on en fait à present parmi nous, & avec raison, un fréquent usage; & que le premier de ses sels est communément crud le vrai & naturel sel tiré des eaux minerales purgatives, on ne feindra point, comme je crois, d'en continuer l'usage, si l'on est sur-tout persuadé que ce sel général est le sel gemme, fossile ou marin cuit, cristallisé, ou évaporé jusqu'à siccité; quoique le sel que nous appellons commun ou marin que nous mêlons avec nos alimens soit le sel fos-

Ce que c'est que le sel purgatif & amer.

ſile diſſout dans l'eau de la mer purifié & évaporé.

Ou bien ce ſel purgatif ſe fait autrement du ſel foſſile ou marin pareillement diſſout, en y joignant pendant qu'il ſe coagule quelque huile chimique, comme d'abſinthe ou d'autre ſemblable : car comme il y a differentes manieres d'operer, ce ſel qu'on nomme purgatif, a auſſi differens goûts, ſelon le plus ou le moins d'adreſſe ou d'habileté des ouvriers ; & je n'ai jamais pû me perſuader depuis le premier uſage de ce ſel vulgaire, que ce pût être autre choſe qu'un ſel de ſaumur artiſtement préparé, puiſqu'une ſi grande quantité de ce ſel qu'on regarde comme le mineral des eaux purgatives, ſe trouve par tout à un très-vil prix, & qu'une ſi petite quantité de ce même ſel ſe tire par la diſtilation des eaux purgatives.

Et quoique les curieux conçoivent aiſément, & ne doutent pas même, que le nitre, l'alun, le vitriol, & beaucoup d'autres ſels ſe tirent de l'analiſe exacte des eaux minerales que la diſtillation leur fournit, cependant il eſt difficile de concevoir que leur principe ſalin, ou la cauſe de leur ſalure ſoit autre choſe que le ſel foſſile enfermé dans les en-

trailles de la terre, dont les ruiſſeaux de ces eaux parcourent les minieres avant que leurs ſources nous ſoient connuës.

Et certainement les eaux minerales à leur ſource ſont plus ſalées, & ſont alors pour ainſi dire, une veritable ſaumure, étant d'abord raſaſiées du ſel dont on a parlé, juſqu'à ce qu'ayant traverſé les terres où elles ſont ſerrées, elles s'adouciſſent de plus en plus dans cette traverſe, de la même maniere que les eaux même de la mer ſe rendent douces en circulant au travers des terres, ſelon la loi de circulation établie dans la nature; de telle ſorte que le ſel marin devient foſſile en traverſant la terre & le ſel foſſile devient marin dans la mer.

De plus, ces eaux minerales purgatives qui donnent ſi peu de ſel dans la diſtillation, & ſont néanmoins auſſi purgatives que celles qui en fourniſſent d'avantage, comme ſont nos eaux Depſum & de Richemond, qui ſont ſituées dans un très-bon air, peuvent à mon avis, contenir un mauvais ſel.

Enfin la ſalure de tout l'Ocean ne peut proceder de que pluſieurs mines de ce ſel foſſile répanduës de toutes parts dans le vaſte fond des mers. D'où viene la ſalure de la mer,

SIXIE'ME OBSERVATION.

De l'Esquinancie.

La femme d'un grand seigneur fut attaquée d'une esquinancie, qui tenoit en phlogose les muscles interieures du larinx & du pharinx ; la tumeur interieure ne lui permettoit d'avaler qu'avec beaucoup de peine, & sa bouche étoit remplie d'un phlegme épais & écumeux.

Je fus mandé le matin, & après l'avoir fait seigner d'abord, on lui donna presqu'aussi-tôt un lavement émollient. Après l'avoir rendu, la malade prit d'heure en heure une cuillerée du looch suivant.

Il faut observer que s'il arrivoit que cette humeur augmentât au-dedans, & ôtât à la malade toute liberté d'avaler, j'avois ordonné qu'on lui appliquât une ou deux ventouses séches derriere le cou, pour retirer en arriere les muscles gonflez qui comprimoient le larinx & l'œsophage, & pendant ce tems-là, faciliter l'entrée aux remedes & aux alimens.

Prenez de l'huile d'amandes douces, nouvellement tirée, & des fleurs de ſoufre de chacun une once ; du criſtal de tartre pulveriſé, deux drachmes ; du ſirop de guimauve, trois onces ; de l'huile de noix muſcade diſtillée, quatre gouttes ; du ſucre candi, deux drachmes ; mêlez tout cela pour un looch.

L'effet de ce remede très-commun, qui purge doucement les premieres voyes ſans troubler tout le corps, & qui vuide le ventre pendant que le phlegmon ſubſiſte ; l'effet, dis-je, de ce remede fut tel, que viſitant de nouveau cette dame le lendemain je la trouvai parfaitement guérie de ſon eſquinancie, & l'ayant purgée deux jours après, elle n'eut pas beſoin d'autres remedes.

Au reſte, pluſieurs malades de cette maladie, m'ont conſtamment aſſuré plus d'une fois, qu'à chaque cuillerée qu'ils avaloient de ce looch, le gonflement de leur eſquinancie diminuoit ſenſiblement & ſe diſſipoit en fort peu de tems.

Et il eſt très-certain que le ſoufre vif ou ſublimé en fleurs, eſt capable de produire de très-bons effets dans le traitement de ces ſortes de tumeurs.

aussi bien que des hemorroïdes & d'autres semblables tumeurs phlegmoneuses. Il faut seulement observer de faire préceder les remedes géneraux, rendre les corps fluides & exemts de constipation, pour favoriser le succès de ce remede.

Précaution à prendre dans l'usage du soufre.

SEPTIE'ME OBSERVATION.

Des petites Veroles irrégulieres ou jointes à la Rougeole.

Comme j'ai beaucoup insisté dans le petit traité précedent, sur le préjudice que peut apporter aux enfans & mêmes aux adultes l'usage des médicamens chauds, comme sont la theriaque d'Andromachus, le mithridat, & d'autres semblables, je rapporterai ici une preuve bien déplorable des veritez que j'ai avancées sur cet article, afin que l'autorité d'un si grand exemple puisse du moins empêcher les autres de tomber dans un pareil malheur.

L'exemple de la Reine d'Angleterre.

Quand on me fit l'honneur de m'appeller au service de notre très-digne Roi précedent, notre très-excellente Reine précedente que je crois posseder actuellement

actuellement dans le ciel une couronne immortelle, en me parlant de la santé des grands Monarques, me dit au sujet de sa propre personne; que lorsqu'elle se portoit mal ou qu'elle se sentoit quelque pressentiment de fiévre, elle avoit coutume, par le conseil du célébre Louver, de prendre en se couchant une assez bonne dose de thériaque pour s'exciter la sueur.

J'eus l'honneur de lui dire en ce temslà, qui étoit environ deux ans avant qu'elle fut attaquée de cette terrible petite verole, qui fut sa derniere maladie; j'eus, dis-je, l'honneur de lui dire : Madame, quoique j'aye une singuliere vénération, pour la mémoire de feu M. Louver, je prens la liberté de dire à Votre Majesté, qu'un remede aussi chaud la réduiroit à l'extrêmité si elle en usoit de même dans une fiévre permanente & continuë : car je n'ai jamais vû, continuai-je, de fiévres plus mauvaises & plus promptement suivies d'un délire des plus furieux que celles dont les malades avoient malheureusement pris dès le commencement la theriaque, le mithridat, & d'autres confections très-chaudes; &

L'usage de la Theriaque quelquefois très-pernicieux

que ces pernicieux effets arrivoient plûtôt encore à ceux qui étoient d'un tempéramment chaud & ſanguin; tempéramment au reſte qui n'eſt pas celui de votre famille Royale. Je perſiſtai encore à dire à ſa Majeſté, que Galien qui avoit fait un livre exprès à la loüange de la theriaque, n'avoit jamais approuvé ſon uſage dans la cure des fiévres ardentes, mais bien dans les maladies chroniques & venimeuſes.

Mais toutes mes repréſentations furent oubliées, & à la premiere inſulte de la petite verole, la memoire du procedé de M. Louver ſe trouva ſi fortement imprimé dans l'eſprit de la Reine, que ſa Majeſté voulut dès le ſoir même prendre la doſe ordinaire; & n'ayant point ſué, comme elle avoit coutume après une ſeule priſe, elle en prit dès le lendemain matin une double doſe avant d'avoir conſulté ſes medecins.

Ce fut ainſi que le ſuprême ordonnateur de toutes choſes jugea à propos d'enlever ſubitement au ciel une princeſſe dont ſon peuple n'étoit pas digne. Jamais la perte d'aucune perſonne n'a fait répandre tant de larmes,

causé de si veritables regrets, non plus qu'un deüil si lugubre & si general. Car ce ne fut pas seulement la perte de la Reine si digne d'être pleurée qui causa un deüil, mais encore le ravage & la ruine de tout le Royaume, qui paroissoit alors très-prochaine.

Au surplus, cette douleur si amere que la memoire d'un si grand malheur me rappelle sans cesse, reçoit quelque diminution à mon égard, en ce que j'avois averti des écueils contre lesquels on a fait nauffrage, & que j'en prévenois le danger futur.

Et parce que quelques fautes qui ont été faites en cette occasion funeste par des docteurs fort éloignez, & par ceux sur-tout dont la demeure est au-delà de la mer, ont été injustement publiées, tant par rapport aux medecins qu'à la maladie; je n'hesiterai pas pour en mieux faire connoître la verité de rapporter de certaines choses que l'on ne doit pas passer sous silence.

La petite verole qui fit périr la Reine étoit des plus malignes & des plus pernicieuses, étant accompagnée de la rougeole, d'un éresipele au visage, de taches pourprées, & d'un crachement L'histoire de la maladie.

de ſang. Et comme je remarquois en ce tems-là, qu'entre les plus fameux medecins, les uns ſoutenoient que c'étoit la petite verole & d'autres la rougeole, j'aſſurois en mon particulier que les deux maladies ſe trouvoient également jointes, & que la violence de l'une & de l'autre étoit également unie dans cette maladie, comme je l'avois obſervé plus d'une fois. Ce qui n'ayant jamais été écrit par aucun auteur que je ſçache, ni peut-être obſervé par aucun medecin, m'obtiendra plus aiſément l'excuſe que je demande d'avoir fait cette digreſſion.

Je pourrois beaucoup m'étendre ſur l'hiſtoire de cette petite verole, qui étoit preſque d'une nature peſtilente, mais que l'on peut bien croire avoir été renduë telle par le mauvais uſage de la thériaque; cependant je ſerai fort court dans ce que j'en vais dire.

Le troiſiéme jour de la maladie les taches commencerent à paroître avec une toux très-incommode; & elles ſe montroient d'une maniere que les medecins doutoient ſi ce ſeroit la petite verole ou la rougeole. Le quatriéme jour les puſtules de la petite verole

bien caracterifée, parurent au vifage & partout le corps.

Le fixiéme jour au matin les puftules de la petite verole fe convertirent fur toute la poitrine en marques rouges de rougeole plus étenduës; & l'érefipele nommé rofe gonfla tout le vifage, & prit la place des premieres puftules. Le foir du même jour des tâches pourprées plus larges & plus rondes parurent au front, au-deffus des fourcils, & aux tempes. Mais comme ces taches que j'avois prédit devoir arriver bientôt, ne paffoient pas pour pourprées, mais pour fphacelées dans le fentiment d'un célébre medecin; le matin du jour fuivant, qui étoit le feptiéme, on fit ouvrir à un fameux chirurgien avec fa lancette quelques-unes de ces puftules dans le tems que l'on confultoit, & le fang qui en fortit fit voir que c'étoit de vraies tâches pourprées.

Pendant la nuit qui précedoit le feptiéme jour, que je paffai la nuit auprès de la malade, elle eût beaucoup de peine à refpirer, & bien-tôt après un crachement de fang abondant. L'urine fanglante fuivit ce crachement; le feptiéme jour, le huitiéme jour les taches

larges de la rougeole ſubſiſtoient ſur toute la poitrine, mais ſur les extrêmitez inferieures les puſtules de la petite verole s'évanoüirent de tous les endroits où elles s'étoient montrées, & il ne reſta à leur place que des taches rondes & très-écarlates de même grandeur, dont la ſurface étoit brune ſans élevation, comme ſont d'ordinaire les taches de peſtilence.

Pour lors j'aperçus une grande puſtule ſur la région du cœur remplie de pus, entourée d'un large cercle brun en maniere d'antrax, & l'on trouva beaucoup de ſang extravaſé ſous cette puſtule quand on fit l'ouverture du corps. Enfin cette grande Reine rendit ſa ſainte ame vers la minuit.

HUITIE'ME OBSERVATION.

De l'affection Hiſterique.

Je n'entrerai point en diſpute pour ſçavoir ſi les affections hiſteriques des femmes, tirent préciſement leur origine de la matrice, ou de la dépravation de l'eſtomac, ou de quelques autres parties du corps; ou ſi elles dépendent de

ſa matrice, de la ratte, ou des poulmons premierement ou ſecondairement.

Il eſt facile à des eſprits mediocres ou à des gens déſœuvrez de former des controverſes ſur la medecine, d'en peſer les difficultez, & d'en juger avec prudence; c'eſt une occupation aſſez penible, & digne de l'application des plus ſçavans profeſſeurs : mais la guériſon des maladies par des remedes efficaces eſt la fonction du medecin la plus utile & la plus eſtimable.

La femme d'un riche marchand, âgée d'environ 35. ans, étoit depuis longtems très-infirme, mais entre les plaintes auſquelles pluſieurs femmes ſont ſujettes, la principale incommodité de celle-ci conſiſtoit en ce que depuis dix-heures du ſoir qu'elle ſe mettoit au lit, juſqu'à deux heures du matin, elle étoit obligée de reſter aſſiſe couverte de ſon petit manteau, ne pouvant tenir un ſeul inſtant ſa tête ſur l'oreiller, par la crainte qu'elle avoit que des vents qu'elle ſentoit s'élever vers les parties ſuperieures ne l'étranglaſſent.

Les narcotiques ne lui procurant aucun ſommeil, & lui cauſant plûtôt du trouble & des inquiétudes; & les re- La cure.

medes chalybez qui lui avoient été prescrits par plusieurs medecins, aussi bien que differens autres remedes sembloient nuisibles à sa constitution délicate; je lui conseillai de prendre en se couchant le bol qui suit, & de boire par-dessus quatre cuillerées du julep, dont je vais donner la formule.

Prenez de la conserve de fleurs de borrache, du meilleur castoreum, demi scrupule; du sirop d'œillets, ce qu'il en faut pour former un bol.

Prenez de l'eau de lait alexitere, quatre onces; des eaux de pouillot & de rhuë de chacune deux onces; de l'eau de bryone composée & de celle de pivoine aussi composé, de chacune une once; du sirop d'armoise, une once & demie; mêlez le tout pour un julep.

La malade sentit bientôt après un si grand soulagement de ces remedes, qui calmerent si bien ses esprits agitez à l'excès, qu'elle ne craignit plus de se coucher dans son lit, & quoiqu'elle ne reprit pas d'abord un sommeil de santé, elle passoit aisément la nuit, elle n'étoit plus tourmentée des vents, & elle ne laissoit pas de dormir depuis ce tems-là par intervalles.

Mais parce que les pilules furent plus de son goût, je lui prescrivis la formule suivante, elle en prenoit une ou deux quand elle se trouvoit un peu mal, & quand elle en prenoit, elle avoit toujours une nuit paisible & tranquille; de maniere qu'ayant toujours en main ces pilules, elle n'eut plus besoin de mon secours, ni de celui d'aucun autre medecin.

Prenez du meilleur castoreum subtilement pulverisé, une drachme; de la myrrhe & du galbanum, de chacun une demie drachme; du safran, un scrupule; de l'extrait de gentiane dissout dans l'eau de gentiane composée, ce qu'il en faut pour former de ces ingrediens des pilules de moyenne grosseur.

Je ne puis pas m'empêcher de remarquer ici que les narcotiques que l'on donne aux femmes histeriques pour leur procurer du repos, leur sont souvent incommodes & préjudiciables, puisque les remedes histeriques, proprement dits, comme le castoreum, la myrrhe, le galbanum, l'asse fetide, & d'autres de même qualité, procurent un sommeil efficace à plusieurs femmes, ausquelles les opiates, quoi-

Les narcotiques sont contraires aux femmes histeriques.

que destinez pour l'ordinaire à procurer du repos, outre d'autres incommoditez, leur font souvent passer les nuits sans sommeil.

Plus encore aux femmes en travail.

Mais de tous les tems où les narcotiques sont plus contraires aux jeunes femmes, il n'y en a aucun où il me semble qu'il soit plus mal-à-propos de leur en donner, que celui de l'accouchement, & quoique les sages-femmes & les medecins même ne fassent pas de difficulté d'en donner hardiment à ces malades lorsqu'elles souffrent les douleurs de l'accouchement, dans la vûë de les calmer; je suis très-persuadé que ces sortes de remedes imprudemment donnez dans ces tems-là, nuisent infiniment à leur santé, qu'il la pervertissent absolument, & qu'ils sont la véritable cause des infirmitez, ausquelles elles sont exposées dans la suite de leur vie.

C'est le malheureux usage de ces remedes qui produit ces obstructions opiniâtres qui sont suivies de la suppression des regles, des pâles couleurs, du dégoût de toutes sortes d'alimens, à l'exception des nouritures inusitées & pernicieuses par elles-mêmes, des dou-

leurs de ventre, des affections mélancholiques, & quelquefois de la manie. Enfin de-là vient qu'un caractere maladif, comme un cloud énorme entre si profondement dans leur constitution, que ni les remedes chalybez, ni aucuns autres remedes ne peuvent la remettre dans son état naturel, jusqu'au tems d'un nouvel accouchement, qui est la véritable crise de toutes leurs infirmitez, la seule capable de leur rendre leur premiere santé, & l'occasion favorable & unique de corriger les fautes qui ont été faites, qui ne se rencontre pas toujours quand on l'a perduë.

NEUVIE'ME OBSERVATION.

D'une grande douleur d'estomac, accompagnée de vomissement. De la douleur de colique; des moyens propres à la prévenir & à la guérir.

Une dame de qualité étoit atteinte d'une grande douleur d'estomac, accompagnée d'un vomissement fort incommode, qui lui arrivoit alternativement de semaine en semaine depuis plu-

ſieurs années. Elle avoit longtems conſulté ſur ſa maladie nos plus fameux medecins ſans en avoir tiré de grands ſecours, quoiqu'ils euſſent tâché de mettre ſon eſtomac dans un meilleur état, tant par les ſaignées que par les émetiques, narcotiques, chalybez, & par d'autres remedes reputez très-convenables. Après tant de ſecours inutilement employez, je lui ordonnai le vin medecinal qui ſuit, dont la malade ayant uſée d'abord aſſez ſouvent, & enſuite plus rarement, ſon eſtomac ſe trouva parfaitement rétabli, & exemt de tous les ſymptômes dont il avoit été juſqu'alors tourmenté, enſorte que la malade ſans d'autres remedes ſe trouva joüir d'une ſanté très-parfaite.

Prenez des ſommitez d'abſinthe Romaine, & de petite centaurée, de chacunes une demie poignée; des fleurs de camomilles, deux pincées; de la racine de gentiane coupée deux drachmes. Faites infuſer le tout à froid pendant douze heures dans trois chopines de vin blanc, coulez l'infuſion, puis infuſez-y une ſeconde fois pareillement à froid, dix drachmes de la meilleure rubarbe; des racines de *calamus* aro-

matique ; de pivoine mâle séchée, de chacunes trois drachmes ; de la racine d'aulnée, une drachme & demie ; de la semence de coriandre, une drachme. Mêlez le tout, & le coulez seulement à chaque prise.

Notre célébre Bateus dans ses controverses particulieres, dont j'achetai par hazard un assez gros recueil, sur toutes les maladies qui peuvent arriver au corps depuis la tête jusqu'aux pieds ; qui contient tant les propres observations de cet auteur, que celles qu'il avoit coutume de recueillir des autres dans le long commerce qu'il avoit eu avec les habiles gens de sa profession : cet habile medecin, dis-je, y décrit une formule, que s'Hipton fameux apoticaire, avoit fait imprimer dans la Pharmacopée de Bath, sous le titre de teinture de Rubarbe, & qui étant venuë à la connoissance d'un gentilhomme, qui étoit attaqué depuis long-tems d'une douleur d'estomac & de contorsions d'entrailles, avant l'usage de ce remede, l'acheta de son apoticaite 40. livres de monnoye courante, n'en ayant pû obtenir la description de son medecin ordinaire, car ce malade guérit bientôt

Le remede de Bateus pour les tranchées des intestins & des entrailles.

par ſon uſage, après avoir inutilement éprouvé beaucoup d'autres médicamens. En voici la compoſition.

Prenez de la rubarbe choiſie & coupée en lames, deux onces; des grands raiſins paſſez ſoixante; de la raſpure de regliſe, deux onces; du ſucre candi, une demie livre; de l'eau-de-vie ou d'anis, une pinte. Laiſſez le tout en maceration, puis le coulez; donnez-en deux ou trois cuillerées le matin quand il ſera neceſſaire.

La colique eſt une maladie de l'eſtomac & non du colon.

La colique eſt ainſi nommée mal-à-propos, puiſque tous les accès douloureux qu'on nomme coliques, attaquent l'eſtomac plûtôt que l'inteſtin colon. L'ample canal de cet inteſtin eſt très-propre à contenir un grand amas d'excremens, & ſes replis multipliez peuvent aiſément arrêter ces ordures. Mais ſa ſubſtance groſſiere & ſerrée, quoique les vents qui s'y engendrent, s'élevant vers les parties ſuperieures, irritent quelquefois la tête, l'eſtomac, & d'autres parties principales, lorſqu'ils ſont retenus dans le bas-ventre, il ne nous paroiſſent pourtant pas ſuffiſans pour cauſer les violentes douleurs & les convulſions qui tourmentent ſou-

vent ceux qui ſont ſujets aux coliques.

Au reſte, c'eſt à l'eſtomac dépravé par des cruditez & à ſes fonctions bleſſées, qu'il faut imputer preſque toutes les maladies, & ſur-tout les douleurs de colique, parce qu'on doit le regarder comme la cuiſine de tout le corps, où toutes ſortes d'alimens ſont cuits, diminuez, & changez dans une eſpece de crême ou de chile, qui doit être diſtribué partout pour la nourriture de l'animal : & ces maladies ſont differentes ſelon la diverſité des temperammens, & la foibleſſe naturelle ou accidentelle des parties où elles ont leur ſiege.

L'orifice ou l'entrée de l'eſtomac eſt environné d'un plexus de nerfs très-conſiderable, dont les eſprits ſemblent être placez dans cet endroit pour y faire une eſpece de ſentinelle, & empêcher que les choſes qui pourroient être nuiſibles ſous la forme âmie d'alimens, n'y entrât ſans y cauſer un ſentiment déſagréable du trouble & de la douleur ; & qu'un hocquet ſurvenant, cette mauvaiſe nourriture n'entre pas ſans bruit dans le vaſte eſpace de l'eſtomac.

La tunique interieure de l'estomac est aussi toute nerveuse & très-susceptible de sentiment, de maniere que s'il survient quelque trouble dans ce viscere par l'impétuosité des vents, les esprits voisins frémissent aussi-tôt, excitent des convulsions, tendent & gonflent ses parois, & donnent par-là des marques de la souffrance où il est.

Concluons de tout cela, que c'est véritablement l'estomac qu'il faut établir comme le siege & la premiere & véritable cause de ces cruelles, & quelquefois funestes douleurs qu'on nomme des coliques qui travaillent impitoyablement ceux qu'elles attaquent

Certes, Galien & les plus sages d'entre les medecins, ont regardé l'estomac comme la base & le fondement de toute la santé, en usant aussi souvent qu'ils faisoient des remedes composez d'absinthe, les bûvant dans l'eau pour peu qu'il y eut de fiévre, & dans le vin quand ils étoient sans fiévre ; comme si ces remedes eussent été les seules capables de rendre la santé à des corps foibles.

Les juleps des anciens.

Or les juleps d'aujourd'hui, ausquels la distillation a donné lieu, étoient

toient entierement inconnus aux anciens. L'eau, le vin, la tisanne ou la décoction d'orge mondé; le mellicrat, ou l'hydromel fait à l'heure même; le vin miellé; le vin tiré des raisins secs nommé *Passum*; le vin cuit appellé *Sapa*; l'eau mêlée avec un peu de vinaigre, connu sous le nom d'oxicrat, ou de *Posca*, ont été les juleps dont nos anciens usoient dans leur medecine.

C'est maintenant aux medecins sensez, habiles, & qui ont de la probité à décider si ces juleps des anciens simples, d'un bas prix & faciles à préparer, sont préférables à ceux qui sont plus agréables au goût délicat des riches, & que de grands frais font plus estimer de bien des gens, qui ne jugent de la bonté des choses que par rapport à la dépense qu'il faut faire pour les obtenir.

A l'égard des moyens qu'il faut employer pour prévenir les douleurs de colique, la mastication fréquente de la rubarbe est plus propre qu'aucun autre remede à fortifier l'estomac de ceux qui y sont sujets, de les soulager du fardeau des cruditez, & de dissiper les vents avant qu'ils se soient assemblez

Moyen de prévenir les coliques.

en suffisante quantité pour causer un nouvel orage. Dioscoride conseille à ceux qui ont l'estomac malade de macher la rubarbe telle qu'elle est, c'est-à-dire en substance, & que sans l'avaler étant mêlée avec des liquides, ils la laissent couler doucement dans le gosier. J'en parle moi-même par experience, en ce qu'ayant souffert autrefois de cruels accès de coliques, & un ou deux ent'autres qui ressembloient fort à la passion iliaque, en me servant de ce remede j'en ai été bientôt délivré, sans m'en être depuis ressenti en aucune maniere.

Les moyens de remedier aux grands accès.

Quand on est attaqué de ces grands accès, il faut agir au plûtôt, & ne point differer à chercher des remedes, de crainte que les grands & continuels vomissemens, ne pervertissent le mouvement peristaltique des intestins, & ne donne lieu prématurement à la miserable passion iliaque.

Dans les maladies chroniques, & les legeres inflammations de l'estomac, dont les récidives sont fréquentes; les teintures de rubarbes, ci-devant décrites, ou la mastication de cet ingrédient, que l'on peut appeller l'élixir de

falut, fuffifent fouvent pour les calmer, auffi bien que le mithridat, la theriaque d'Andromachus, & quelques autres confections cordiales.

Que fi les douleurs de la colique augmentent & deviennent très-cruelles, qu'il furvienne des vomiffemens énormes, & que les excremens endurcis forment un obftacle invincible aux déjections, après la faignée faite au malade, & lui avoir fait prendre un lavement bien chargé de fels, les purgatifs joints au laudanum font fouvent capables d'arrêter le progrès du paroxifme; & le fel admirable auffi bien que le fuc purgatif amer, diffous dans des eaux minerales, & réiterez jufqu'à ce que les routes inférieures foient ouvertes, font d'un très-bon ufage.

Ces deux purgatifs font très-fûrs, & font préférables aux plus forts qui font moins efficaces, & qui donnant de nouveaux aiguillons à la bile, ne fervent qu'à épuifer les forces des malades, & principalement des mélancholiques, & laiffent fouvent après eux l'ićteritie.

Après les remedes généraux, le quinquina mêlé avec le laudanum liquide, donné en petite quantité dans cha-

que intervale des vomiſſemens ; par un medecin prudent & experimenté, peut quelquefois appaiſer en peu de tems le plus violent accès.

DIXIE'ME OBSERVATION.

Du flux immoderé des Hemorroïdes.

Une veuve de diſtinction, de conſtitution maigre & d'un tempéramment bilieux, fut ſoudainement attaquée dans la nuit d'un flux hemorrhoïdal ſi abondant, que les aſſiſtans prétendoient qu'elle en avoit perdu plus de quatre livres pendant la moitié de la nuit avant que j'arrivaſſe. Et l'on avoit lieu de croire que cette dame en avoit perdu une grande quantité par le ſiege ſans tranchées, ſur ce qu'elle me dit qu'une ſaignée du bras l'avoit autrefois réduite dans un grand danger, ſon ſang étant alors ſorti avec tant d'impétuoſité qu'elle fut prête à expirer avant qu'on arrêtât ſon ſang par tous les remedes dont on ſe pût aviſer.

Or ſi le ſang qui ſortoit d'une veine ouverte au bras à découvert, & en état de ſouffrir à l'inſtant l'application

de toutes ſortes de remedes l'avoit réduite à l'extrêmité, dans quel péril ne devoit-elle pas être dans le cas préſent, à l'occaſion d'une vaine rompuë ou rongée dans un endroit où le vaiſſeau étoit caché, & ſur lequel on ne pouvoit appliquer aucun topique.

Après que cette dame languiſſante eut reçu les derniers ſacremens par les mains d'un évêque qui étoit ſon ami, comme étant prête à quitter ce monde, je fis cependant préparer les choſes dont j'avois beſoin pour la ſoulager. Pour cela j'ordonnai à ſes valets de faire chauffer dans un vaiſſeau convenable, une portion d'eſprit de vin rectifié, & d'y tremper des morceaux d'étofe de laine, pour les appliquer l'un après l'autre étant bien imbus de cet eſprit ſur l'anus de la malade; & cette fomentation ayant été rejettée pendant un peu de tems, ce ſang qui couloit avec profuſion s'arrêta entierement, ſans d'autre étalage de remedes, & la dame fut bientôt hors de danger.

Fomentation d'eſprit de vin rectifié pour un flux exceſſif d'hemorroïdes.

Je faiſois chauffer cet eſprit de ſa nature fort pénétrant, afin que ſa fumée pénétrant les veines intérieures, fit ſur elles une plus prompte impreſ-

ſion par ſa vertu confortative, propre à ſupprimer cet écoulement : de ſçavoir maintenant ſi l'eſprit de terebentine, dans un cas pareil, auroit des vertus pareilles à celui du vin, dont notre célébre chirurgien Loang, qui exerce ſon art avec beaucoup de réputation dans le comté de Devon, & à la ſatisfaction d'un grand peuple ; je ne dirai rien ſur cet article, & ſi tout ce qu'il en dit s'accorde avec l'experience, je n'y formerai aucune oppoſition.

On compte beaucoup ſur la fomentation d'oxicrat dans les hemorragies exterieures ; cette dame après ſon hemorragie fut atteinte d'une fiévre tierce, qui ceda aiſément au quinquina.

Cette fomentation eſt auſſi fort bonne pour le flux menſtruel immoderé.

J'ai encore obſervé que la fomentation de cet eſprit de vin rectifié, & celle du vinaigre de vin, peuvent également reprimer le flux exceſſif des menſtruës, quand tous les remedes interieurs ne produiſent aucun effet, & que l'on ne peut pas employer auſſi ſûrement les aſtringens & les narcotiques.

Avant que de terminer cette décade d'obſervations il me paroît juſte

d'avertir, qu'en me servant des termes d'un ou deux dans la description des formules, pour des choses de peu de conséquences, ne paroîtront pas exactement conformes à ce que j'ai dit précedemment sur le même sujet, ainsi dans les choses de peu d'importance, il faut un peu suppléer au défaut de la memoire ; mais les choses essentielles d'où dépendoient précisement la guérison des maladies dont je parlois, ont été décrites & rapportées partout & dans toute leur étenduë avec la plus exacte fidelité.



PETIT TRAITÉ
DU MAL VENERIEN.

LE mal venerien eſt une grande & fâcheuſe maladie qui ſe gliſſe de tous côtez, & qui répand partout ſa malignité; elle tourmente le plus ſouvent par des douleurs ſi peu ſupportables ceux qui ont le malheur d'en être attaquez, & il leur eſt ſi difficile de ſe rétablir en ſanté, que je n'ai pû m'empêcher abſolument de joindre ici quelques reflexions que j'ai faites ſur cette terrible maladie.

Que les premieres atteintes de ce mal, qui n'affectent d'abord que les parties honteuſes, ſoient comptées pour rien, & tournées en ridicules par les libertins & nos petits maîtres, & qu'ils en parlent comme de bagatelles qui ne méritent que leurs railleries, cela n'empêche pas que les premieres impreſſions de ce venin ayant paſſé dans la maſſe du ſang, & ſa virulence pernicieuſe s'étant diſtribuée en ſuivant le

torrent de la circulation dans toute l'habitude ; ces étourdis ne payent bien cher les peines que méritent leur imprudence & leur mauvaises plaisanteteries.

On n'eſt pas d'accord ſur l'origine de ce mal contagieux, pour ſçavoir s'il a regné dès le commencement du monde, ou s'il a été apporté des Indes Occidentales en Europe, vers la fin du quinziéme ſiecle. On a pluſieurs inductions aſſez plauſibles de l'ancienneté de cette maladie. Mais il y a une diſpute entre pluſieurs royaumes ; on eſt encore indécis ſur le reproche qu'on leur fait d'en avoir été les premiers infectez, qui ſe renvoyent cet opprobre les uns aux autres, & la diſpute de ces royaumes eſt aſſez ſemblable à celle de pluſieurs villes qui revendiquerent autrefois chacune en particulier, la naiſſance d'Homere.

De l'origine de ce mal.

Son véritable & juſte nom a été certainement inconnu juſqu'à ces derniers ſiecles, & les anciens medecins n'ont pas aſſez clairement & diſtinctement décrit la forme & la figure de ce monſtre, qui n'a été bien connu que depuis ſa nouvelle dénomination.

Sur quoi l'on fonde son antiquité.

Ce que nous sçavons de mieux à cet égard, c'est qu'il est sûr que l'on avoit bâti chez-nous plusieurs hôtitaux pour retirer les lépreux, & que je ne crois pas qu'il y en ait un seul qui subsiste à présent pour le même usage. Or la cause du mal venerien a de tout tems existé dans le monde; c'est la conjonction illégitime d'un homme avec plusieurs femmes; & il n'y a point eu de siecle, où des femmes de mauvaise vie ne se soient prostituées à tous venans dans la vûë d'un gain vil & illicite; & comme selon les philosophes la cause étant posée, l'effet suit necessairement de même, aussi l'effet cesse, la cause étant ôtée.

Le mal venerien est une [suite] de la [dé]bauche des [fe]mmes.

Car de même que dans tous les pays où l'on ne souffre point de prostituées propres à corrompre la jeunesse, il n'y a point de mal venerien, partout aussi où l'on permet les lieux de débauche, soit par l'autorité du magistrat ou par sa tolerance, la verole avec cette iliade de maux & d'effroyables miseres qui sont à sa suite, se montre tête levée, & fait un progrès inconcevable.

C'est donc, si je ne me trompe, dans la matrice des femmes publiques qui se

proſtituent à pluſieurs hommes, qu'il faut chercher l'origine de la verole ; de même que les oiſeaux naiſſent dans les nids où leurs œufs ſont pondus. Et comme la corruption des meilleures choſes eſt toujours la pire, il ne faut pas s'étonner que la ſemence prolifique de l'homme, deſtinée de la nature à de ſi grands uſages, venant à dégenerer de ſes bonnes qualitez, produiſe en ſe corrompant la contagion venerienne, & tous les ſymptômes dont elle eſt ſuivie.

Au reſte, je ne doute pas qu'il n'y ait eu dans quelqu'endroit que ce ſoit très-peu de débauchez, qui ayant évité durant quelque tems la punition qu'ils méritent, ne tombent tôt ou tard dans les piéges que leur tendent les déreglemens auſquels ils ſe livrent, & qu'ils ne ſoient enfin ſoüillez de cette honteuſe & funeſte contagion.

Cette pernicieuſe maladie eſt certainement un redoutable fléau dont le ſouverain Juge ſçait quand il lui plaît punir les impudiques, & qu'il tient ſuſpendu ſur eux, comme cette épée fameuſe que Denys le tyran avoit fait ſuſpendre toute nuë dans un feſtin ſur

la tête de Damoclés; il en eſt, dis-je, tout de même de ce fleau qui menace ſans ceſſe ceux qui ſont livrez aux femmes, ce qui doit facilement éloigner d'un ſi mauvais commerce, ceux qui ont la vertu pour principe, & qui ne peut manquer d'accabler tous ceux qui ſe livreront ſans reſerve aux embraſſemens impurs de ces proſtituées.

Car comment un homme qui s'abandonne aux femmes, peut-il s'aſſurer qu'une femme débauchée qui feint de s'attacher à lui ſeul, ne s'eſt pas attachée auparavant, ou ne s'attachera pas dans la ſuite à pluſieurs autres, & qu'elle eſt par conſequent expoſée à contracter du mal venerien, quelques démonſtrations qu'elle faſſe d'ailleurs d'une grande pudeur par ſes menſonges, & en entaſſant parjures ſur parjures?

On appelle communément la verole le mal de Naples, & le vulgaire croit que ce mal n'a commencé à ſe manifeſter qu'au ſiege de Naples en l'année 1494. lorſque Charles VIII. Roi de France aſſiegeoit cette Ville. Mais parce que les bruits populaires ſont forts incertains, les perſonnes ſenſées n'affirment rien ſur bien des faits, à moins

qu'ils ne ſoient confirmez par des preuves inconteſtables, d'autant plus que l'origine des autres maladies n'eſt pas mieux connuë; & qu'il eſt de la nature ou de la condition des choſes humaines que la memoire de certains évenemens periſſe dans certains ſiecles, & que d'autres ſe renouvellent en d'autres tems.

Enfin comme le virus verolique, autant que nous en pouvons juger, eſt actuellement répandu dans tous les pays du monde depuis l'Orient juſqu'à l'Occident, depuis le Septentrion juſqu'au Midi; & comme de très-célébre Médecins aſſurent qu'avant le ſiege de Naples cette virulence contagieuſe avoit déja depuis long-tems infeſté toute l'Europe : il eſt veritablement très-difficile d'établir quelque choſe d'indubitable ſur un fait ſi équivoque, quoique l'ancienne exiſtance de la cauſe de cette maladie ſemble être un ſûr garant de l'ancienneté de ſon origine, puiſqu'elle doit être auſſi ancienne que l'effrené libertinage des hommes y peut avoir lieu, par des conjonctions illegitimes.

Mais pour reprendre la choſe de

plus loin, Hipocrate, dont l'autorité est respectée de tous les Sçavans, au troisiéme livre des maladies épidemiques fait le dénombrement des plus affreux simptomes qui accompagnent le mal venerien, comme sont de grandes pustules qui s'élevent sur tout le corps, & particulierement à la tête; des ulceres puans sur le pubis, & à la surface des parties genitales; des érefipeles malins & rongeans; des diarrhées & des dégoûts de toutes sortes de nourriture; des atrophics, tantôt avec fievre, & tantôt sans fievres; des mutilations d'os, de chairs & de nerfs, précedez par la carie; la chute des parties corrompuës par des abcès, des dénudations entieres des cuisses, des jambes & des pieds; la chute du bras ou du coude, & la perte d'un grand nombre de chairs lorsque le mal attaque le pubis & les parties genitales; des serositez fournies par les ulceres, & par les abcès differentes du pus, & encore plus mauvaises, la chute des cheveux, des fluxions fréquentes sur les parties génitales; de grandes douleurs accompagnées d'insomnies; des ulceres rongeans à la bouche; & des tubercules,

tant interieurs qu'exterieurs au tour des aînes ou des bubons ; des tumeurs au gosier, des ulcerations au tour des parties honteuses, & d'autres semblables. Il s'explique sur tout cela d'une maniere concise à son ordinaire, mais de sçavoir si tous ces simptomes étoient ceux d'une vraie peste, ou ceux de cette contagion pestiferée, il est bon d'en laisser la dispute aux sçavans selon qu'il leur plaira de prendre parti pour ou contre.

Qu'il est bien facheux que les Medecins ayent abandonné la cure de la verole aux Chirurgiens.

Au surplus quelque chose que l'on puisse dire de l'origine de cette contagion, il est en verité bien facheux que la cure d'une si grande maladie qui attaque toutes les parties du corps, tant interieures qu'exterieures, soit sortie des mains des habiles Médecins, & qu'elle soit communément releguée entre celles des Chirurgiens, & même des Barbiers les plus ignorans & les moins experimentez : car il n'y a point de si ignorant, de si sot & de si fade avanturier, qui ne devienne Medecin de hasard sur cette maladie, & cela sans instruction, sans frais & sans art, & qui ne promette effrontement de guérir une gonorrhée, & même la verole.

Mais quels sont donc ces Médecins faits à la hâte? ce sont le plus souvent des ravaudeurs, ou d'autres ouvriers desœuvrez, des Cabaretiers sans emploi, des gens ruinez, & qui n'ayant pû rien faire dans leur premier état ne sçavent de quel bois faire fleche. Combien donc la condition de ces malades est à plaindre d'être doublement punis de leur peché; se trouvant d'abord exposez à souffrir les douleurs de leur maladie, & en second lieu à l'ignorance grossiere de ces Charlatans! Comme si les maladies les plus legeres demandoient necessairement pour leur guérison les soins d'un habile Médecin, pendant qu'une maladie dont l'évenement est très-incertain, & qui est pour ainsi dire, enfoncée jusque dans la moëlle des os, est confiée au premier ignorant qui se presente pour la guérir?

Le mal venerien est un prothée.

Or pour mieux concevoir la difference qu'il peut y avoir entre les malades qui sont atteints de cette maladie; il faut convenir que ce mal se presente souvent sous la forme d'un Prothée, & qu'après avoir paru guéri une premiere fois, il se presente bientôt sous de nouvelles faces. Je sçai

en effet que tant de gens que j'ai vû périr par la phtysie sans que leurs poumons fussent que secondairement affectez étoient les victimes de ce virus encogné dans l'interieur ; & j'ai toujours observé que ces gens-là quand ils n'ont pas été attaquez de quelque maladie aiguë qui ait terminé leur carriere, sont mort d'un marasme ou d'une attrophie dont la cause n'a point été connuë.

On ordonne à ces malades, mais sans succès le lait d'ânesse, les pectoraux, les marcopitiques, & d'autres remedes de même qualité, qui n'ont point d'action sur la premiere cause de la maladie, & qu'ils prennent inutilement & à grands frais, jusqu'au dernier jour de leur vie.

Pendant ce tems-là les Chirurgiens après avoir donné la salivation au malade, & reçu leur payement, leur promettent hardiment une parfaite santé sans recidive, & quand après cela ils tombent de nouveau malades étant attaquez d'accidens tout-à-fait differens des premiers, on ne pense en aucune maniere aux restes du levain verolique, qui est demeuré comme assoupi pendant quelque tems, & qui est resté ca-

ché au dedans, & qui se revivifie sous une nouvelle forme.

Cependant le Médecin quelque habile qu'il soit, n'a point d'occasion de soupçonner une cause venerienne, & le malade, soit par honte, ou par l'assurance qu'il croit avoir de sa guérison, ayant comme oublié ce qui s'est passé, n'en fait alors aucune mention.

A quel péril ne sont donc pas exposez ces sortes de malades, ne disant rien eux-mêmes de la cause de leur maladie ; & les Médecins de leur côté combattant la maladie les yeux fermez, comme faisoient autrefois les gladiateurs !

Il y a eu pourtant quelques Auteurs plus fins que les autres qui ont préssenti cette verité lorsque traitant des malades atteints d'une sciathique, ou d'un rumatisme opiniâtre qui ne cedoient pas aux remedes ordinaires & propres à ces maladies, ils conseilloient enfin d'avoir recours comme à une derniere ressource à la diete sudorifique, au moyen du Gayac, de la salsepareille, & de remedes semblables capables d'exterminer la cause du mal.

C'est néanmoins du peu d'égard que

l'on a à ces restes de verole qui demeurent quelquefois long-tems cachez, que procede non-seulement l'état infirme des peres & des meres débauchez, mais que leur infirmitez se transmettent aussi jusqu'à leurs enfans, chez lesquels elles sont presque incurables, & qu'il n'est pas à propos de nommer, de peur que ces enfans innocens des pechez de leurs peres, étant parvenus à l'âge d'hommes, n'en souffrent sans raison quelque affront, n'en conçoivent de la tristesse, & n'en soient troublez à l'excès.

Car quoique la honte de ses propres vices soit infiniment plus touchante que celle à laquelle une naissance infâme, & les vices des peres nous forcent de prendre part, j'ai pourtant connu des hommes de distinction & d'un grand courage, qui n'étant pas nez d'un mariage legitime souffroient fort impatiament que l'on leur parlât de leur bâtardise, quoique sourdement & en cachete dans des compagnies particulieres; & il regne en cela plus de sagesse & d'équité parmi les Turcs, chez qui il ne se fait point de transfusion des crimes des peres sur leurs en-

sans; & chez qui ceux qui sont nez d'un mariage illegitime n'en sont point deshonorez.

Le mal venerien est un poison.

Au reste il faut convenir que le mal venerien est une maladie venimeuse & désolante; & quoiqu'elle ne fasse pas périr si promptement les malades, cependant elle ne laisse pas de leur ôter surement la vie un peu plûtôt ou plus tard, comme font dans certain espace de tems les piqueures & les morsures des animaux venimeux, à moins que l'on ne se serve à tems des remedes propres à combattre leur venin.

Tâchons donc à comparer en peu de discours la nature du venin verolique avec les autres venins.

Entre les autres signes des venins un des plus ordinaires est la grande pâleur du visage & de tout le corps, & le refroidissement des extrêmitez qui sont fort sensibles dans les maux veneriens. Toutes les fois qu'on a pris du poison la nature fait tous ses efforts pour chasser la matiere venimeuse à la surface du corps & aux parties exterieures, comme on le voit par differentes taches pustules, & exanthemes.

C'est aussi l'effet que produit le mal

venerien ; il ne paroit tantôt que de petites taches qui ſont ſemblables aux taches de rouſſeur, tantôt elles ſont plus larges, rouges, ou un peu jaunâtres ; qui ſe montrent d'abord au front & aux tempes, enſuite à toute la tête, & enfin tout le corps s'en trouve couvert: & ce ſont quelquefois non-ſeulement des taches, mais des puſtules & des tubercules qui s'élevent ſur la peau.

Comparaiſon du venin verolique avec d'autres poiſons.

Quand on a pris par la bouche des poiſons chauds & corroſifs, on ſent un grand feu dans la bouche, dans l'eſtomac, & l'on ſouffre de cruelles douleurs, ou des tranchées très-vives dans les inteſtins : ceux qui ont la verole ſont toujours attaquez d'inflammation, & peu à peu d'ulceration au goſier ; leur eſtomac ſe trouve inſenſiblement abattu, & quoique leurs membres ſupportent mieux la violence des douleurs, j'ai vû quelquefois les inteſtins & les hypochondres de ces malades tourmentez de douleurs cruelles qui redoubloient vers le ſoir, mais qui ſont ordinairement plus regulier aux extrêmitez & aux autres membres.

Enfin toutes ſortes de venins demandent pour être promptement & heureu-

ſement chaſſez, leurs propres remedes & leurs antidotes ; & la verole à moins qu'elle ne ſoit attaquée par ſes remedes propres & ſpecifiques, ſa virulence ne cede point aux remedes ordinaires, & ne ſe ſoumet pas aux méthodes les plus ſçavantes & les plus approuvées.

La nature du venin verolique eſt diverſe.

Mais la nature du venin verolique eſt differente, tant ſelon les regions plus ou moins approchantes du Septentrion ou du Midi, que ſelon la diverſité des temperamens. Car dans l'Eſpagne & dans le Portugal, où la verole eſt ſouvent fort douce & fort traitable, on en parle vulgairement comme l'on fait ici des vapeurs de ratte ou du ſcorbut. Car leurs Médecins étant appellez auprès des Dames de qualité, d'ailleurs très-ſages, leur demandent ſans façon ſi elles n'ont point la verole, comme les Médecins leur demandent ici & ailleurs ſi elles n'ont pas leurs regles ?

Et dans ces pays-là où quelque portion de ce venin tranſpire ſans ceſſe, pluſieurs de ces malades reconnoiſſent ſouvent qu'ils peuvent quelquefois paſſer tranquillement toute leur vie avec

cette maladie. Il n'en eſt pas de même dans nos climats, cette cruelle & facheuſe contagion y fait des ravages tout-à-fait ſurprenans. Il n'y a point de fin aux tourmens que les malades endurent, à moins qu'on ne les adouciſſe par quelques Médicamens, juſqu'à ce que la contorſion des douleurs, l'éroſion des ulceres, la feroſité virulente corrompant leurs os, les délivrent de toutes leurs miſeres, & que leur cadavre tout pourri & tout déchiré ne ſoit pas même dans ſon infection en état de ſervir de pâture aux vers.

Ce même venin à raiſon de la diverſité des temperamens, produit chez nous des effets bien differens; il eſt beaucoup plus difficile à exterminer dans les conſtitutions mélancholiques & bilieuſes qu'il ne l'eſt dans les temperamens ſanguins & phlegmatiques. Les jeunes gens attaquez de ce mal ſe rétabliſſent plus facilement que les vieillards. Il faut dire la même choſe de la galle, des herpes, & de quelqu'autres maladies qui affligent differens temperamens.

Quels ſont les temperamens le plus difficiles à guerirdu mal venerien.

Et comme la difference des temperamens fait produire aux purgatifs dif-

ferens effets, de maniere que l'un ſera facilement purgé par les plus doux, & l'autre difficilement par les plus forts; & comme le même remede donné dans la même à differens malades fera dans l'un une prompte & violente operation, dans l'autre une operation fort douce, & dans l'autre elle n'en fera aucune; il faut dire la même choſe des venins qu'il y en a qui cauſent la mort plûtôt ou plus tard, non-ſeulement par leur vertu pernicieuſe, mais auſſi ſelon la réſiſtance de la nature plus ou moins conſiderable de celui qui a pris le venin.

Car l'opinion vulgaire de ceux qui s'imaginent que les Indiens ont excellé dans l'art de ſi bien préparer les poiſons, qu'ils ont pû fixer l'heure & le jour de faire périr avec la derniere préciſion ceux à qui ils en donnent, aux uns pour une ſemaine, aux autres pour un mois, pour un an, &c. cette opinion, dis-je, eſt une pure fiction, parce que la nature d'un homme ou d'un autre, comme on l'a dit des purgatifs, s'oppoſe plus ou moins à l'action du venin, & le réprime ou en empêche l'effet.

Il y en a qui s'imaginent que la verole n'a presque plus de force étant maintenant accablée d'années, & qu'elle tend vers sa destruction totale étant parvenuë pour ainsi dire dans un âge décrepit. Il y a déja long-tems que cette opinion a été adoptée par des sçavans, parce que les gens lettrez aussi-bien que les gens de cour peuvent quelquefois se laisser séduire à la flaterie & aux discours imposans.

Il n'est pas vrai que la verole soit moins à craindre de notre tems qu'aux tems passez.

Mais les partisans de cette opinion n'ont qu'à entrer dans nos Hôpitaux, ou à consulter des Chirurgiens qui ayent autant de probité que d'experience; ils y verront des malades qui sont accablez d'ulceres sans nombre, chancreux & rongeans, des tophes ou des nœuds, des tumeurs gommeuses, des os cariez, des pourritures aux chairs, des phtysies, des lipothymies, des cachexies, & la boëte de Pandore toute ouverte.

Qu'ils entendent aussi les horribles execrations de ces miserables, leurs gémissemens & leurs heurlemens, & qu'ils nous disent après cela si Venus traite aujourd'hui ses esclaves avec cette grande douceur qu'ils veulent bien lui

attribuer ; & qu'ils jugent aussi qui de Mars ou de Venus en fait plus périr, & laquelle, de ces deux divinités prépare un plus mauvais sort à ceux qui se rangent sous ses enseignes.

La methode de guérir la verole est differente.

Pour ce qui est de la pratique que l'on suit pour guérir cette facheuse maladie, elle est aussi fort differente ; les uns la traitent par la salivation ; d'autres prétendent la guérir sans se servir du Mercure & par de certains secrets dont on connoît bien-tôt l'ineptitude ; & d'autres enfin s'efforcent de dompter ce venin par les émetiques & les purgatifs tirez du Mercure, y joignant une diete sudorifique.

Presque tous les Médecins & toute la societé des Chirurgiens d'un commun accord se servent de la salivation comme de la méthode la plus courte & la plus efficace pour accomplir cette curation.

Il n'y a personne médiocrement versé dans la Médecine qui puisse nier que la salivation est de toutes les méthodes que la Médecine a jusqu'à present inventées, la plus prompte & la plus efficace pour émousser puissament le venin verolique, & subjuguer am-

plement ſa pernicieuſe malignité, quoiqu'elle ne ſoit pas toujours capable de l'exterminer entierement.

Certainement dans ces regions ſeptentrionales qui ſont ſujettes à de grands froids & où le virus verolique exerce ſa violence avec ſa fureur, la ſalivation eſt préferable à tous les autres remedes connus pour donner de promptes treves à cette virulence, pour retarder ſes pernicieux effets, & pour calmer très-promptement ſes plus violens ſimptomes; & l'on ne peut même diſconvenirqu'elle ne puiſſe guérir quelquefois abſolument quelques-uns des jeunes ſujets qui ſont d'une bonne conſtitution.

Mais d'un autre côté ſi l'on conſidere les horreurs, & les peines ſouvent inſuportables que cauſe aux malades cette terrible méthode, & les extrêmes dangers auſquels elle les expoſe, on ne ſçauroit s'empêcher de deſirer au moins, & même de faire des vœux ſolennels pour découvrir une méthode plus agréable, plus ſûre, & qui faſſe moins ſouffrir les malades.

La maniere la plus ſûre & la plus efficace de procurer la ſalivation, ſont

les onctions mercurielles, dont notre célébre Syndenham fait l'éloge, en disant que ce remede est comme le seul coin qui puisse entamer le nœud, *dinum nodo cuneum.*

Ce qu'on doit penser de la salivation.

Mais il est important de sçavoir & d'examiner avec attention, combien de malades perissent vulgairement dans l'administration de ce remede, à quels périls elle les expose; quels horribles gonflemens elle cause dans la gorge, à la langue, & à toute la tête, qui les menacent d'une prochaine suffocation, & dont les mains les plus experimentées ont souvent beaucoup de peine à arrêter les effets.

Ceux qui font les frictions sçavent à la verité combien elles causent des diarrhées, des disenteries, des lipothymies aux personnes dont le temperament est opposé au mercure, mais il ne se serviront pas pour cela d'un autre moyen, ces froteurs s'en tiendront toujours à ce qu'ils ont appris de leurs maîtres.

Il se fait au surplus par cette salivation une grande fusion des humeurs, & une si abondante dissipation de tous les sucs du corps, qu'il ne faut pas s'étonner que beaucoup d'esprits vitaux

ſe perdent en même-tems, ſur-tout lorſque la melancholie qui a un grand pouvoir ſur l'eſprit ſe joint à cette perte, qui fait mourir pluſieurs malades qui ſuccombent ſous la rapide profuſion de tant de fluides.

Combien donc un plaiſir paſſager eſt-il ſouvent ſuivi de peines très-affligeantes! & avec quel ſoin & quelle adreſſe ne doit-on pas éviter les charmes de ces dangereuſes ſirenes, ſi l'on veut vivre en ſanté, menager ſon temperament, & finir une longue vie par une vieilleſſe gracieuſe.

Mais ſi l'on examine avec attention les vertus du mercure introduit dans le corps en ſi grande quantité, & charié par le mouvemenr circulaire en toutes ſes parties, comme il arrive dans la ſalivation ordinaire, ſi l'on conſidere que les qualitez de ce mineral ſont contraires à la nature humaine, qu'il eſt ſur-tout l'ennemi du cerveau & des nerfs, puiſqu'il cauſe la paraliſie, & des tremblemens fréquens; ſi l'on a égard aux tranchées & à l'accablement où il réduit l'eſtomac & les inteſtins, & à la pâleur plombée qu'il donne au viſage; ſi l'on fait réflexion ſur le juge-

Ce qu'on doit penſer du mercure.

ment unanime qu'en ont fait tous les anciens Médecins qui l'ont tous mis au rang des poisons : tout cela, dis-je, murement consideré, il est sans doute que tout Médecin qui a de la droiture se voyant obligé de traiter une maladie venimeuse, par le moyen d'un mineral généralement réputé pour un poison qui lui est pourtant proposé dans cette occasion, comme un souverain remede ; ce Médecin qui a de la probité, n'a point d'autre parti à prendre que de chercher un antidote qui soit propre, salutaire, & excellent, pour combattre cette maladie, sans être par lui-même poison. Et si l'on peut trouver dans le carquois de la Médecine ordinaire des traits plus propres à fraper la maladie, on doit les préferer, si je ne me trompe, à ceux qu'il faudroit tirer des arsenaux, & des fabriques empruntées quels qu'ils fussent.

Cependant quoique la salivation ait été jusqu'à present préferée par tout à toutes les autres méthodes, il est à remarquer que Jules Paumier Médecin de Paris, très-sçavant & très-célébre, qui avoit été disciple du grand Fernel, & qui a composé un livre des

maladies contagieuſes écrit avec beaucoup d'érudition & d'élegance : cet excellent homme parlant de la ſalivation qui étoit de ſon tems fort en uſage, comme elle l'eſt encore aujourd'hui, dit que de cent malades attaquez de la verole, il y en a à peine un ſeul qui ſoit parfaitement guéri par cette méthode, mais que tous ſouffrent des recidives, leur mal ſe renouvellant de quelques étincelles du venin qui avoient été aſſoupies, & cela ou plûtôt ou plus tard, quelquefois même après pluſieurs années : recidive qui jettoit ces gens là dans la langueur pendant tout le reſte de leur vie ; & qu'il y en avoit eu pluſieurs de ſa connoiſſance qui avoient eſſuyé dix ou douze fois la ſalivation ſans en tirer d'autres ſecours, que d'avoir ſouffert dans ces traitemens inutiles pour leur guériſon, des douleurs inexprimables, & une ſi terrible ſuite de miſeres, qu'il eſt mille fois plus avantageux à un homme raiſonnable de mourir une fois, que de mener une vie pire que la mort lorſqu'elle eſt accompagnée de tant de ſouffrances.

La methode de Fernel & de Paumier eſt à préferer.

Pour moi après avoir fait de longues reflexions ſur ces ſi triſtes évenemens,

je n'ai pû comprendre, comment les méthodes de Fernel, de Palmarius, & d'autres Médecins d'un grand merite plus ſûres & plus agréables que celle de la ſalivation, ont eu ſi peu de ſectateurs, & ſont à preſent abſolument proſcrites, ſi ce n'eſt pour les raiſons ſuivantes.

1°. Ces excellens Médecins avoient conçû une trop forte averſion contre le mercure à cauſe du grand préjudice qu'ils lui voyoient ſouvent apporter au corps des malades. Et Fernel le premier des Médecins de ſon tems entreprenoit la cure de la verole ſans le moindre uſage des remedes mercuriels pris interieurement, & promettoit hautement de les guérir tous par une méthode contraire, peut être avec un peu trop de témerité, ſe fiant entierement ſur l'efficace de ſes préſervatifs, & ſur une diete ſudorifique très-exacte jointe aux purgatifs rëiterez à certains intervales.

Certes la ſeule entrepriſe d'une guériſon ſi ſalutaire & ſi déſirable à tout le genre humain, quand elle n'auroit pas eu tout le ſuccès qu'on auroit pû en attendre meriteroit à ce Médecin toutes

toute sortes de louanges, quoique l'usage de ce médicament que Pline appelle le venin de toutes choses, nous ait paru absolument necessaire dans le traitement de ce mal, parce qu'un mauvais œuf, comme on le dit d'ordinaire, convient fort à un mauvais corbeau.

Pour ce qui est de Palmarius, il étoit mal content de la méthode commune d'employer le mercure, tant à cause de ses mauvaises qualitez qu'à cause des extrêmes douleurs que ressentent les malheureux à qui l'on a fait des onctions mercurielles; qu'à raison de la méthode qu'il proposoit de guérir ce mal par le gayac, son amulete, ou par ses alexiteres joints au mercure qui étoit plus sûr & plus gracieuse que les onctions propres à exciter une salivation qui épuise les forces des malades. Il proposoit enfin d'une maniere fort étenduë plusieurs autres méthodes de guérir la verole plus sûres, plus agréables, & plus efficaces, mais peut-être de plus longue durée.

2°. Les Chirurgiens d'un commun avis préferent la salivation aux autres méthodes, ou parce qu'ils y font de plus gros gains, & qu'ayant par là ses

malades ſous leurs yeux ils les voyent avec plus d'aſſiduité, & les regiſſent ſous un empire deſpotique, comme font les nourrices à l'égard de leurs nourriſſons; ou bien ils ſuivent cette méthode plûtôt qu'une autre, parce qu'ils n'en ont pas appris d'autre dans leur apprentiſſage, ou qu'ils ne ſe veulent pas aſtraindre à la changer.

3°. Parce que les Chirurgiens ont eu l'adreſſe de s'emparer par tout autant qu'ils ont pû de cette partie de la Médecine, comme étant de droit de leur dépendance; & que les Médecins ont mépriſé de ſe charger de ces traitemens, tant à cauſe de leur ſalleté, que pour être employez à d'autres exercices; de maniere qu'ils les en ont laiſſez prendre poſſeſſion, comme d'une fonction abandonnée au premier occupant.

4°. Parce que dans cette maladie, comme dans quelqu'autres, les ſources qui ont un tems limité & ſeulement pailliatives ſont plus agréables aux malades que les cures radicales qui ſont plus difficiles, & qui demandent des ſoins & des applications toutes particulieres. C'eſt pour cette raiſon que

les narcotiques qui calment ſoudainement les plus violentes douleurs, plaiſent davantage aux malades, & ſont quelquefois préferez par les Médecins mêmes à toute autre méthode, qui laiſſant ſubſiſter les douleurs un peu plus long-tems, guérit auſſi plus ſûrement la maladie.

Joignez à cela que la ſalivation efface ſi bien tous les ſimptomes du mal venerien qu'il ne reſte dès lors aucun ſoupçon de recidive, & que les malades ſe croyant gueris n'ont aucune raiſon valable de differer leur payement à ceux qui les ont traitez.

A l'égard de ces impoſteurs qui n'ont en vûe qu'un gain ſordide, & ces fripons de profeſſion, qui ſans mercure, ſans régime, & veritablement ſans cauſer aucune peine aux malades leur promettent par des affiches publiques à la faveur de quelques prétendus ſecrets par une cure legere & très-courte une guériſon infaillible, il faut plûtôt employer le bâton contre ces gens-là que des raiſonnemens de Médecine, & employer l'autorité du Magiſtrat pour leur infliger les peines qu'ils méritent, parce qu'ils ſont plus dignes de la corde

en qualité d'affronteurs publics, que d'être contredits par des raisons solides, & par toute la force des argumens décisifs.

Enfin le troisiéme & dernier moyen de guérir la verole, après avoir mis les défauts de la salivation & les tromperies des charlatans dans toute leur évidence, consiste à se servir des purgatifs & des émetiques mercuriels y joignant la diete déficcative des bois & des racines convenables, & un regime conforme à cette idée. Cette méthode demanderoit un discours plus étendu que les précedentes; mais de peur que les fourbes & les charlatans dont on vient de dire deux mots, n'en tirent avidement quelque avantage pour se mieux conduire dans leurs mauvais procedez, je vais me renfermer dans peu de discours, & je me contenterai d'ajouter à ce que j'ai déja dit, certaines remarques que je ne crois pas inutiles.

Quelques r marques à faire dans la cure du mal venerien.

Il faut premierement remarquer que les bois seccatifs, les gommes, les bois de Gayac & de sassafras, les racines de salspareille & d'esquine sont aussi favorables à la nature du corps & sont

aussi propres à la fortifier que le mercure est propre à lui nuire. Toutes ces drogues sont des moyens de soulager ceux qui sont atteints de cette maladie, mais ces moyens sont imparfaits aussi-bien que les alexiteres mercuriels, puisque sans le secours du mercure tout ce que nous pouvons operer est inutile.

Et quoique ces autres remedes seuls ne réussissent jamais, ne pouvant totalement éteindre & effacer le virus verolique s'ils ne sont joints au mercure, ils ne laissent pourtant pas d'augmenter les forces naturelles du corps, & de les entretenir & conserver; outre qu'elles changent la pâleur plombée du visage simptome ordinaire du mal venerien, dans une couleur vive & animée qui marque une santé parfaite.

Il faut observer en second lieu que les purgatifs violens conviennent toujours moins pour combattre une maladies qui diminue beaucoup par elle même les forces des malades que les médicamens les plus doux & les moins irritans, & quand on est obligé de se servir d'une plus forte purgation il est

plus sûr d'y réussir dans les sujets foibles en se servant du senné, de la rubarbe, de l'agaric, du jalap, de l'épithime, du polipode, de la manne, des hermodactes, ou de quelques-uns d'entre eux les animant avec le sel admirable ou le sel carthartique amer, le sel polycriste, le cristal de tartre; par ces remedes, dis-je, le ventre est souvent lâché plus aisément & plus sûrement, & ces deux purgatifs souvent réiterez, ne portent point au corps des malades de si grands préjudices que la scammonée, la coloquinte, l'hellebore, qui troublent beaucoup le ventre, ou font des érosions aux intestins, ou les tourmentent par de violentes tranchées, ou même impriment leur mauvaise qualité à tous les visceres & aux parties principales.

En troisiéme lieu, quoique l'on se serve indifferemment pour l'ordinaire des remedes mercuriels, & des onctions dans le traitement des verolez sans avoir égard à leur constitution particuliere; il est pourtant à propos d'observer que les corps gras, phlegmatiques & reputez froids, sont ceux ausquels ils sont moins convenables; & il est certain

que les desordres que cause le mercure dans les corps d'une semblable constitution ne se peuvent presque jamais réparer.

Les sanguins, les bilieux, & ceux qui sont du temperament le plus chaud suportent mieux l'action de ces sortes de remedes, que les froids & les mélancholiques; parce que l'intemperie chaude & seche des visceres est corrigée par les qualitez du mercure qui lui sont directement opposées, & lui sont même très-salutaires, l'acrimonie farouche de la bile étant aussi par leur moyen fort adoucie.

Quatriémement toutes les fois que ceux qui sont attaquez de la verole depuis long-tems qui ont déja souffert la salivation, ou qui après avoir été traitez par d'autres méthodes n'ont pourtant été soulagez que pour un tems, & dont le mal se montre de nouveau, ou prend une nouvelle forme, toutes les fois, dis-je, que ces malades tombent dans l'atrophie qui n'est causée ni par une phtisie pulmonaire ni par des vers, le Médecin doit religieusement s'abstenir de prescrire aucuns narcotiques, non plus qu'au-

cuns médicamens reſtrainctifs.

Car la malignité du venin verolique ayant été diminuée par les précedens remedes, & dépoſée vers la ſentine du corps, les propres anti-veneriens ne ſeront pas long-tems à produire leur effet, & le corps émacié du malade, & preſque conſommé par le virus reprendra chair contre toute attente.

Cinquiémement, comme le virus verolique eſt déja bien émouſſé & fort affoibli, que la violence de ſes ſimptomes eſt beaucoup réprimée; & que le foyer de ce venin qui n'eſt pas tout-à-fait éteint eſt caché ſous la cendre, toujours en état de ſuſciter de nouveaux troubles; & comme il arrive quelquefois dans d'autres cas lorſque les malades ſouffrent des ſimptomes irréguliers, & des douleurs vagues; pour lors les remedes nervins, arthritiques, amers, & antiſcorbutiques convenables continuez pendant quelque tems en y joignant par intervalles de doux purgatifs, extermineront ſurement les reſtes de ce venin, & ſeront plus en état que tous les autres remedes, de rétablir enfin le malade dans ſa parfaite ſanté.

Parce que ces remedes contraires à la corruption des humeurs malignes, sont très-propres à conserver & à rétablir la santé, à prolonger la vie, & à en affermir les fondemens en fortifiant les esprits qui en sont le plus ferme appui.

Sixiémement, les enfans infectez du mal venerien par leurs nourrices, quoiqu'ils soient couverts de taches, de pustules, & d'ulceres, & qu'ils soient tourmentez de douleurs nocturnes, sont pourtant ceux que l'on guérit plus facilement, la farine de salspareille presque insipide, ou qui n'a du moins aucun dégoût mêlée dans leurs bouillies en quantité suffisante, y ajoutant en faveur de l'estomac une pincée de santal citrin qui n'a pas aussi de goût desagréable interposant de tems en tems, des purgatifs conformes à leur âge, cette farine, dis-je, a parfaitement guéri, comme je l'ai vû avec plaisir, des enfans du premier âge. Au reste il n'est pas necessaire d'avertir que les enfans ainsi gâtez par leurs nourrices, doivent en être sequestrez avant que l'on commence à les traiter.

Enfin il faut obſerver que lorſque l'on traite ces ſortes de malades par une methode plus douce & plus benigne, que par cette rude & cruelle ſalivation, il ne faut pas ſe contenter de continuer les remedes pendant un certain nombre de jours préciſément fixez, au-delà deſquels il ne ſoit pas permis d'en faire un plus long uſage; mais qu'il y faut perſiſter plus ou moins, ſelon que la malignité du venin rend la nature plus rebelle aux remedes, & juſqu'à ce que par le ſecours d'un régime convenable joint aux medicamens, le virus ſoit entierement détruit, & que tous les accidens ſoient abſolument diſſipez.

Avant que de finir, je ne ſçaurois me taire ſur une erreur du peuple également ridicule & pernicieuſe qui s'eſt malheureuſement répanduë partout; c'eſt que le vulgaire a entendu dire, que ſi un particulier infecté du virus approche une femme ſaine, il ſe délivre en même tems de tout le venin qu'il avoit contracté.

Combien de filles innocentes entr'autres ont été les victimes de cette erreur: mais quand la virulence venerienne a

infecté la masse du sang, que le sot peuple croye donc aussi, si sa crudilité peut être la dupe de toutes sortes de fadaises, qu'il croye, dis-je, qu'il peut ôter la massuë des mains d'Hercule, ou la foudre de celles de Jupiter; & qu'il peut aussi par une espece d'enchantement déraciner les montagnes & les transporter ailleurs.

Mais pour finir sans un plus long délai, il se pourra faire que quelques-uns diront que j'ai trop maltraité une maladie, dont la benigne Venus fait présent à ses adorateurs; cette aimable déesse, à laquelle les plus grands princes ainsi que les derniers des hommes n'adressent que trop souvent leurs vœux, & dont les charmes allument presque dans tous les cœurs une flamme impuissante avec la derniere facilité, m'accuseront, dis-je, d'avoir plus maltraité la cruauté de cette maladie, que plusieurs medicastres qui semblent la mépriser & la compter pour rien, comme ils le publient; afin de faire mieux valoir une prétenduë science secrete, qu'ils prétendent avoir acquise avec beaucoup de peine par de longs voyages; mais en effet, pour avoir lieu de

mieux vuider la bourſe de ceux qui leur donnent leur confiance ſans ſe défier de leur ruſes, pour opprimer leurs amis, & tourner toutes choſes à leur profit contre toute ſorte de juſtice.

Mais il eſt bien plus avantageux à un medecin qui a du ſçavoir & de la probité, d'agir avec ſincerité, que de ſe laiſſer conduire à l'avidité d'un gain ſordide, & il eſt bien plus ſéant d'envisager l'utilité publique que la ſienne propre. Une mediocre fortune qui eſt bien acquiſe ne cauſe aucun repentir: car on peut quelquefois ſe contenter de peu, & de grands bien ne ſatisfont pas toujours la cupidité de ceux qui les poſſedent. Peu de choſes ſuffiſent pour mener une vie commode & reglée, & il eſt rare que le neceſſaire manque abſolument aux gens de bien; au lieu que dans le deſir d'accumuler des ſuperfluitez, les ſoins & les inquiétudes qu'il faut prendre n'ont jamais de fin, les plus grandes peines ne ſont point ennuyeuſes, les rapines n'ont point de terme; comme ſi cette funeſte illuſion, qui accompagne toujours les avares, les condamnoit à être pauvres dans l'opulence, indigens dans l'abondan-

ce, à passer toute leur vie dans l'agitation, & à ne jouir de rien avec tranquilité.

La brieveté de la vie s'écoule rapidement; la grande pompe des équipages n'est pas necessaire pour rendre ce départ agréable; & il ne faut pas faire de grandes provisions pour un si court voyage.

Je crois qu'on ne peut mieux employer le tems de sa vie, qu'en le passant tout entier à faire du bien, & que le sage ne doit pas se plaindre de la mort de son corps quand elle est suivie de l'immortalité de son ame: car nous serons sûrs de vivre veritablement quand nous serons affranchis de cette vie mortelle.

Ce que dit là-dessus le philosophe Romain dans son traité de la vieillesse, est excellent, lorsque dans un âge déja avancé, plein d'esperance & de consolation, son esprit aspirant aux joyes de l'éternité, faisant éloquement l'éloge de la vieillesse: si je me trompe, dit cet excellent homme, en croyant les ames des hommes immortelles, je me trompe avec plaisir, & je serois fâché d'être détrompé pendant ma vie d'une erreur qui me plaît infiniment.

FIN.



TABLE

DES MATIERES CONTENUES dans le premier Livre.

Le motif qui a porté l'Auteur à traiter ce sujet, *pag.* 1

Les Médecins souhaitoient, que cette matiere fut bien traitée, 2

Elle est est pourtant plus facile à traiter qu'on ne croit vulgairement, 4

On le prouve par la difference des âges & des temperamens, *ibid.*

Les maladies des enfans n'ont qu'une seule & même cause, 6

Quelle elle est, 7

Combien l'administration des remedes donnez à propos est utile dans les fievres, 8

Quelle difference il y a entre l'enfance & la puerilité, 9

De quels moyens il faut se servir pour connoître les maladies des enfans, 10

D'où dépendoit l'incertitude dans cette connoissance, 12

Qu'il faut moins observer le pouls des enfans, aussi bien que leur urine, 13

La cause primitive de leurs maladies, 14

Que la santé de l'enfant dépend de celle de sa mere, *ibid.*

Pourquoi la bonne santé des autres animaux est plus surement transmise à leur progeniture que celle de l'homme à la sienne, 18

On rapporte les attres

causes des maladies des enfans, 19
Par exemple, qu'elles sont fort susceptible du froid, 20
Le mauvais lait de la nourrice, 21
La narration sincere du continuel danger où les enfans sont exexposés entre les mains des nourrices de loüage, 22. & 23
Leur faire manger trop tôt de la viande, 24
Aussi bien que la boisson prématurée des liqueurs spiritueuses, 25
Pourquoi le vin est utile aux filles adultes, & pourquoi les acides leur sont préjudiciables, 27
Qui sont ceux à qui le vin est utile & ceux qui en sont blessez, 28
Ce qui est plus nuisible aux enfans, 29
Toutes les causes des maladies des petits enfans se rassemblent en une *ibid.*,
L'histoire des maladies des enfans, 30
Tous leurs accidens sont causez par un acide prédominant, 33
Que les Medecins ne doivent pas s'en faire acroire sur la facilité qu'ils ont à inventer des systemes mais sur le succès de leur pratique, 36
Qu'Hippocrate n'a pas tiré ses indications curatives des premieres qualitez, mais des secondes, 38
Le pronostic des maladies, 41
Leur cure, 43
L'éloge de Sylvius Delboe & en même tems sa censure, 44
Quel doit être le principal fondement du traitement des enfans 46
Il y a deux indications curatives, 47
Le célebre Sydenham a été le premier à nous fraier le chemin de purger, même dans les fievres, 48
Les grandes utilités de la purgation, 50

Que la purgation est très-convenable à la fievre épidemique qui regne à present, 52
La premiere indication consiste à bien préparer l'acide, 53
Que la préparation des humeurs dont on usoit autrefois, étoit vaine & inutile, 54
Pourquoi la plupart des Medecins négligeoient anciennement de purger dans les fievres, 56
La préparation des humeurs par les sudorifiques, & les alexitres, rendent souvent la maladie plus fâcheuse, *ibid.*
La coction des humeurs est plûtôt procurée par des évacuations que par d'autres remedes, 57
Le dénombrement des remedes prèparans, 58
Quels sont les coquillages que l'on doit preferer aux autres, 59
Remarque qui mérite l'attention de ceux qui donnent volontiers & gratuitement leurs remedes aux Pauvres, 61
Qu'il faut peser avec beaucoup de réserve les sentimens des autres sur la vertu des remedes, 63
Pourquoi l'on ne met pas les Magisteres au rang des préparans, 64
Pourquoi ni les sels volatils ni les esprits volatils, ni les sels lexiviels ni toutes sortes de remedes fort chauds, ne sont pas beaucoup à estimer. 65
Parce que les préparans sont tirez des anodins les plus puissans, 66
Leur usage fort diminué ; que les Medecins n'ont pas beaucoup observé cette qualité, 67
Par où il faut plûtôt juger de l'habileté des Medecins, 68
On se sert d'une petite fable pour répondre à une objection, 73
L'on donne quelques

formules de doux purgatifs, 74
Comment il faut quelquefois se comporter pour remedier à des accidens bizares & qui n'ont aucune suite, 75
Remarque sur l'usage réiteré du Mercure doux vulgaire trois fois sublimé, qui est dangereux, & sur celui qui a été sublimé, 12. & 13 fois, dont l'effet est plus sur, *ibid*
L'observation d'un célebre Medecin sur l'usage de ce remede aux affections comateuses des enfans, 76
Emplâtre qu'il faut appliquer sur la région de l'ombilique, 78
L'exaltation légitime de la Rhubarbe sur tous les autres purgatifs, *ibid*
Ce qu'on doit penser de l'aloës, 79
On passe plus loin dans la methode curative, *ibid.*
Le traitement des enfans un peu plus avancé en âge, *ibid.*
Les précautions qu'il faut prendre la premiere fois qu'on purge les enfans, 80
Qu'il faut très-rarement mettre en usage les forts purgatifs en traitant les enfans du premier âge, 81
Quelques objections de la part d'Hippocrate qui sont contre nous, & contre l'usage des purgatifs dans les fievres, 82
La réponse que l'on y fait, *ibid.*
L'erreur de quelques Medecins qui usent trop tard de la purgation, 85
De la saignée au sujet des enfans, *ibid.*
Le reproche que l'on fait à certains Chymistes ennemis autement déclarez de la saigné, 86
Le portrait succinct de ceux qu'on appelle adeptes, 87
La vertu & les facultez des coquillages, 88
Ce qu'il faut entendre sous ce nom, 90
L'ignorance des quali-

tez de l'opium a été cause qu'on en a fait un usage immoderé, 92

Les nacotiques dans le traitement des enfans ne sont ni nécessaires ni d'un usage fort seur, *ibid.*

L'on raille un Medecin favorable aux narcotiques, 93

L'on fait connoître que l'usage des remedes fort chauds & des cordiaques est dangereux dans la cure des maladies des enfans du premier âge, *ibid.*

Sçavoir si l'usage des coquillages cause des obstructions, 95

Ce que les anciens de concert ont pensé des acides, 97

Que l'usage que nous faisons encore plus qu'ailleurs des acides nous donne lieu d'en apprehender les suites, *ibid.*

Ce qu'il faut penser des crises, *ibid.*

Que la nature des crises demande des évacuations differentes, même dans les fiévres, 99

Ce qu'il faut penser de l'usage & des qualités des précipitans, 100

Que les purgatifs sont les principaux precipitans, 101

Comment les fiévres les plus simples deviennent souvent des fiévres qu'on appelle malignes, 103

La méthode des Turcs de traiter la peste, 104

Que la cause des fiévres est le plus souvent parmi nous la repletion, 106

Qu'il n'est pas vray, comme quelques sçavants Medecins se l'imaginent, que les esprits animaux dans les fiévres ne sont infectez d'aucun venin, 107

L'on n'approuve pas la notion de malignité dans les fiévres, 108

Quels sont les sudorifiques, & jusqu'à

quel point sont-ils utiles, 110
Histoire de la fiévre qui a été très-épidemique l'année précedente, 111
De la sortie des dents difficiles chez les enfans, 114
Sa curation, 115
La sortie des dents a deux tems, *ibid.*
Quel instrument est plus propre à inciser les gencives des enfans, 116
Que l'application des sangsuës est fort convenable pour avancer la sortie des dents, 117
La cure des aphtes, 118
Pourquoi les enfans y sont si fort sujets, 119
Pourquoi les medecins ont coutume de juger du temperament par l'inspection de la langue, *ibid.*
Comment on guerit la diarrhée, 121
Du vomissement des enfans, *ibid.*
En quels cas & avec quelles précautions on peut permettre aux enfans l'usage immoderé des narcotiques, *ibid.*
Quel est l'émetique que l'on peut quelque fois donner aux enfans sans les exposer à un grand peril, 123
Quels sont les specifiques contre les tranchées des enfans, *ib.*
Quels sont ceux des convulsions, 125
Que ces remedes n'ont point un effet seur dans les accès convulsifs; mais bien dans les intervalles, & qu'il est même quelque fois necessaire d'y joindre la saignée, 126
Les antiépileptiques des anciens ont rarement les facultés specifiques qu'on leur attribue, 127
L'exemple d'une petite fille qui fut attaquée de convulsions très-violentes, fut guerie par des remedes très-simples, 128
Ce qui fait voir que les

épipastiques ne conviennent pas aux enfans du premier âge, 130
Remarque qui est assez importante, 131
Les remedes les plus convenables dans les convulsions, *ibid.*
Il y a un remede très-singulier pour la vraye manie, 131
Il y en a qui sont particuliers à la petite verole, & à la rougeole des enfans, 134
Preuve tirée de la nature de la petite verole contre l'usage d'un regime trop chaud, 135
La plûpart des hommes s'éloignent de la verité, & qui sont ceux qui en approchent le plus, 136
Nous avons des exemples de plusieurs enfans qui ont été délivrés de leurs fiévres par notre méthode, 137
Observation notable du préjudice qu'apporte l'aloës dans les fiévres des petits enfans, 138
La cure d'un enfant presque déploré par une atrophie vermineuse, *ibid.*
Nouvelle description de l'Æthops mineral comparé avec la vulgaire, 158
Objection contre notre méthode, 161
Reponse à cette objection, 162
Ce que l'on doit penser de la Chymie, 163
Les vins médecinaux & les teintures se peuvent fort bien préparer sans feu, 165
L'Elixir de proprieté préparé par une infusion froide, est plus agréable à l'estomac, que celui qui est préparé par une infusion chaude à l'ordinaire, *ib.*
C'est pour cela que ceux qui sont trop infatuez de la Chymie, languissent souvent dans la pauvreté, 167
Quelle conduite on doit suivre pour a-

masser des richesses, 168
L'excellence des ouvrages de la nature au-dessus de ceux de l'art, 169
La défense de la matiere medicinale qui est répandu amplement dans les Livres de Dioscorides & dans les autres Livres des anciens; & la préference qu'on doit lui donner sur celle des modernes, 171
L'on fait l'éloge de Mollerus qui a sçû reduire les écrits de Matthiole & de dioscorides à la pratique medicinale, 172
Il n'y a aucune matiere medicinale qui puisse subsister sans une bonne méthode de guerir, ibid.
L'on propose aux curieux l'explication de deux admirables phœnomenes, dans lesquels on observe toujours des signes permanens de la puissance souveraine. On en propose quelques autres qui ne sont pas indignes des reflexions des gens d'esprit, 173

TABLE DES CHOSES qui sont contenuës dans le dernier Livre.

POURQUOY un Medecin très-sçavant n'a rien écrit des maladies de la tête, 184
De l'Epilepsie, 186
La description de ses accès, ibid.
Pourquoi on l'appelle maladie sacrée, 187
Sa cure, ibid.
Deux symptomes considerables, dont les Auteurs n'ont pas parlé. Comment on les détruit, ibid.
D'une paralysie generale à l'exception de

la tête, 193
Sa cause, *ibid.*
Sa cure, 194
Les vertus de la Terebenthine, 196
S'il faut l'attribuer aux vents. 197
Les troubles que causent les vents, *ibid.*
Du Diabete, 198
La suppression totale le précede, *ibid.*
La description du Diabete, 199
Xenocrates medecin guerissoit toutes les maladies par le moïen des excremens & des urines, *ibid.*
Le Diabete est la diarrhée des reins, 200
La cure d'un vieillard de 80. ans, *ibid.*
Les eaux minerales de Bristol, 202
De l'usage du vin de Bourdeaux dans cette maladie, *ibid.*
D'une plaie des poumons, 203
Louange ironique d'un combat singulier, *ib.*
Le blessé étoit arrêté dans son lit sans fiévre, avec bon appetit & des forces suffisantes, 204
D'où venoit cet accident, *ibid.*
Sa cure, 205
La petite verole causée par des vers. 207
Après la fiévre secondaire guerie, les vers en produisirent une autre, 208
Sa cure, 209
Cinquante-six vers longs de neuf pouces sortis des intestins, 210
La maniere d'exterminer cette vermine, & d'en empêcher le retour, 211
Le sel purgatif amer, *ibid.*
Ce que c'est, *ibid.*
Le sel gemme est presque la seule de la vertu purgative des eaux minerales, 212
Ces sortes d'eaux minerales ne sont pas d'un trop bon usage, *ibid.*
D'où l'on peut tirer la cause de la salure de l'eau de la mer, 213
De l'Esquinancie, 214
Ce qu'il faut faire

quand la déglution est entierement abolie, *ibid.*
Sa cure, 215
La précaution que l'on doit prendre en se servant du souffre, 216
De la petite verole irreguliere, ou accompagnée de la rougeole, *ibid.*
De la petite vereole de la Reine d'Angleterre, 216
La Theriaque est quelquefois d'un funeste usage, 218
L'histoire & le progrès de ces petites veroles si malignes, 219
De l'affection histerique, 222
Sa cure, 223
L'on donne souvent mal-à-propos des narcotiques aux femmes histeriques pour leur procurer le sommeil, 225
Les narcotiques sont sur-tout pernicieux aux accouchées, 226
Les desordres qu'ils causent, 227
De la cardialgie, du vomissement, & de la colique, *ibid.*
La cure de la cardialgie, 228
La formule de Bath pour les tranchées de l'estomach & des entrailles, 229
Que la douleur de colique est une maladie de l'estomac, & non de l'intestin colon, 230
Le denombrement des juleps des anciens medecins, 232
Précaution contre la colique, 233
La cure d'un violent accès de colique, 234
Du flux excessif d'Hémorroïdes, 236
La fomentation d'esprit de vin rectifié est propre à l'arrêter, 237
La même fomentation convient pour arrêter le flux excessif des mois, 238
De la maladie venerienne, 240
De son origine, & si elle est fort ancienne, 241

Quelques preuves de son antiquité, 242
Que cette maladie est une suite inseparable de la débauche, *ibid.*
Et que les débauchez y sont toujours exposez, 244
Si la verole a regné du tems d'Hyppocrate, 246
Qu'il est fâcheux que les medecins ayent abandonné la cure de cette maladie a des ignorans, 247
Cette maladie est un Prothée, 248
Qu'il y a d'autant plus de differences dans cette maladie, qu'elle est souvent moins connue, 249
La verole donne lieu à beaucoup d'autres maladies, 251
La verole est une maladie venimeuse. 252
Sa comparaison avec les autres venins, 253
Combien le venin de la verole est divers, 254
Quels sont les temperamens qui resistent moins aux insultes de la verole, 255
Si la verole est à present plus traitable qu'elle ne l'étoit anciennement, 257
Les differentes manieres de la traiter, 258
Ce qu'il faut penser de la méthode de la salivation, 260
Remarques sur les mauvais effets du Mercure, 261
Pourquoi les méthodes de Fernel, de Paumier & d'autres medecins cedent d'ordinaire à la salivation, 263
Quelques précautions à prendre qui sont de consequence, & qui regardent la cure de la verole, 268
La ridicule pensée du peuple qui s'imagine, qu'on peut se guerir de la verole quand on a aussitôt commerce avec une femme saine, 274
Conclusion, 275 & suiv.

Fin la Table.